LA COMTESSE
DAMALANTY

— LE CANCER —

PAR

LE PRINCE JOSEPH LUBOMIRSKI

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

LA
COMTESSE DAMALANTY

A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages du prince J. Lubomirski

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

LA COMTESSE

DAMALANTY

— LE CANCER —

PAR

Le prince Joseph LUBOMIRSKI

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1877

LA COMTESSE DAMALANTY

(Le cancer)

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTRANGÈRE

LE TEMPLE DE LA PAIX

I

L'Europe jouissait d'une paix profonde; la question du Luxembourg venait d'être étouffée,

Et du Nord au Midi la trompette guerrière

avait fait silence.

D'un commun accord, peuples et rois s'étaient tendu la main et, après s'être unis dans une étreinte cordiale, ils se rendirent, ainsi entrelacés, au temple de la Paix, que le plus puissant d'entre eux avait, dans cette prévision, préparé pour les recevoir.

Le temple de la Paix, en 1867, c'était Paris, ce Paris étonnant, qui, après avoir attisé partout le feu de la discorde et bouleversé l'ancien ordre des choses, se flattait d'en avoir fini avec la Révolution, ouvrait ses murs à tous ces peuples enfiévrés et à tous ces rois endoloris et semblait leur dire : Regardez-moi, voyez ce que j'ai fait, quelle société j'ai bâtie sur les décombres de l'ancienne ! Contemplez le bien-être, la richesse, le progrès ! Admirez, puis allez en paix et faites de même chez vous.

La lumière électrique, qui de la porte Saint-Denis rayonnait sur les boulevards, en les éclairant d'une façon si éclatante qu'elle en était pénible, était l'expression symbolique de cet apaisement gigantesque. L'immense rayon dardé sur la longue ligne des maisons ainsi arrachées aux ombres de la nuit témoignait, eût-on dit, que l'industrie, désormais maîtresse du monde, était parvenue à voler au soleil son foyer de lumière. Sous la nappe lumineuse, qui accusait avec crudité les contours des objets, la foule grouillante, affairée et plus visible que de jour, avait un aspect saisissant.

Les affaires avaient fait place aux plaisirs ; et comme en 1867 le plaisir était, à Paris, la principale affaire, on se pressait dans la crainte de perdre une minute, une seconde de jouissance.

Les visages des hommes, pâlis à cette lueur blafarde, tranchaient d'une façon criarde sur l'uniformité de leur costume noir, et les vêtements variés des femmes prenaient, dans leurs mouvements, des reflets et des chatoiements inconnus. La lumière électrique venait mourir en face du café Riche, au détour du boulevard. De l'autre côté, les becs de gaz des réverbères et des magasins opposaient à ce dur éclairage leur clarté moindre mais plus gaie, et une ligne noire s'étendait entre ces ondes lumineuses qui ne pouvaient se pénétrer et qui formaient des ombres avec leur propre clarté.

Le 7 juin 1867, à neuf heures du soir, quatre hommes sortis du café Riche, où probablement ils avaient dîné ensemble, apparurent sur la limite même des deux clartés, et s'arrêtèrent un instant. Le spectacle ne devait pas être nouveau pour eux, car ils ne firent qu'y jeter un coup d'œil insoucieux.

— Allez-vous à quelque théâtre, d'Escligny? demanda l'un d'eux.

— Au théâtre! non pas! le théâtre, pendant l'Exposition, c'est le moins récréatif des plaisirs : foule, chaleur et toujours les mêmes pièces.

— Au club alors?

— Non! Et vous, Stahl?

— Ma foi, je n'en sais rien.

Il regarda sa montre. — Bah! ajouta-t-il, il est neuf heures passées...

Le troisième dit en riant :

— Je vous comprends. La comtesse reçoit à dix heures.

— Parbleu! dit d'Escligny! Stahl a raison. C'est ce que nous avons de mieux à faire!... En nous promenant, il nous faudra bien une heure pour aller d'ici à la barrière de l'Etoile.....

Le quatrième dit alors en jetant son cigare d'un geste de mauvaise humeur :

— Que diable allez-vous faire chez cette femme, qui se moque de vous et vous traite comme des laquais! Moi, elle m'épouvante! Son regard de feu a parfois l'immobilité du plomb fondu dans le creuset. Je crois que la flamme est factice et le plomb réel. Allons plutôt au Champ-de-Mars : du moins si nous nous ennuyons là, nous n'y risquons rien.

— Mais tu ne risques rien chez la comtesse, mon frère vénéré, dit le troisième interlocuteur, puisque, de tous ceux qui vont intimement chez elle, tu es le seul qui n'en est pas amoureux.

Celui à qui s'adressait ces paroles, homme d'une taille athlétique et d'une carrure herculéenne, ne répondit rien ; il prit un nouveau cigare et se mit à frotter une allumette avec acharnement.

Stalh dit :

— Venez-vous ?

— Certainement, répondit d'Escligny.

— Et toi, Nicolas, demanda le troisième, que vas-tu faire de ta soirée?

— Je vous suivrai! que voulez-vous que je fasse seul ? J'irai me morfondre dans un coin du salon de votre satanée comtesse.

— Je ne comprends pas votre frère, Talarine, murmura d'Escligny en riant : il s'ennuie chez la comtesse, il fait profession de ne pas l'aimer, et il y va... pour, comme il le dit très-bien lui-même, rester dans un coin du salon sans ouvrir la bouche.

— N'a-t-elle pas assez de vous autres, pour lui débiter des compliments ? Je ne conçois pas que cette femme, indubitablement intelligente, se complaise à vos fadeurs. Je veux me distinguer de vous. Vous vous plaisez chez elle, vous le lui montrez : moi, je m'y ennuie, et je ne le lui dissimule pas.

— Alors, pourquoi y vas-tu ?

— Cela, André, n'est pas ton affaire ; probablement parce qu'ailleurs je m'ennuierais encore plus.

André Talarine éclata de rire.

— Ne vas-tu pas te fâcher? n'est-il pas convenu que nous devons vivre en camarades, et prétendre à sa main, non en nous pourfen-

dant, mais en exhibant nos mérites respectifs.

— Je ne prétends à rien du tout, moi, grommela Nicolas... surtout à sa main...

— Alors, une seconde fois, pourquoi y viens-tu ?

Nicolas ne répondit que par ces mots :

— J'ai remarqué dans son attitude quelque chose d'étrange depuis trois jours !

D'Escligny et Stalh s'étaient déjà pris le bras et s'engagaient sur les boulevards.

— Allons viens-tu ? dit André.

Nicolas Talarine mit son bras sous celui de son frère : ils eurent bientôt rejoint leurs deux amis.

Il n'y avait pas à ce moment un seul coin de Paris qui n'étincelât. Cette débauche de lumière eût un triste résultat : on eut honte de l'ombre comme d'une infirmité, et, pendant trois ans, les actions les moins avouables se commirent en plein jour. Mais alors on ne prévoyait pas les suites de tout cela ; on se mouvait en plein dans cette éternelle clarté, et tous les mouvements étaient joyeux. Les appréhensions n'existaient point. La guerre semblait une calamité des vieux temps qui n'avait plus de raison d'être. On était heureux et on ouvrait sincèrement les bras aux autres peuples.

Nos quatre promeneurs longeaient les boulevards ; à tous moments ils touchaient leur cha-

peau en apercevant de vieilles ou de nouvelles connaissances. Parfois ils se découvraient entièrement : ils venaient de rencontrer quelque roi ou quelque prince souverain se promenant au milieu de la foule. L'auguste personnage leur rendait leur salut avec un sourire affable. Evidemment, ces jeunes gens étaient du meilleur monde. Au coin de la rue Basse-du-Rempart, quelques laquais en livrée, assis avec des cochers, buvaient gaiement de la bière sur la terrasse d'un café. A l'aspect des promeneurs, ils se levèrent respectueusement et portèrent la main à leur chapeau ; puis ils se rassirent et continuèrent leur conversation. Laquais et souverains se sentaient chez eux à Paris.

Après avoir longé la rue Royale, les jeunes gens, qui, tout occupés à recevoir ou à rendre des saluts et à examiner les magasins, n'avaient pas eu le temps de causer ni même de former un groupe, se placèrent sur la même ligne. La place de la Concorde, quoique éclairée par de nombreux becs de gaz, commençait une oasis d'ombre, rendue plus obscure encore par la première ligne des arbres des Champs-Elysées. On éprouvait, en y pénétrant, un sentiment délicieux de repos et de fraîcheur. La cohue, la respiration de milliers d'hommes unie à la chaleur du gaz, devenaient fatigantes à la longue. Les sens

énervés par cette exubérance de vie, avaient acquis une acuité extrême; on semblait sentir les émanations de la Seine, ce fleuve pourtant sans fraîcheur, et même une brise qui n'existait pas. On ne respirait plus à son aise que parce qu'on avait plus d'espace. Dans cet isolement relatif, chacun retrouvait son individualité, tandis que, sur les boulevards, on avait le sentiment pénible de n'être qu'une parcelle d'un tout hétérogène.

Après avoir tourné l'angle du Cercle de la rue Royale, les quatre promeneurs se trouvèrent à l'entrée de la première avenue latérale des Champs-Elysées. Là, l'ombre était profonde et le murmure de la grande ville arrivait à peine avec le reflet de son auréole.

— Dites-moi! mes enfants, demanda Nicolas Talarine, est-ce bien décidé... nous allons chez la Damalanty. Je vous assure que vous feriez mieux d'entrer dans quelque café chantant.

— Tu nous ennuies.

D'Escligny s'arrêta un moment.

— Nicolas! A quel propos ces continuelles attaques, contre une femme charmante, dont vous fréquentez le salon avec assiduité?

— La façon irrespectueuse dont vous vous exprimez nous est même désagréable, fit observer Stahl. Vous n'ignorez pas que l'un de nous peut devenir son époux et qu'alors...

— Son époux? Que Dieu vous en préserve!

— Enfin que lui reprochez-vous?

D'Escligny dit :

— Il lui reproche de ne pas ressembler aux autres femmes. J'ai déjà entendu quelques vieux rigoristes déclamer contre elle. La comtesse est arrivée à Paris à un moment où l'univers s'y est donné rendez-vous ; elle a réussi, au milieu de cette immense exhibition d'hommes et de femmes, à fixer sur elle l'attention publique. Quand elle parut pour la première fois à un bal officiel, vêtue comme aucune femme ne l'était, sa beauté saisissante, sa démarche altière, ses yeux noirs et flamboyants, attirèrent tous les regards ; on se demanda quelle était cette nouvelle venue. Personne ne sut répondre. La femme du ministre elle-même, interrogée, n'avait pas pu dire qui lui avait demandé une invitation pour elle. Paris était le caravansérail de l'Europe et le monde officiel ne pouvait être difficile. Talarine reproche à la comtesse son début dans les salons, sa provenance mystérieuse, son audace, que sais-je?...

— Qu'est-ce que tout cela? répondit Nicolas. Non! croyez-moi, d'Escligny, nous vivons dans un siècle tel, qu'il serait ridicule de demander à une femme, avant de l'aimer, son arbre généalogique. Je ne lui reproche rien; seulement j'ai peur d'elle.

— Pourquoi ?...

— Qu'elle ait réussi, inconnue et quelque peu déclassée, à réunir, grâce à son esprit et à sa beauté, un cercle d'hommes distingués autour d'elle ; qu'elle ait pu même pénétrer, en cette année d'hospitalité illimitée, dans quelques salons officiels, je le comprends à la rigueur. Mais que cette jeune veuve d'un comte bulgare ou valaque, à laquelle personne n'ose demander son nom de fille, soit devenue en quatre mois la reine des salons de Paris ; que les souverains de passage aillent chez elle ; qu'elle dispose d'une puissance occulte et formidable, dont j'ai des preuves ; qu'enfin vous, d'Escligny, colonel d'état-major dans l'armée française, confident du ministre de la guerre, et l'un des meilleurs gentilshommes de France ; vous, Stahl, banquier, riche à millions, et représentant d'une des institutions financières les plus puissantes ; vous enfin, mon frère, descendant des grands princes de Russie, vous briguiez sa main, avec dix autres, tous aussi riches, et tous aussi nobles que vous, cela je ne le comprends plus ! J'ai peur et je me demande : Quelle est donc cette femme ?

Stahl dit froidement :

— Sa fortune a été garantie par les Rothschild chez qui elle a un crédit considérable ; ses relations prouvent qu'elle appartient au meilleur monde.

— Comment y est-elle entrée? Quels sont ses parents ou ceux de son mari? Qui a jamais connu le comte Damalanty!

— Probablement, le roi de Prusse, le prince de Galles, les fils du tzar, qui vont chez elle.

— C'est précisément parce qu'elle invoque des répondants que l'on ne peut interroger, que j'ai peur.... pour vous! pour moi! Je m'habitue à y aller, mais qui sait comment cela finira. Croyez-moi, n'allons pas chez la Damalanty.

En ce moment, ils s'approchaient de l'allée qui longe l'avenue des Champs-Elysées. L'allée et la contre-allée, en se rejoignant, formaient un bosquet d'arbres pleins d'ombres et de mystères. De ce bosquet, Nicolas entendit une voix dire en allemand.

— Soyez prêt à tout événement, la comtesse nous a promis de terminer dans quinze jours.

Poussé par un instinctif mouvement de curiosité, Nicolas Talarine alla au bosquet. Il y vit, arrêtés auprès de la statue angulaire de la place de la Concorde, deux hommes qui causaient avec animation. Le craquement de ses pas sur le sable fit retourner l'un d'eux, et Nicolas reconnut le prince de Donnerstein, diplomate prussien de haut rang, alors de passage à Paris, dont il avait fait la connaissance au cercle.

Le prince de Donnerstein s'avança vivement et lui tendit la main.

— Bonsoir! cher prince...

L'interlocuteur du diplomate descendit la place de la Concorde et se perdit dans la nuit avec tant de précipitation, qu'il sembla à Nicolas qu'il avait pris la fuite. D'Escligny, Stahl et André allaient s'approcher aussi et échanger un salut avec le prince prussien, quand Nicolas lui demanda tout à coup :

— Vous allez ce soir chez la comtesse Damalanty?

— Non! je suis trop vieux pour faire ma cour à une si jolie femme. J'encombrerais inutilement son salon.

— Ah! Je croyais! il me semblait vous avoir entendu prononcer son nom.

— Tout le monde ne parle-t-il pas à Paris de cette merveille qui a réussi à nous étonner au milieu de cet entassement de merveilles, dit le Prussien, d'une voix imperceptiblement hésitante. Je racontais cela à un de mes amis, un vieux savant de l'Université d'Iéna..... que je vais vous présenter!...

Le prince se retourna :

— Mais où est-il donc! Ha! Ha! ajouta-t-il avec un rire forcé, je reconnais sa timidité, il a pris la fuite en vous voyant.

Il s'avança vers les jeunes gens.

— N'allez-vous pas au Champ-de-Mars?

— Non, prince, dit D'Escligny; nous nous rendions chez la comtesse Damalanty.

— Tous les quatre! Bien, Messieurs, très-bien! C'est une femme charmante, mais trop jeune pour moi. Moi je vais aller écouter la musique des Hongrois. Je suis fou de cette musique, et tout entier aux plaisirs de la liberté et de la paix. Quelle année que celle-ci, Messieurs; une ère nouvelle commence! Calme absolu! Confiance! Amitié entre peuples et rois... Généraux, diplomates! tous en congé! Nous n'avons plus rien à faire! Le siècle d'or renaît : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo!* Oh! mon cher d'Escligny, votre empereur est un bien grand homme.

D'Escligny salua.

— Au revoir, Messieurs, ajouta le Prussien ;... ce soir probablement, au club : Khalil-bey a provoqué Demidoff au piquet. Nous allons risquer nos thalers contre vos roubles, prince Talarine! car je me mets dans le jeu de Khalil. Voulez-vous parier contre moi? Demidoff tient deux cents francs le point; Khalil cent cinquante. Il y aura une galerie magnifique.

Nicolas Talarine dit :

— Soit : la comtesse nous chassera à minuit, nous nous retrouverons au club.

— Allons. Adieu. Présentez mes hommages à la belle veuve, car moi aussi, je suis son admirateur passionné, quoique vieux.

Talarine demanda :

— La connaissez-vous beaucoup, Prince?

— Beaucoup!

— Vous pourrez peut-être nous être utile..... Un renseignement?

— A vos ordres!

— Quel est son nom de jeune fille?

— Ces noms slaves sont si difficiles! Je ne l'ai connue d'ailleurs qu'après son mariage. Ce pauvre Damalanty était mon ami.

— Vous connaissiez Damalanty? demanda Stahl.

Nicolas demandait en même temps.

— Ah! elle est Slave... Russe? Polonaise? Elle parle français avec perfection...

— Et l'allemand, l'italien, l'anglais ! dit le prince, en évitant de répondre à Stahl. Oh! c'est une femme aussi supérieure qu'adorable! Mais il se fait tard; les Hongrois vont finir: je ne veux pas les manquer. Excusez-moi, Messieurs!

Et le prince s'éloigna.

Nicolas Talarine secoua la tête.

— Vous voyez, dit-il, tout le monde esquive l'explication !

— Elle est belle, noble et riche, dit d'Escligny en reprenant la promenade ; on la courtise, on l'adule. Vos craintes n'ont pas le sens commun, car vous êtes seul de votre avis. S'il y avait à redire la moindre chose sur sa personne, toutes les femmes vieilles et laides auraient excité contre elle un *tolle* général. Et vous voyez cependant qu'elle jouit d'une réputation immaculée. Vous êtes comme le chien du jardinier qui ne mange pas de salade et empêche les gens d'en prendre.

— Mais enfin, je vous le demande, savez-vous au juste ce que c'est que cette femme ?

— Puisque vous n'en êtes pas amoureux, que vous importe ?

— Oui. Au fait, mon frère, que t'importe ? s'écria André en riant.

Nicolas ne répondit rien. Les jeunes gens firent quelques pas en silence, et rentrèrent dans la zone éclairée par le gaz des cafés chantants. Une foule nombreuse s'y pressait. Stahl dit tout à coup :

— Et puis si cela vous intéresse tant, pourquoi ne la questionnez-vous pas vous-même ?

Nicolas détourna la tête. Les quatre promeneurs rencontrèrent alors un ami commun qui

suivait le même chemin qu'eux. Ils furent bientôt à la hauteur de la rue Galilée où demeurait la comtesse et où, laissant leur nouveau compagnon de promenade, ils s'engagèrent silencieusement. Ils arrivèrent bientôt à la porte cochère d'un de ces petits hôtels élégants et confortables dont sont formées la plupart des rues du quartier de l'Etoile.

Sur le trottoir, Nicolas dit d'une voix où il y avait un tremblement sensible :

— Il est temps encore, rebroussez chemin ! J'ai comme un pressentiment.

— Ah ! Tu nous ennuies, quitte-nous si tu veux ! s'écria André.

Nicolas s'approcha de la porte et tira la sonnette d'un mouvement si nerveux qu'on l'entendit retentir du dehors.

— Allons, puisque vous le voulez !

La porte s'ouvrit, Nicolas le premier passa le seuil, Stahl venait derrière lui.

D'Escligny dit à André :

— Qu'a donc votre frère ? Est-il malade ?

André se toucha le front :

— Il a toujours été un peu fou, mais on n'est pas meilleur que lui : il est bon, inoffensif... ne faites pas attention !

— Les figures sont bien trompeuses, dit d'Escligny en souriant. En effet, le prince Nicolas Ta-

larine ne semblait rien moins qu'un homme pacifique. Sa carrure était athlétique ; sa face large et léonine, légèrement ravagée par la petite vérole, donnait à sa physionomie ordinairement sombre une expression de rudesse. Cependant les traits de Nicolas étaient loin d'être laids : ils avaient même par moments ce charme imposant de la force en repos. Ce devait être une nature étrange. Ses yeux noirs, perçants, avaient des éclairs de flamme, et sa large bouche, d'ordinaire entr'ouverte par un sourire bienveillant, avait de temps en temps des crispations de colère qui lui donnaient un air farouche.

Le prince avait le type russe dans toute son originalité; une bonhomie froide et quelque peu apathique se montrait au premier abord dans son attitude calme et ses mouvements lents ; mais ses yeux et sa bouche, ces deux miroirs de l'âme, témoignaient contre cette apparente placidité. Sa prunelle s'emplissait aussi facilement de larmes qu'elle se soldifiait vite pour devenir d'une sécheresse vitreuse. On voyait que cet homme était capable de donner d'une main son dernier sou à un malheureux et de flageller de l'autre un esclave coupable de quelque négligence.

Le prince était officier : l'habitude de la discipline et une volonté de fer avaient réussi à donner à cette figure ravagée une immobilité de

marbre. Sanglé dans son uniforme, Talarine devait représenter l'officier modèle de l'armée russe, le type de la force brutale comprimée sous le joug d'une servitude franchement acceptée. Mais à Paris, en habit civil et en liberté, les contrastes de sa personne réapparaissait vifs et nets ; et, quand il était sous le coup d'une émotion profonde, son visage reflétait toutes les impressions de son âme et ses larges traits avaient parfois des tressaillements de bête fauve.

Or, en tirant le cordon de sonnette de l'hôtel Damalanty, Nicolas devait être très-ému, car d'Escligny répéta en montant l'escalier :

— Oui ! les figures sont bien trompeuses ! Vous me dites que votre frère est bon et inoffensif : je vous assure que si je le croyais mon ennemi, je ne voudrais pas me trouver, sans armes, avec lui au coin d'un bois.

Et pour corriger cette appréciation, qu'il avait faite d'un ton sérieux, d'Escligny éclata de rire en ajoutant :

— Heureusement que je m'honore d'être son ami et que je l'aime et l'estime.

II

La comtesse Damalanty, que nous avons déjà presque présentée à nos lecteurs, était assise dans

un salon magnifiquement aménagé. La célébrité de cette femme n'était pas usurpée : c'était réellement une merveille. Elle avait la beauté slave dans son type le plus élevé ; elle y joignait la suavité nuageuse des Allemandes à la grâce piquante de la Française. Rien qu'à la voir, on devinait qu'il y avait un mystère dans sa naissance, et que le sang de deux races coulait dans ses veines. En elle s'unissaient les perfections respectives de deux natures opposées. Le torse était puissant, les cheveux noirs et vigoureusement plantés, les épaules larges et les bras robustes, apanage des races non abâtardies de la campagne de Rome ou de l'Albanie, et avec cela des extrémités d'une finesse tout aristocratique. Ajoutez des yeux noirs et profonds, des traits d'une finesse exquise bien que fortement accusés ; enfin un contraste de force et de distinction qui stupéfiait, charmait et effrayait à la fois. Il ne se pouvait pas, semblait-il, que le Créateur eût pu former ce corps si parfait, sans songer par principe de justice et d'équilibre à y mettre une âme de même distinction. On eût dit que Dieu, après avoir pétri de ses propres mains cette enveloppe parfaite, avait chargé de l'animer un de ses anges les plus négligents. Nicolas Talarine avait raison. Au repos, le regard de la comtesse était d'une immobilité de plomb, et son visage semblait celui

d'une statue de marbre admirablement sculptée.

Elle était à demi couchée sur une chaise longue et enveloppée d'un peignoir de soie écarlate à glands d'or; ses petits pieds, chaussés de pantoufles noires, reposaient sur un tabouret; sa main, ornée de bagues d'une richesse inouïe et dont une, surtout, enrichie d'une turquoise d'un bleu sombre, faisait ressortir la blancheur nacrée de sa peau, était légèrement appuyée sur sa robe. La comtesse était seule et semblait rêveuse. Dix heures sonnaient. Un domestique en livrée annonca :

— Messieurs les princes Talarine, M. le comte d'Escligny, M. Stahl!

En une seconde la comtesse composa son maintien, mais son œil ne rayonna pas; il devint dur, sévère, et ses sourcils se froncèrent.

Les quatre jeunes gens firent leur entrée. La comtesse ne se leva pas, ne fit pas le moindre geste de bienvenue, cacha sa main comme pour dire que cette vue seule était une récompense, et dit d'une voix sèche et métallique :

— Tous les quatre! à dix heures précises! comme à un rendez-vous! Très-bien! Messieurs. Ah! vous vous entendez, en France, à faire la cour à une femme!

André, d'Escligny et Stahl reculèrent un peu intimidés; mais, probablement, ils étaient habitués

à ces manières, car ils achevèrent leur salut avec un sourire soumis et admiratif. Nicolas Talarine dit d'une voix puissante et quelque peu grondeuse :

— Trois seulement, madame la comtesse ! Moi, je ne viens pas vous faire la cour, je viens vous regarder.

Elle sourit, leva sa main blanche, indiqua des siéges à ses visiteurs.

— Nous avons obtenu chez vous nos grandes entrées, dit d'Escligny ; nous nous sommes crus autorisés à venir sans façon. Je ne sais pas pourquoi vous vous en fâchez aujourd'hui.

— Je ne me fâche pas. Je constate, et je vous réitère mon autorisation : venez quand vous voudrez ! Vous me distrayez, je vous amuse. Quand je serai de mauvaise humeur, supportez-la ! Quand je ne vous plairai plus, cessez vos visites : liberté complète ! Le jour où vous me fatiguerez réellement, je saurai bien vous fermer ma porte. Bonsoir donc, mes amoureux, mes esclaves..., appelez-vous comme vous voudrez ! Je vous avertis que je suis maussade, de mauvaise humeur ! Je crois que cette petite comtesse de Montalas a une plus jolie main que moi. Je l'ai regardée au bal de l'Hôtel de Ville : elle est affreuse de sa personne, mais elle a une main charmante. Or, j'ai la prétention d'être non seulement

la plus belle, mais encore d'avoir tout ce qu'il y a de plus beau.

Stahl murmura :

— Oh ! vous êtes adorable !

— Cela vous plaît à vous, dit-elle, en votre qualité de financier? Vous admirez ceux qui accaparent.

D'Escligny dit en riant :

— Vous avez de l'esprit comme un démon!

— Vous, vous admirez les combats d'après les horions, que vous n'êtes pas capable de donner.

André sourit à son tour; elle allait ouvrir la bouche pour lui décocher un sarcasme, mais d'Escligny l'interrompit :

— Voyons ! comtesse, pourquoi nous taquiner? Ce n'est pas généreux. On ne piétine pas sur un adversaire terrassé. Vous savez bien que nous répondrons à vos méchancetés par des génuflexions. Il est peu glorieux de tant faire sentir son pouvoir à des gens soumis.

Nicolas Talarine n'était pas resté muet durant la promenade, comme on sait : ici, il s'était placé dans un fauteuil et, sans desserrer les dents, regardait la comtesse d'un œil qui paraissait indifférent.

D'un mouvement vif elle se releva à demi.

— Et c'est ainsi que vous pensez me faire la cour?

— Voyons ! que voulez-vous de nous ? dit André. Donnez vos ordres. Faut-il rester immobiles et muets pour ne pas vous agacer les nerfs ?

— Messieurs ! reprit-elle, vous briguez tous ma main ! Oui ! vous le dites du moins ! Vous m'avez écrit, vous m'avez priée de prendre des renseignements : je vous ai autorisés à essayer de me conquérir. Je suis veuve, jeune, noble, riche et belle, celui qui obtiendra ma main aura obtenu une faveur immense et jouira d'un grand bonheur... Oh ! je ne fais pas de modestie ! Votre prétention n'est pas ridicule, certes, et vous êtes un parti sortable, même pour une femme comme moi. Mais vous comprendrez qu'il me faut, outre vos qualités personnelles, un amour sans bornes, et cette admiration de toutes les minutes à laquelle je suis habituée. Lors même que je ferais un mariage de raison, — ce dont je n'ai nul besoin, — la raison me ferait un devoir de prendre un homme amoureux-fou de moi. Or, je ne comprends l'amour que comme je vais vous le dire. Il faut que l'homme qui m'aime vive de ma vie, pense par ma pensée, sente par mes sentiments. Je veux des preuves ; lequel de vous m'en a donné jusqu'à présent ? Que pouvez-vous faire pour moi ? Comment distinguerai-je celui qui m'a voué le culte le plus fervent ? Vous m'adressez les

mêmes compliments, les mêmes protestations.

Nicolas Talarine murmura :

— Bien, cela! elle a raison!

André dit :

— Nous n'avons eu jusqu'ici guère d'occasions.

— Ah!... quand vous allez faire votre cour à quelque dame du demi-monde, vous lui apportez des cadeaux et vous faites un sacrifice d'argent. Elle peut aussi croire qu'elle est aimée. Quand vous vous adressez à une jeune fille innocente, vous, les viveurs, vous lui faites le sacrifice de votre vie de plaisirs, vous passez avec elle des heures qui vous ennuient, car elle ne comprend pas encore ce qui vous charme; puis, vous avez l'ennui des visites chez les parents, les demandes officielles : vous risquez de perdre, si vous êtes refusé, une parcelle de votre considération et quelques-unes de vos relations. Mais moi, messieurs, quel sacrifice avez-vous fait pour moi? et comment espérez-vous me conquérir? Par cette comédie de tous les jours, par des fadeurs que tout le monde me débite et que vous me croyez agréables. En vérité, messieurs, ce serait trop commode. Vous m'accablez de flatteries, mais le peuple dans la rue se retourne quand je passe, et quand j'entre au théâtre, un murmure d'admiration m'accueille. Je n'ai pas besoin que vous me disiez que je suis belle, je le sais mieux que

vous; et si c'est ainsi que vous espérez me conquérir, vous vous trompez étrangement.

André répondit avec une émotion réelle :

— Vous ne nous avez jamais mis à l'épreuve.

— De quoi êtes-vous capable? Vous voulez m'épouser, parce que tout le monde parle de moi, et que je vous plais comme je plais à tout le monde. Vous me convoitez parce que le mois passé un roi m'a dit à haute voix : Heureux sera votre futur époux! Mais je ne sais même pas si vous osez me défendre quand on m'attaque en votre présence.

-- Si vous voulez faire de nous des Amadis, quoique au dix-neuvième siècle on les ridiculise, ordonnez! Moi! je suis prêt! s'écria d'Escligny.

Stahl ajouta avec conviction :

— Nous sommes prêts à affronter, pour vous, même le ridicule.

Elle se redressa.

— Le ridicule! Voyez-vous cela? Quel grand sacrifice! Et vous croyez que cela me suffit?

D'Escligny reprit avec quelque impatience :

— Je parle pour moi! Je vous aime, je serais heureux de vous épouser, et je suis prêt à passer par toutes les épreuves que votre caprice pourra suggérer à votre imagination.

Stahl et André s'écrièrent :

— Nous aussi, parbleu! Essayez!

La comtesse Damalanty se souleva, ses yeux lancèrent un éclair de flamme, et elle dit en riant, d'un rire saccadé :

— Ainsi, vous, d'Escligny, vous Stahl et vous, prince André Talarine, vous êtes prêts à me prouver votre amour par un grand sacrifice. Prenez garde! si je vous en demande un à titre d'épreuve, il sera tel que vous reculerez. Persistez-vous?

D'Escligny dit sérieusement :

— Oui!

André éclata de rire :

— Que pouvez-vous exiger de si terrible? Je n'ai pas peur, moi : je persiste.

Stahl ne disait rien, et semblait calculer. Nicolas laissa retomber ses bras et se mit à regarder fixement la comtesse. Elle répéta :

— Nous sommes amis maintenant : si je vous demande quelque chose et que vous me le refusiez, je pourrais ne pas vous le pardonner. Ce sera une épreuve décisive.

Sa voix était solennelle : Stahl dit en se levant :

— Puisque c'est sérieux, j'accepte l'épreuve. J'avais peur d'une mystification. Je suis homme d'affaires, moi!

La comtesse se leva tout à fait :

— Messieurs, vous ne soupçonnez même pas

ce que je veux vous demander. Prenez-y garde! une dernière fois, persistez-vous? Répondez-moi chacun. D'Escligny, voulez-vous subir l'épreuve? m'aimez-vous assez pour cela?

— Oui!

— Vous, Stahl?

— Oui!

— Et vous, prince?

— Oui!

Elle fit un pas. A ce moment, Nicolas Talarine demanda en se levant à son tour :

— Et moi, madame! ne m'acceptez-vous pas?

Malgré la solennité relative de la scène, les trois jeunes gens éclatèrent de rire.

— Eh! Nicolas veut concourir!

— A quoi bon? Tu n'es pas amoureux?

Mais Nicolas, sans répondre, dit de la même voix :

— Me permettez-vous, madame, de me mettre sur les rangs?

La flamme de ses regards et celle des yeux de la comtesse s'entrecroisèrent, Nicolas debout, les lèvres contractées, avait un aspect farouche.

— Pourquoi pas? répondit-elle.

Les traits de Nicolas se détendirent, il retomba dans le fauteuil; un large sourire passa sur ses lèvres et transforma sa physionomie.

— Quel est donc ce sacrifice que vous exigez de nous ? murmura André.

— Je convoite quelque chose qui vous appartient en propre, et auquel vous tenez beaucoup, dit-elle.

— Mais quoi! quoi? demandèrent-ils.

Elle répondit froidement :

— Votre honneur!

Ils reculèrent épouvantés ; Nicolas demanda froidement :

— Comment! dites?

Elle tressaillit et le toucha de la main. Il bondit à l'attouchement. Elle s'avança vers les trois jeunes gens qui la regardaient avec des yeux hagards.

— Monsieur d'Escligny! vous êtes le confident du ministre de la guerre. Vous m'avez dit que vous travaillez au classement de l'effectif de l'armée française. Vous avez les plans de la défense du territoire. C'est un grand secret d'Etat, et l'on a assez de confiance en vous pour vous le confier : vous me livrerez ce secret.

D'Escligny, debout et blanc comme un linge, porta la main à son côté où, quand il était en uniforme, pendait une épée. Puis il retomba haletant sur son siége. La comtesse semblait ne pas le voir ; elle disait à André Talarine :

— Vous, prince, vous êtes premier secrétaire

d'une ambassade de Russie. La correspondance chiffrée passe par vos mains : il faut que vous me confiez ce chiffre, ainsi que quelques papiers secrets qui sont en votre possession. Vous, Stahl, vous êtes le représentant et le caissier principal de votre institution financière. Vous m'avez avoué hier encore que vous aviez trois millions en caisse : il faut me les apporter.

— Vous êtes folle! s'écria Stahl.

D'Escligny murmurait en serrant sa poitrine de sa main crispée :

— On n'ose pas formuler des proposition pareilles !

Alors la voix de Nicolas s'éleva.

— Vous m'avez oublié! Que me demandez-vous?

Les trois jeunes gens bondirent d'étonnement.

— Vous! dit la comtesse, ce que je vous demanderai sera plus difficile encore... Je vous le dirai en temps et lieu.

Puis, se retournant vers les jeunes gens :

— Vous hésitez! leur demanda-t-elle,

D'Escligny s'approcha d'elle et lui secoua le bras d'une étreinte fébrile.

— Ce n'est pas sérieux ce que vous nous demandez-là.

Elle se recula d'un bond de tigresse.

— Je crois que vous m'avez touchée, comte d'Escligny !

Stahl murmura :

— Cette femme est un monstre !

— Ah ! cria-t-elle, c'est ainsi ! Non ! ce n'était pas sérieux ; mais en présence de votre attitude, les rôles changent. Ah ! vous prétendez m'aimer, et vous me refusez même l'estime ! Vous me croyez capable de faire un mauvais usage de vos papiers, de trahir votre confiance. Vous me méprisez donc ! Quoi, vous avez osé prendre ma plaisanterie à la lettre. Que suis-je donc pour vous ? Regardez vos figures effarées. Et vous prétendez m'aimer ! Eh bien ! cette plaisanterie devient sérieuse. Si vous ne faites pas ce que j'exige de vous, je vous chasse de ma présence et jamais vous ne repasserez le seuil de ce salon. Adieu ! Messieurs ! Vous venez de m'insulter, je ne vous le pardonnerai jamais.

Nicolas dit :

— Je ne vous ai pas insultée, moi !

— Parce que je ne vous ai rien proposé. Si je l'avais fait, vous auriez agi comme eux.

— Non ! je crois que vous êtes une noble femme... et cela depuis un quart d'heure seulement.

Un peu confus de sa frayeur, d'Escligny balbutia :

— Voici une cruelle plaisanterie. Nous confessons notre erreur ; daignez nous pardonner.

La comtesse se redressa :

— Vous croyez donc que je continue à plaisanter. Cette fois ma résolution est inébranlable. Je vous donne huit jours. Si dans cet intervalle vous m'apportez, d'Escligny, vos plans, vous Stahl, votre argent, et vous Talarine, vos papiers, je vous pardonne ; sinon, c'est la dernière fois que vous me voyez, car je ne veux pas d'amis qui me méprisent. Si vous m'aimez réellement, vous m'obéirez ! N'essayez pas de me revoir, je quitte Paris ce soir même, et ne serai de retour que jeudi ! Je vous donne le temps de la réflexion.

Elle ajouta :

— C'est très-sérieux.

Elle sortit. Les jeunes gens se regardèrent.

— Diable ! dit d'Escligny.

Nicolas s'achemina vers la porte.

— Où vas-tu, Nicolas ? demanda André.

— Mais au cercle ! Je me suis engagé avec Donnerstein à tenir contre lui au jeu de Demidoff.

Dans la rue, les quatre jeunes gens se séparèrent sans se dire une parole.

III

Etait-ce hasard, était-ce honte de se rencontrer et d'échanger leurs secrètes pensées? Nous ne savons; toujours est-il que d'un commun accord les quatre jeunes gens s'évitèrent pendant la semaine suivante. Nicolas Talarine, qui habitait un autre hôtel que son frère, ne vit André qu'une seule fois le lendemain, et André lui dit :

— Elle ne plaisantait pas ! Elle est partie.

Nicolas demanda avec une hésitation visible :

— Tu es retourné chez elle?

— Oui ! répondit André, en s'éloignant précipitamment.

Depuis ce moment, les deux frères ne se virent plus.

Le jeudi, à neuf heures du matin, Nicolas Talarine ouvrit les yeux, se souleva sur son séant, et étendit la main vers la sonnette qu'il agita. Il avait l'air d'un homme qui aurait passé plusieurs mauvaises nuits. Le garçon de l'hôtel apparut presque aussitôt avec un plateau sur lequel il y avait une lettre.

Nicolas avança la main et déchira négligem-

ment l'enveloppe. Mais, après avoir vu la signature, il poussa un léger cri, et relut la lettre avec plus d'attention, car elle était signée : Isa Damalanty.

« Me voici de retour, mon cher prince, écrivait « la comtesse : je suis moins maussade et par « conséquent plus indulgente aux faiblesses des « hommes. Vous vous êtes mis le dernier sur « les rangs, il est donc de toute justice que vous « entriez en lice le dernier... Je recevrai vos amis « à dix heures,... venez à minuit, si vous voulez « me voir ; mais souvenez-vous que, vous aussi, « vous aurez à conquérir mon amitié. Si vous « êtes prêt à vous courber sous mes volontés, « venez ! Sinon, oubliez-moi ! »

Nicolas se leva, prit une tasse de thé ; puis s'étant habillé à la hâte, il sortit, héla une voiture, et dit au cocher :

— Droit devant vous !

L'hôtel habité par Nicolas était situé boulevard des Italiens. Le cocher se dirigea vers la Bastille, Nicolas laissa faire. Étendu sur la banquette, les yeux perdus dans l'espace, il songeait. Le cocher en profita et alla au pas. Arrivé place de la Bastille, il demanda :

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ?

Nicolas tressaillit, passa la main sur son front et répondit :

— Où vous voudrez !

— A Vincennes, bourgeois?

— A Vincennes, soit!

Il était une heure quand Nicolas sentit les émanations de la forêt de Vincennes. Il aspira l'air à pleins poumons, ses narines frémirent et il fut pris d'une envie invincible de s'enfoncer dans la forêt. Ayant ordonné au cocher d'arrêter, il descendit et disparut dans le fourré. Arrivé à une petite clairière, il se coucha tout de son long, et livra sa large poitrine à la brise forestière. Il se baigna dans l'air pur en respirant à pleins poumons. Il y avait dans ses traits, tantôt détendus, tantôt crispés, cette sorte de contraction nerveuse de l'homme qui cherche une solution, ou qui torture son esprit à une combinaison. Parfois il riait tout seul, ou bien un sanglot sans larmes, une sorte de rauque soupir déchirait sa poitrine.

Il luttait avec lui-même dans cet isolement volontaire, ou s'affermissait dans une résolution déjà prise, mais il était en proie à une émotion terrible. Il se tournait et se retournait dans l'herbe, brisant parfois de ses mains les tiges des fleurs champêtres, et parfois labourant de ses ongles sa poitrine. Cette nature athlétique était dans l'enfantement. Ceci dura jusqu'à la nuit, Nicolas n'avait pas mangé, car l'émo-

tion avait dompté complètement sa constitution d'hercule.

L'ombre le rappela à lui-même. Il sortit du bois. Le cocher était parti, croyant avoir été volé par cet homme taciturne. Nicolas regarda sa montre, il était huit heures. Il s'achemina vers la station du chemin de fer la plus rapprochée. A neuf heures il était à Paris, et à onze, rue Galilée. Les fenêtres de la comtesse étaient hermétiquement closes.

Pendant une heure. Nicolas se promena autour de la barrière de l'Etoile, d'un pas saccadé, interrogeant sa montre toutes les cinq minutes. Enfin l'aiguille indiqua minuit moins dix. Nicolas retourna rue Galilée, la montre en main, comptant les pas et les secondes presqu'à haute voix. Quand il se retrouva devant l'hôtel, deux minutes manquaient encore à minuit. Ne pouvant se maîtriser, il sonna. La porte s'ouvrit et se referma sur lui. Lorsqu'il pénétra dans le salon de la comtesse, la Damalanty était seule, enveloppée du même peignoir rouge qui rehaussait si bien sa beauté sévère.

Elle dit sans même le saluer d'un signe de tête :

— Ils sont venus... et tous, ils m'ont obéi. Je suis très-embarrassée : je les ai renvoyés à

demain! Voyez comme, chez eux, la confiance absolue a remplacé la méfiance.

Du doigt elle désignait un guéridon, sur lequel il y avait des papiers à côté d'une énorme liasse de valeurs et de billets de banque.

Nicolas ne put trouver pour répondre qu'un son guttural.

— Ah!

— Et cependant, aucun d'eux ne m'aime! Je reconnais là le pouvoir de la femme et non le mien!

— Vous croyez qu'ils ne vous aiment pas!

— Non! et je crois que vous, vous m'aimez.

Il répondit d'un ton si calme qu'il en était effrayant :

— Oui! moi, je vous aime, Isa!

Ils se parlaient bas ; elle murmura :

— Votre attitude diffère de la leur, vous n'êtes pas banal, vous osez même être familier, cela me plaît, Nicolas! Vous me résistez parfois, vous êtes un homme, vous!

Elle ajouta plus bas encore :

— Cependant, avant de lier irrévocablement sa vie à un homme, il faut le bien connaître : les paroles ne suffisent pas.

— Que faut-il faire? Ordonnez!

— Mettez-vous à cette table et écrivez!

Il n'hésita pas, il s'assit à une table où il y avait une plume, de l'encre et du papier.

— On vous a dit beaucoup de mal de moi, dit la comtesse, et vous en avez pensé plus encore, n'est-ce pas?

— Oui !

— Vous allez me prouver votre confiance... puis, vous allez vous abaisser devant moi, car vous commettrez une action indigne!

— Soit!

— Vous allez copier la correspondance de l'ambassade, les plans et l'effectif de l'armée française, et les numéros des valeurs. Je vais dicter.

— Dictez.

Il parlait par monosyllabes saccadées : sa résolution était irrévocablement prise. Sa main saisit une plume qu'il appuya si lourdement sur le papier qu'il l'écrasa. La comtesse l'examinait inquiète : il était blême. Soudain, jetant la plume écrasée, il en prit une autre et répéta :

— Dictez !

Elle dicta, il écrivit; sa pesante main faisait grincer le papier. Cela dura toute la nuit; elle dictait, il écrivait. Deux ou trois fois, il releva la tête, mendiant un sourire : la comtesse était froide; occupée de ce qu'elle dictait, elle ne s'apercevait pas des mouvements. Un instant Ni-

colas eut peur; un soupçon lui traversa l'esprit; la comtesse, comme si elle l'eût compris, leva les yeux :

— Je crois qu'en effet, vous m'aimez, Nicolas! dit-elle.

Son regard avait scintillé dans la nuit... Nicolas ressaisit la plume.

Les bougies des candélabres étaient usées, et elle dictait encore les numéros des valeurs, mais elle n'en était qu'à la moitié. Tout à coup elle jeta sur la table une liasse qu'elle tenait à la main et courut à la fenêtre dont elle tira les lourdes draperies. Le jour, en entrant brusquement, fit pâlir la lueur mourante des bougies. Nicolas se leva.

— Assez ! dit-elle, c'est assez ! jusqu'à présent vous êtes sorti victorieux de l'épreuve.

Il jeta la plume, car, lui aussi, il en avait assez. Le jour, en éclairant le visage de la comtesse, le montra sans altération ; mais il n'en était pas ainsi de Nicolas : en se regardant dans la glace, il se vit hérissé, débraillé, livide. Les gravures de sa peau, que le jour accentuait, paraissaient plus visibles. Il se trouva laid et eut peur. Il oublia son action et ne songea qu'à sa figure.

La comtesse disait :

— Ils ont douté et n'ont été que lâches. Vous avez été brave, vous! Allez, Nicolas; il est

temps de nous quitter... Revenez à trois heures, je les aurai vus. A trois heures, vous aurez ma réponse.

Il ne songeait qu'à une chose : se laver et s'habiller. Il avait honte d'être si laid en face de cette femme si belle.

Il s'achemina vers la porte. Elle le rappela, et lui tendant la main :

— Bien ! cela ! Nicolas... Pas une seconde de doute... Oui... vous m'aimez... Allez, mon ami !

Et pour récompense, elle lui tendit sa main à baiser.

Il poussa un rugissement de joie et colla ses lèvres contre cette main. Elle le repoussa avec quelque brusquerie et répéta :

— Allez ! allez !

Nicolas sortit.

Alors un sourire d'orgueil illumina les traits de la comtesse, ses yeux prirent en même temps une incroyable expression de dureté. Puis elle courut à la porte, l'ouvrit et cria :

— Venez !

Le prince de Donnerstein apparut.

— Prenez et faites copier : j'ai besoin de ces papiers à trois heures. Employez dix hommes, s'il le faut.

— Etonnant !... Ce sont les originaux ! s'écria Donnerstein.

— Me prenez-vous pour une folle ? Est-ce que je me confie à personne, et à votre maître moins qu'à personne ? Allez ! allez ! emportez cela. Et à trois heures, n'est-ce pas?

Quand il fut dehors, elle poussa un long soupir :

— Une rude tâche ! dit-elle.

IV

A trois heures de l'après-midi, Stahl, André Talarine et d'Escligny se rencontrèrent dans le salon de la Damalanty ; la comtesse les avait fait prier d'attendre, n'étant pas encore habillée.

Cette fois les trois jeunes gens se lançaient des regards de haine, leur ancienne entente était transformée en rivalité. D'Escligny dit en fronçant le sourcil et en toisant Stahl de la tête aux pieds :

— Ah ! ah ! vous avez commis le vol !

— Comme vous, la trahison !

— Je vous conseille, monsieur Stahl, de réfléchir à vos expressions.

— Que décidera-t-elle ? dit André Talarine.

Stahl secoua la tête :

— Nous avons fait une fière sottise! Chacun de nous croyait que son voisin était incapable d'une action pareille et....

Stahl ne put achever. La comtesse Damalanty entrait, trois gros paquets à la main; son aspect était sévère, ses lèvres serrées. Elle alla tranquillement aux trois jeunes gens tendit un paquet à d'Escligny, un autre à Stahl et le troisième à André Talarine.

— Voilà vos pièces, Messieurs, dit-elle... Maintenant laissez-moi vous exprimer toute mon indignation de votre conduite. Après avoir douté de moi et m'avoir insultée, vous avez commis les actions les plus viles. Vous, comte d'Escligny, vous avez trahi votre patrie; vous, André Talarine, la confiance de votre gouvernement; monsieur Stahl, vous n'êtes qu'un voleur!

— Madame? cria d'Escligny.

— Silence!... Vous ne croyez point, n'est-ce pas, que je vais confier mon existence à des hommes comme vous? Si vous l'avez cru une minute, vous êtes insensés! Je ne vous épouserai donc jamais. De plus, comme je veux choisir mes amis, et que vous n'êtes pas dignes de l'être, je vous défends de passer le seuil de cette maison. J'aurais donné mon estime, et peut-être mon amour, à celui qui aurait résisté à mes ordres, je méprise ceux qui m'ont obéi.

D'Escligny dit en la regardant en face :

— Pourquoi avez-vous fait cela? C'est indigne!

— Pourquoi? parce que j'ai voulu vous connaître vous qui osiez prétendre à ma main; pourquoi? parce que c'était mon bon plaisir. Vous avez perdu le droit de m'interroger. Voici vos papiers. Je vous donne dix minutes pour vous assurer qu'ils sont bien au complet.

Elle s'assit.

— Les dix minutes écoulées, vous quitterez ma maison pour ne jamais y rentrer, et remerciez ma clémence qui consent à garder secrète cette aventure.

D'Escligny et André mirent les papiers dans leurs poches en se regardant d'un œil hébété. Stahl, lui, défit promptement son paquet et d'un doigt rapide compta les valeurs.

— Oui! dit-il d'une voix sèche, tout y est... Si vous avez pris quelque chose, cela est de peu d'importance.

Elle l'interrompit :

— En m'insultant, vous prouvez que vous valez encore moins que les autres, car eux au moins se taisent, ayant conscience de la grandeur de leur infamie.

D'Escligny, pâle comme un linge, dit à André :

— Elle a raison!

André baissa la tête. D'Escligny salua et sortit ; André, puis Stahl en firent autant. La comtesse resta immobile sur son siége, les suivant d'un œil dédaigneux.

Ils descendirent l'escalier que Nicolas Talarine montait à ce moment.

André arrêta son frère au passage.

— Tu vas chez cette femme?

— Oui!.

— N'y allez pas, dit d'Escligny, vous ne savez pas ce qui vous y attend.

La voix du colonel tremblait : ses lèvres étaient blanches. Nicolas sourit de pitié et passa. Son âme débordait de joie.

Quand il entra au salon, il trouva la comtesse assise à la même place. Elle se leva à son aspect, et s'approchant, dit à voix basse :

— Vous osez revenir, après ce qui s'est passé cette nuit? Vous ne vous êtes donc pas regardé dans la glace au moment où le jour est venu éclairer votre ignominie. Vous osez vous représenter devant moi! Demandez à votre frère comment je traite les hommes de votre espèce.

Nicolas croyait à tout, hormis à une réception pareille. Il chancela et murmura, ne sachant ce qu'il disait :

— Comment?

Elle étendit la main vers le guéridon, y prit une liasse de papiers et les jeta sur un canapé :

— Prenez, et débarassez-moi de votre présence.

Nicolas se dressa, et ses poings se fermèrent. Au même moment, un domestique annonça :

— M. le comte de Malberg !

Dans l'encadrement de la porte apparut un homme de quarante ans environ.

Nicolas Talarine regarda la comtesse et l'homme qui entrait, et, tout à coup, condensant dans une seule et terrible pensée tout ce qui venait de lui arriver, il se comprima le front et, tournant le dos, s'enfuit.

Le comte de Malberg le suivit d'un regard étonné.

— Qu'est-ce que cet homme ? demanda-t-il.

— Un de mes amoureux que je remercie à votre intention, répondit-elle en riant.

— Ah ! dit-il, c'est à mon intention !

— Oui ! car je vous épouserai quand vous voudrez et nous quitterons Paris demain, si cela vous convient.

Il se précipita à genoux.

— Vrai ! s'écria-t-il, vous consentez ! Vous n'éloignerez plus le jour du bonheur ! Vous ne me tourmenterez plus !

Elle lui mit la main sur la tête.

— Je ne vous ai jamais tourmenté, Rodolphe, car je vous ai toujours aimé, vous, l'homme loyal, qui m'avez donné votre vie sans rien me demander en échange, vous, l'homme bon et courageux qui avez osé protéger mon enfance, qui m'avez défendue contre les insultes de mes parents, vous qui vous êtes sacrifié à Damalanty.....

— Chut ! chut ! ne me payez-vous pas tout royalement, à cette heure ?

— Un jour, je vous expliquerai mes retards. J'ai une mission en ce monde. Levez-vous... Nous partirons demain et nous dirons pour quelque temps adieu à tout ce bruit malsain.

A ce moment, ses yeux tombèrent sur les papiers que, dans son effarement, Talarine, avait oubliés sur le canapé ; elle se dirigea vivement vers la sonnette, la tira et dit au domestique qui entra :

— Vous porterez ce paquet ce soir même à l'hôtel de Castille, au prince Nicolas Talarine... Venez maintenant, Rodolphe, je suis toute à vous, de tout mon cœur et de toute mon âme.

Dans la pharmacie des Champs-Elysées, on s'empressait autour d'un homme, qui venait d'être frappé, dans la rue, d'une attaque d'apoplexie. Un médecin, qui, appelé en toute hâte avait pratiqué une saignée, disait :

— Il ne mourra pas du coup, mais une fièvre cérébrale est à craindre. Il faudrait le transporter immédiatement à son domicile.

Un officier de police avait cherché dans les poches de la redingote dont on avait débarrassé le malade : il lut à haute voix une carte de visite trouvée dans le portefeuille :

— Le prince Nicolas Talarine, hôtel de Castille, boulevard des Italiens.

II

LE NID DE LA VIPÈRE

Rien n'est plus triste d'aspect que la partie du grand-duché de Posen qui sert de limite à la Prusse, à l'Autriche et à la Russie. La petite ville de Myslowitz est entourée de tous côtés par une forêt de sapins qui se baignent dans une mer de sable. Pas une touffe d'herbe, pas un champ labouré : des aiguilles noirâtres se balançant au-dessus d'une nappe jaune.

Les derniers rayons du soleil teintaient de violet ces pyramides sombres, et donnaient des reflets d'or à la plaine de sable. Le silence dans lequel est plongé d'ordinaire cette campagne aride, était troublé alors par les cloches de la petite ville qui sonnaient l'*Angelus*, et par le sifflet strident du chemin de fer de Berlin qui approchait de la station-frontière de Myslowitz.. Le crépuscule tombait rapidement. Bientôt la machine lança un cri strident et s'arrêta.

Sur la lisière de la forêt, à un kilomètre de Myslowitz, cachés par le remblai, deux individus, un homme, dont on ne pouvait apercevoir la figure cachée sous un ample manteau, et une femme jeune et belle, causaient avec animation. Au sifflement de la machine, la femme fit mine de prendre congé de son compagnon, mais l'homme arrêta la femme en lui touchant le bras.

— Attendez, dit-il, nous avons le temps. Les formalités des passeports sont longues, de l'autre côté surtout... ils en sont encore là! ajouta-t-il avec un sourire. Je vous conduirai à la frontière russe dans la voiture du prince, qui nous attend dans la forêt; mais avant, j'ai à vous parler encore, car j'ai gardé pour la fin ce que j'avais de plus important à dire.

— Vous allez donc m'envoyer en Russie?

— Oui!

— Ah! je croyais que j'allais à Vienne!

L'homme sourit et haussant les épaules :

— A Vienne! pourquoi? Nous avons fait là-bas ce que nous avions à y faire, ainsi que là... dit-il en désignant l'Occident.

Il étendit la main vers la Russie :

— Toutes nos pensées doivent maintenant se tourner de ce côté. Ah! ajoutait-il, en promenant sur l'horizon un regard orgueilleux, c'est

que nous avons travaillé partout, et que partout nous avons fait de la bonne besogne.

Il eut un gros rire.

— Nous avons vaincu le renard et le lion : au tour de l'ours maintenant. Vous nous avez été très-utile à Paris, comtesse, mais votre rôle est fini ; nous allons y envoyer quelque agent moins intelligent et moins précieux que vous. Nous vous déplaçons. Vous allez désormais habiter Saint-Pétersbourg.

La femme fit une moue de dédain.

— J'aime tant Paris, dit-elle....

L'homme eut un mauvais sourire.

— Vraiment ! Oui, je sais, Paris... et la France... oui... cela est et cela doit être. Et cependant vous avez contribué aux désastres du pays que vous prétendez aimer, et votre conscience doit vous reprocher quelque peu l'incendie de cette magnifique cité.

Elle sembla le braver du regard.

— Quand, dit-elle, il y a deux mois, dix jours après la fin de la Commune, je suis rentrée à Paris, je n'ai pas pu m'empêcher de verser des larmes sincères.

— Oh ! oui ! elles étaient sincères ! dit l'homme avec ironie ; les femmes sont ainsi faites !... Elles brisent un joujou qu'elles regrettent ensuite.

— M'accuseriez-vous d'avoir été la cause prin-

cipale des désastres de la France? Vous me donneriez une importance dont je serais trop fière.

— Votre cœur et votre esprit vivent de contradictions : tout à l'heure vous prétendiez aimer Paris et la France, maintenant vous êtes fière rien qu'à la pensée d'avoir été la cause principale des revers de ce pays. Non, chère comtesse, je ne vous accuse pas seule de la chute de la France, mais... avouez que... Tenez, ajouta-t-il en s'interrompant, laissez-moi vous poser une question : Dans les événements qui viennent de s'accomplir, il y avait des milliers de soldats, d'avocats, de diplomates, d'agents, de femmes même, qui combattaient les uns pour la France, les autres contre elle. De quel côté croyez-vous que vous avez été ?

Elle répondit en riant :

— Avec tout cela, vous allez me faire quitter ces Champs-Elysées, ce Bois de Boulogne, ces théâtres, ce Paris élégant enfin, qui me plaisait tant, pour me faire vivre dans une capitale maussade et glacée comme votre cœur.

— Vous vous plairez à Saint-Pétersbourg, je vous l'assure, comtesse; il y aura là un vaste champ pour votre intelligence. Ce seront de grandes intrigues, de grandes luttes. Vous assisterez de près à la transformation d'un peu-

ple. Et ensuite votre tâche vous sera plus facile. Par votre mari, vous êtes parente de tout le monde, en Russie, tandis qu'à Paris vous auriez été toujours une étrangère.

— J'aime mieux Paris, répondit-elle en secouant la tête.

L'homme dit d'une voix rude :

— Je ne suis pas ici pour discuter avec vous.

Elle courba la tête et demanda :

— Que faudra-t-il que je fasse à Saint-Pétersbourg ?

— Vous le saurez en temps et lieu : en principe, le même métier qu'à Paris. La Russie étend sa main gigantesque vers nous, elle ferme son poing de lutteur et développe sa poitrine d'hercule. Mais elle a un cancer qui la ronge, qui s'étend et gagne lentement, progressivement... C'est une maladie qu'elle a contractée avec la civilisation qu'elle nous a empruntée. C'était jadis un mal indispensable, dont elle sent l'atteinte aujourd'hui et dont elle désire se guérir. Depuis quelque temps, en effet, elle semble aller mieux ; il faut empêcher sa guérison. Vous êtes de ceux que nous chargerons de faire durer sa maladie.

— Quel est ce cancer ?

— Vous le saurez, comtesse.

— Vous employez avec moi des façons mysté-

rieuses qui ne sont ni dans vos goûts, ni dans vos habitudes. Si vous avez assez de confiance en moi pour m'envoyer en Russie...

— Depuis que je vous ai dit que vous avez été cause de la chute de la France, vous vous croyez destinée à remuer le monde. Un peu de modestie ! Vous n'êtes pas le seul agent que nous ayons en Russie.

— Alors, vous diminuez mon importance !

— Vous croyez donc avoir été seule, en France, chargée d'une mission secrète ?

Elle rougit.

— En vérité, dit-elle, je ne sais pourquoi je vous sers ! Vous me payez mal !... et vous êtes peu courtois.

— Comtesse ! comtesse ! vous voulez donc que je vous humilie en vous énumérant les avantages que vous tenez de votre alliance avec nous. Nous sommes satisfaits de vous, mais vous n'avez pas non plus à vous plaindre de nous. Si vous nous servez, c'est que vous y trouvez votre intérêt.

L'œil de la femme lança un éclair :

— Je vois mon intérêt dans notre alliance, c'est vrai ; mais l'intérêt seul ne me guide pas : je veux me venger. Et puis... Croyez-vous que j'eusse fait contre l'Allemagne ce que j'entreprends dans son intérêt. Je suis Allemande... et...

Son interlocuteur l'interrompit :

— Vous allez donc vous rendre à Saint-Pétersbourg et vous y installer; nous avons fait donner à votre mari une mission du gouvernement. Il sera obligé de rester trois ans à Saint-Pétersbourg... Vous habiterez avec lui. Je vous le répète, il vous sera très-facile de vous y créer une grande situation. Votre esprit et votre beauté feront de vous la reine du jour. A Paris, vous ne pouviez que nous informer.....

Elle l'interrompit :

— A Pétersbourg, je propagerai.

— Vous propagerez et vous informerez; mais on vous donnera des instructions plus étendues.

— Dites-moi, répliqua-t-elle tout à coup, pourquoi avez-vous besoin de moi à Pétersbourg? On dit que vous êtes si bien avec les Russes.

— Ne faut-il pas savoir ce qui se passe chez ses amis, ne fut-ce que pour consolider l'amitié!...

— Et se préparer à rompre, n'est-ce pas?....

— Comtesse, si j'étais plus jeune et moins occupé, comme je vous aimerais!

— Aimer? vous! dit-elle en éclatant de rire.

Le sifflet du chemin de fer retentit derechef, le train quittait Myslowitz pour se rendre à Granitza, station frontière russe.

— Montons en voiture, comtesse, dit l'homme, nous arriverons juste à temps. Nous ne nous reverrons plus de longtemps, hélas !

— J'espère au contraire vous voir bientôt; je n'irai à Saint-Pétersbourg que pour tâter le terrain. Il faut que je retourne à Paris, j'y ai un hôtel.....

— C'est inutile ! vos effets vous seront envoyés. Vous oubliez qu'on a retrouvé les papiers des Tuileries. Vous êtes presque inconnue en France, et on ne se souviendra même pas, après les événements sanglants qui s'y sont passés, que vous y avez habité : votre retour, une rencontre imprévue pourrait réveiller des souvenirs malsains.

Sur le talus, le convoi passa, en envoyant au loin un panache de fumée.

— Allons, comtesse, en voiture, dit l'homme.

Il s'achemina vers la forêt ! elle le suivit. Ils furent bientôt auprès d'un tilbury attelé d'un seul cheval qui, attaché par la bride à un arbre, en broutait la mousse. La femme monta ; l'homme, après avoir détaché le cheval, monta à son tour, saisit les rênes et donna un coup de fouet. La voiture roula dans la direction de la frontière russe.

D'abord l'homme et la femme gardèrent le silence, n'ayant plus rien à se dire. La nuit était

tombée : les sapins formaient de grandes ombres noires sur la route sablonneuse. Un vent léger qui s'était levé avec la nuit produisait en passant sur les aiguilles des arbres un cliquetis sec pareil à de vieux os s'entrechoquant. Le paysage septentrional paraissait lugubre à cette heure de la nuit. Le silence devint bientôt pesant à la femme.

— Brr! dit-elle, quel pays! Et dire que plus j'irai, plus j'en verrai de pareil.

L'homme ne répondit pas.

— Voyons! continua-t-elle avec un mouvement d'impatience... un peu de politesse. On croirait vraiment que vous êtes ici dans l'exercice de vos fonctions, et que Votre Excel....

— Pas de titre! comtesse! dit l'homme à voix basse, mais d'un ton menaçant.

— Bah! dit-elle, avec un rire nerveux : nous sommes seuls dans la forêt.

— Il y a des arbres, et derrière des arbres il peut y avoir des hommes. Et puis l'écho seul... Assez! ajouta-t-il... Prenez garde, comtesse, le succès vous a rendue imprudente.

— Vous êtes un grand homme, soit, mais vos précautions deviennent ridicules. On connaît votre présence dans le pays, chez votre ami le prince de...

— Vous tairez-vous?

Elle secoua la tête :

— Il vous sera difficile de nier cette excursion.

— Difficile, dit-il en riant et en se radoucissant tout à coup. Allons donc! Je suis depuis trois jours chez mon ami intime. Je choisis, bien mes amis intimes : le prince est stupide, sa femme malade, le château est sur la frontière ; je me repose chez eux, je vais, je viens, on me laisse libre, c'est la condition de cette amitié dont cet imbécile s'honore. Et puis n'est-il pas convenu que je vous fais la cour. Car je vous avouerai que nos relations sont loin de me déplaire. C'est autant pour mon propre plaisir que pour le service de l'Etat, que je vous transmets directement et personnellement mes ordres.

Il eut un rire silencieux. A travers les arbres l'horizon s'ouvrit, et quelques lumières, signe d'une habitation, miroitèrent dans le lointain.

La voiture s'arrêta.

— Descendez, comtesse, dit l'homme, vous aurez un demi-kilomètre à faire. Moi, je vous quitte. Vous tomberez à la station comme un joli aérolithe, tout constellé d'or et de pierreries ; personne ne se doutera que vous venez à pied!... Une femme si jolie et si élégante! Et ils sont si

occupés à viser des passeports ! Quelle excellente invention que les passeports !

La femme sauta à terre, et voulut prendre congé de l'homme qui l'avait amenée, mais il avait déjà ressaisi les rênes, et fait tourner la voiture qui disparut bientôt dans l'ombre de la forêt.

II

La gare de Granitza, station frontière russe, était pleine de voyageurs qui se promenaient sur la voie en attendant l'ouverture du buffet. Le buffet ne s'ouvrait que sur un signal du chef de la police annonçant simultanément que les passeports étaient réunis entre les mains des gendarmes et que leur examen allait commencer. Parmi les voyageurs qui se promenaient ainsi, se trouvaient deux jeunes gens reconnaissables à leur uniforme pour des Russes ; le premier portait le costume des houzards de la garde, l'autre de l'état major général. Ils marchaient à grands pas en causant amicalement.

Le houzard, beau jeune homme brun à la figure martiale, disait :

— Nous voici dans l'antichambre de la Russie ; il faudra reprendre le joug quotidien, les

corvées, les revues, les parades. Ces quelques mois de liberté passés en Italie m'ont complètement gâté; je ne sens plus l'officier en moi et je n'ai plus cet amour du métier qui m'animait précédemment.

L'officier d'état-major, grand, blond et sec, répondit en tirant militairement sa moustache enduite de pommade de Hongrie :

— Je vais tous les ans à Carlsbad et je m'y trouve bien aussi : cela ne m'empêche pas, en revenant à Saint-Pétersbourg, de songer jour et nuit à ma carrière.

— Oh! vous êtes un Allemand méthodique et ambitieux. Vous soignez votre carrière comme votre santé, avec une attention soutenue.

— Qui vous empêche de faire de même?

— Songe-t-on à sa santé en face d'un plaisir, à son métier quand on est auprès d'une jolie femme, à sa carrière quand on est en liberté, sous un beau ciel?

L'officier d'état-major haussa les épaules :

— Vous êtes tous ainsi, messieurs les Moscovites! trop jeunes, trop pleins de vie et de sève : il vous faut encore des mentors.

— Ce que vous, messieurs les Allemands, vous vous chargez d'être pour nous.

L'Allemand eut un sourire de satisfaction.

— Prenez garde, Herder, dit l'officier de

houzards en rougissant légèrement ; les Russes ont souvent donné des leçons à leurs professeurs : Pierre-le-Grand, à Charles XII, par exemple.

— Oh ! répondit flegmatiquement Herder, Charles XII était un ennemi, et vous remarquerez que moi, bien qu'Allemand Courlandais, je suis bon sujet du tzar. Je ne parle que des Allemands Russes, lesquels, avouez-le, occupent presque tous chez nous les premiers emplois, non parce qu'ils sont de race germanique, mais parce qu'ils sont capables... Voyons, Boleff, ne vous fâchez pas, ajouta-t-il en voyant son interlocuteur devenir pourpre : c'est vous qui avez mis l'entretien sur ce sujet. Mais vous êtes ainsi faits, vous autres Russes d'origine, vous attaquez, et vous êtes tout étonnés qu'on se défende !

Boleff répondit en grommelant :

— Nous ne nous entendrons jamais sur ce chapitre. Je rends justice à votre savoir et à votre exactitude militaire ; mais vous êtes trop pédant, mon cher.

— Vous le voyez bien, vous me jetez mes imperfections à la tête. Est-ce que je parle des vôtres ? La civilité puérile et honnête exige qu'on n'aille pas dire à un monsieur avec qui on fait connaissance et qui a une taie sur la prunelle :

« Monsieur, vous avez un vilain œil. » Cette civilité-là n'est plus, paraît-il, de mode au dix-neuvième siècle.

Boleff éclata franchement de rire.

— Pardon, Herder! Excusez ma jeunesse et le parfum d'indépendance que j'apporte d'Italie. Votre uniforme me fait souvenir, d'ailleurs, que vous êtes mon supérieur.

— Quel enfant vous faites !

— Tenez, dit Boleff, parlons de choses plus sérieuses. Nous avons un long voyage d'ici Saint-Pétersbourg : il faudrait nous arranger de façon à obtenir un compartiment réservé; nous resterions entre nous, et comme nous sommes trois...

— J'y ai déjà songé et c'est fait !

— Allemand, va! dit Boleff en riant. Où est Talarine?

— Il met son uniforme, là, dans un cabinet.

— Encore une sottise; les changements de costumes! Je me suis fait sangler, ainsi que vous, à Berlin, qui est, comme Saint-Pétersbourg, la capitale de l'uniforme. Mais avouez qu'au dix-neuvième siècle, c'est une bien stupide idée, que de forcer un homme, sous prétexte qu'il est militaire, à s'affubler d'un costume de théâtre.

— Je ne suis pas de votre avis, Boleff; l'uniforme est la première condition de la discipline,

et il est pernicieux de permettre aux soldats et aux officiers de s'habiller en civil. Vous en voyez, en France, un exemple récent...

— Oh! Herder, ne parlez pas de la France, j'en ai le cœur gros. En revenant d'Italie, j'ai passé par Paris. Eh bien! cette ville étonnante où nous nous sommes tant amusés pendant l'Exposition de 1867, — vous vous en souvenez, Herder, et à ce souvenir, votre figure sévère se déride, hein! — ce beau Paris, ce Paris lumineux, plein de fleurs et de femmes, étincelant de diamants et de feu, n'est qu'un triste amas de ruines, où l'ombre du plaisir erre en haillons parmi des décombres fumants. J'y suis entré pendant les derniers jours de la Commune. Mon cher, j'ai vu la prise de Paris : c'était horrible. Ici on fusillait, là on brûlait. Du sang, une fumée opaque qui vous saisissait à la gorge, des cendres qui voltigeaient dans l'air et se collaient à vos cheveux : le sac de Magdebourg, la prise de Jérusalem...

Herder l'interrompit :

— Vous avez été bien imprudent d'aller là : si on vous avait fusillé?

— Je suis triste et heureux en même temps d'avoir vu ce cataclysme social : un spectacle pareil compte dans la vie d'un homme ; on devient plus viril quand on assiste à une grande crise de la vie des nations.

— Vous risquiez d'y perdre la vie, votre avenir, votre considération.

— Vous calculez toujours. Dites-moi, Herder, votre âme de bronze n'a-t-elle pas été émue aux malheurs de la France, de cette France où nous avons passé des jours si heureux?

— Non! la France a mérité son sort.

— Oh! Herder, vous n'avez pas la reconnaissance du cœur!

— Du cœur!... vous voulez dire des sens.

— Soit!... enfin... vous avez été heureux à Paris.

— Non! J'y ai joui, j'y ai éprouvé du plaisir; le plaisir est une sensation inférieure, et je ne suis pas tenu à de la reconnaissance envers ceux qui m'en procurent, car ils débilitent mon âme.

La sonnette de la gare retentit. C'était l'autorisation d'entrer dans la salle du buffet. Les voyageurs se précipitèrent par l'issue ouverte. Un homme en uniforme de colonel des Gardes-à-cheval apparut au même moment à une porte latérale. Sur le seuil du buffet, il se rencontra avec Boleff et Herder.

— Vous voici enfin, Talarine! dit Boleff; venez boire une bouteille de champagne.

— Soit!

La face léonine du prince Nicolas Talarine

semblait plus triste encore et plus sombre que jadis. Il passait depuis quelque temps à Saint-Pétersbourg pour un homme étrange. Il avait eu maintes fois maille à partir avec ses chefs et ses camarades ; et si sa carrière n'avait pas souffert de ces incartades, c'était, disait-on, qu'il était apparenté à la plus haute aristocratie russe, et que son père l'avait toujours protégé à la cour. Cette protection cependant ne froissait personne, car, malgré ses bizarreries, Talarine était un homme parfaitement honorable, d'une grande rigidité de principes, très-bon, très-sociable et excellent camarade. De plus, il buvait sec, ce qui est fort prisé en Russie, et ne se grisait jamais, ce qui est rare.

Les trois amis pénétrèrent dans le buffet et s'approchèrent du comptoir. Au moment où un des garçons allait décoiffer une bouteille de champagne, Boleff s'écria :

— Tiens! la comtesse de Malberg! D'où sort-elle donc? Je ne l'ai pas vue dans le train. Je vais la saluer.

— La comtesse de Malberg! la cousine du ministre et du gouverneur général? demanda Herder.

— Oui! répondit Boleff en s'éloignant.

Mais Herder l'arrêta par le bras :

— Présentez-moi, dit-il ; elle va probablement

à Saint-Pétersbourg et nous sommes destinés à faire route ensemble.

— Ah! ah! vous n'oubliez jamais le soin de votre carrière ! Mais la comtesse est presqu'une étrangère : elle a habité cinq ans Paris.

— N'importe !

— Soit! si elle y consent. Il faut que je lui en demande la permission : c'est une femme si bizarre ! je suis obligé moi-même de me rappeler à son souvenir, car je ne l'ai pas vue depuis l'Exposition.

— Elle vous le permettra, Boleff, n'en doutez pas, dit Talarine : car je vais la saluer avec vous, et elle ne me refusera rien, à moi : nous sommes de vieux amis.

En parlant ainsi, un sourire amer errait sur ses lèvres.

— Eh bien! dit Boleff, allons la saluer en procession : elle est assez belle pour qu'on l'adore comme une image.

— Vous aurez le temps de le faire, car Herder nous a retenu un compartiment réservé,et, si la comtesse va à Saint-Pétersbourg, elle voyagera avec nous.

Boleff se retourna :

— Vraiment, Talarine, dit-il, vous avez l'air de disposer d'elle, comme si vous étiez du dernier mieux ensemble.

L'œil de Talarine lança un éclair :

— Je la connais beaucoup, en effet.

— Et vous affirmez qu'elle consentira à voyager avec nous?

— Voulez-vous parier?

Boleff ne répondit pas, car les trois officiers étaient déjà auprès de la comtesse qui, les voyant venir, les accueillit avec le plus charmant sourire.

— Ah! dit-elle, en s'adressant tout particulièrement à Talarine... vous voilà revenu de vos pérégrinations tropicales. Je suis heureuse du hasard qui nous fera probablement voyager ensemble, car vous allez à Saint-Pétersbourg, n'est-ce pas?

Talarine salua très-bas et dit :

— Permettez-moi de vous rappeler monsieur Boleff, officier aux houzards de la garde, et de vous présenter M. de Herder.

La comtesse l'interrompit :

— Je me souviens parfaitement de M. Boleff, dit-elle en tendant au houzard sa main gantée... Charmée de faire votre connaissance, Monsieur, répondit-elle au salut cérémonieux de Herder.

— Vous allez aussi à Saint-Pétersbourg, comtesse? demanda Boleff.

— Oui!

— En curieuse?

— Non! pour m'y installer.

— Ah! et vous venez?...

— Pour le moment, de Berlin.

Talarine fit un mouvement.

— Je ne vous ai pas vue dans le train, dit-il.

La comtesse éclata de rire :

— Je n'étais pas obligée de me faire voir.

— J'ai regardé dans tous les wagons, même dans celui des dames seules, car je cherchais ma sœur qui m'avait télégraphié de Carlsbad qu'elle devait partir par ce train.

La comtesse répondit avec une légère impatience :

— J'étais dans un wagon réservé.

— Il n'y en avait pas : je m'en suis informé au chef de gare.

— Ce qu'il y a de sûr, répliqua-t-elle avec quelque aigreur, c'est que me voici.

— Vous êtes trop curieux, Talarine, observa Boleff; vous tourmentez la comtesse de vos questions, et vous nous empêchez de lui présenter nos hommages.

— Oh! vous aurez tout le temps de vous lasser de ma présence, dit gaiement celle-ci. Je vais faire le voyage avec vous : les quelques heures passées dans la solitude de mon compartiment

réservé m'ont suffi. Occupez-vous de retenir un wagon.

— J'en ai déjà retenu un spécial, et je vais avertir vos gens, dit Herder en s'éloignant avec empressement.

Boleff alla au buffet pour régler la bouteille de champagne demandée. La figure de Talarine prit subitement une autre expression.

— Vous n'avez pas peur de voyager avec moi? demanda-t-il à la comtesse.

— Peur? Non. D'ailleurs je ne serai pas seule avec vous : vos deux camarades...

Il l'interrompit :

— Oui! vous leur demanderez de vous protéger. Vous voyez que j'ai prévenu votre désir...

Talarine n'eut pas le temps d'achever : Herder était de retour.

— Vos gens sont avertis, comtesse, dit-il.

III

Il faisait nuit, derrière les glaces à demi ouvertes du wagon. Cette nuit était noire et les sapins qui forment une ligne des deux côtés de la voie, en augmentaient encore l'obscurité. La locomotive, en passant à travers l'immense désert, envoyait des bouffées de fumée blanche, qui pas-

saient en spirales laiteuses sous les yeux des voyageurs. Le train en était à sa seconde nuit de voyage, et se trouvait entre Grodno et Wilna, au milieu des forêts interminables de la Lithuanie. Dans le compartiment réservé par Herder, le sommeil avait triomphé de Boleff et de Herder, qui, étendus sur les coussins de devant, dormaient profondément; la comtesse elle-même sommeillait, gracieusement adossée dans son coin. Seul, Talarine, accoudé à la portière dont il avait à moitié relevé les glaces, semblait chercher à découvrir quelque chose dans cet espace fuyant. De temps en temps il tournait la tête, et son regard, après avoir effleuré Herder placé en face de lui, se portait et s'arrêtait sur la comtesse, Alors, sa figure prenait une expression singulière. Mais presque aussitôt il baissait vivement les yeux; ses mains d'un mouvement brusque et nerveux comprimaient son front, et il avançait la tête à travers la portière, comme s'il eût voulu se baigner dans le courant violent que produit un train lancé à toute vitesse. Ceci dura une heure. Herder commença à ronfler, la respiration de Boleff devint plus bruyante et l'attitude de la comtesse moins gracieuse : tous les voyageurs dormaient. Le train stoppa; le conducteur cria d'une voix enrouée le nom barbare d'une station inconnue, puis la machine siffla et le convoi continua

son chemin à travers la forêt. Ni Herder ni Boleff ne bougèrent.

Peu à peu le train reprit sa course effrénée. Alors Talarine qui, depuis la station, avait la tête en dehors de la portière, se retourna ; ses yeux brillaient d'un éclat étrange, ses traits étaient crispés. Il se leva comme pour essayer la vigueur de ses muscles, interrogea d'un œil scrutateur le sommeil des deux officiers, et s'assit à côté de la comtesse dont il frôla la robe. La comtesse, réveillée, mais non surprise, tourna nonchalamment la tête et demanda :

— Qu'est-ce?

Mais en ce moment elle vit le regard de Talarine fixé sur elle et eut un léger frisson.

— Isa! dit Talarine à voix basse, j'ai à vous parler.

Elle se rassura vite voyant en face d'elle les deux officiers étendus, et répondit avec ironie.

— Vous avez eu le temps de me parler, depuis vingt-quatre heures que nous voyageons et vous choisissez le moment où je veux dormir! Plus tard! nous avons encore toute la journée de demain à rester ensemble.

— J'ai à vous entretenir sans témoins. Oh! je me doutais bien que, en me voyant avec ces officiers, vous essayeriez de faire d'eux

un rempart contre une explication imminente, et que j'ai le droit d'exiger. Mais vous avez compté sans leur fatigue. Moi, j'y ai compté. Ils dorment, nous sommes seuls, écoutez-moi donc!

Elle poussa un soupir de lassitude :

— Faites vite, et laissez-moi dormir : je ne suis pas de fer comme vous.

— Qu'allez-vous faire à Saint-Pétersbourg?

— Vous êtes trop curieux.

Talarine répéta sa question en serrant les dents et se rapprochant d'elle.

— Isa! répondez-moi, qu'allez-vous faire à Saint-Pétersbourg?

Elle eut peur de ses yeux étincelants, et ce ne fut plus avec ironie, mais avec colère qu'elle répondit :

— Je fais ce qui me convient et vais où il me plaît; vos questions sont inconvenantes et elles m'ennuient. Laissez-moi dormir.

Il lui serra le bras.

— Vous allez à Saint-Pétersbourg pour y faire ce que vous avez fait à Paris.

— Qu'ai-je fait à Paris? répondit-elle. Je n'ai pas voulu céder aux obsessions des deux frères Talarine! Si c'est cela que vous voulez dire, oui! je vais à Saint-Pétersbourg faire la même chose.

— Ce que vous avez fait à Paris, murmura-

t-il!... A Paris vous avez été cause de la mort du comte d'Escligny, mon meilleur ami; de la folie de mon frère; du déshonneur de vingt autres, peut-être. Et qui sait même si vous n'avez pas été aussi cause des désastres de toute une nation; car votre rôle dans l'affaire des papiers m'a enfin été expliqué.

— Ah! ah! interrompit-elle en riant, on dit avec raison que vous êtes un peu fou, prince Talarine. Vous voyez en moi un agent de la Prusse, n'est-ce pas? C'est moi qui ai précipité la France dans l'abîme : vous craignez pour la Russie maintenant, et vous voulez m'interdire l'entrée de Saint-Pétersbourg. Cette petite main est donc bien redoutable aux empires?

— Je ne crains pas pour la Russie, et ne vous accuse pas d'avoir perdu la France; mais vous êtes une intrigante très-dangereuse et vous portez avec vous, partout où vous allez, la mort, le déshonneur et la ruine. Vous allez habiter Saint-Pétersbourg, vous vivrez dans un monde où je compte beaucoup d'amis et de nombreux parents. Mon frère, quoique séparé de vous depuis trois ans, garde en son cœur votre fatale image. Je veux défendre mes parents et mes amis! et je viens vous dire : Comtesse Isa de Mahlberg, je ne veux pas que vous alliez à Saint-Pétersbourg.

Elle eut un éclat de rire strident.

— Vraiment, dit-elle en le bravant du regard, vous ne voulez-pas!...

— Non!

— Il faudra m'en empêcher!

— Ce sera facile.

— Comment?

— Je divulguerai vos secrets!

— Mes secrets! j'en ai donc.

— Vous avez fait une troisième copie, infâme!....

— Oui! oui! vous m'avez déjà dit cela à Wiesbaden. Vous êtes le seul de mes quatre soupirants, des héros de cette ridicule histoire, que j'ai revu depuis mon mariage. Il est vrai que vous m'obsédez pour quatre.

— Isa!

— Quoi? vous me menacez de raconter vos soupçons de visionnaires à vos amis et parents de Saint-Pétersbourg : faites! ajoutez encore à votre réputation de fou...

— Et la mort de d'Escligny, est-ce le fait de ma folie! Et votre correspondance avec l'ambassadeur, ma folie aussi?

Elle l'interrompit :

— Le seul secret que vous voulez étouffer, c'est celui de votre amour pour moi.

Un son rauque, un rugissement sortit de la

poitrine de Talarine; un tressaillement convulsif agita tous ses membres et il dit, terrifiant dans son émotion :

— Qu'avez-vous osé dire? que je vous aimais, moi! moi!... Oh!!!

— Oui! vous m'aimez, dit-elle en le regardant dans les yeux. Votre nature sauvage fait que vous exprimez votre amour par des menaces. Si je voulais, je vous rendrais doux comme un agneau; mais cela n'en vaut vraiment pas la peine.

Il murmurait, toujours frissonnant :

— En vérité, cette femme est folle.

— Laissez-moi dormir, ajouta-t-elle, sinon je réveille vos camarades qui me débarrasseront de vos obsessions.

— Ah! je vous prouverai bien que je ne vous aime pas, dit Nicolas d'une voix basse et profonde.

— Aimez-moi... ne m'aimez-pas, cela m'est indifférent... mais laissez-moi dormir.

Il parvint, grâce à un effort violent, à dominer l'émotion qui le gagnait de plus en plus.

— Ecoutez, Isa! dans une heure nous serons à Wilna; là, il y a une bifurcation de chemin de fer; vous pourrez, par Eidtkuhnen, retourner en Allemagne, en France. Je veux que vous nous quittiez à Wilna.

— Vous êtes insensé, mon cher prince !

— Isa ! bégaya-t-il. — Son visage devint blême. — Allez vous-en, croyez-moi, loin! bien loin! Que je n'entende plus parler de vous, que je ne voie plus votre figure, que je ne songe plus à vous ! Allez-vous-en, je vous en supplie !

Sa voix vibrait en notes menaçantes.

Elle commença à avoir peur.

— Non ! dit-elle cependant.

Et, élevant la voix :

— Messieurs, délivrez-moi...

La main de Talarine s'abattit sur sa bouche, et elle entendit à son oreille :

— Isa ! vous allez mourir!

Le mouvement avait été si prompt, elle s'attendait si peu à une agression dans ce wagon où deux hommes dormaient en la touchant presque de leurs pieds étendus, que, perdant toute présence d'esprit, elle s'affaissa, affolée. Talarine la souleva dans ses bras d'hercule et la ploya en deux, la tête en dedans. Elle formait une boule entre ses bras, et ne se défendait presque plus, stupide d'épouvante.

Alors il se jeta vers la portière. La glace était fermée. Il eut un rugissement et fit un pas vers le côté opposé du wagon. Boleff et Herder dormaient. Tout à coup Talarine sentit une grande douleur, et desserra involontaire-

ment les doigts qui comprimaient la bouche de la comtesse. Elle l'avait mordu à la main. Aussitôt elle poussa un cri, frappa la glace qui se brisa en l'ensanglantant. Herder s'éveilla et regarda autour de lui. Boleff interrogea de l'œil l'obscurité du wagon. La comtesse appela au secours. Alors seulement les deux officiers comprirent ce qui se passait. Ils se ruèrent sur Talarine, et, le tirant par les pieds, le renversèrent. Surpris à l'improviste, il tomba en se débattant, mais sans articuler une parole. Herder lui mit le genou sur la poitrine. Boleff releva la comtesse et l'assit sur une des banquettes.

Toute cette scène s'était passée dans l'espace d'une minute à peine ; le convoi marchait toujours à toute vitesse, et la nuit qu'il déchirait restait noire et silencieuse. Boleff, à genoux devant la comtesse, s'occupait à la faire revenir, quand Herder cria :

— A mon secours, Boleff! il est fort, il va m'échapper.

En effet Talarine, renversé sur le plancher, silencieux, mais farouche, se défendait des pieds et des mains en faisant trembler tout le wagon.

— Boleff, répéta Herder, venez le contenir, et si vous pouvez, donnez l'alarme !

— Non ! pas cela ! n'appelez pas, Boleff, s'écria la comtesse ! Je vous le défends.

Il était d'ailleurs difficile d'atteindre le signal d'alarme. Entre lès banquettes du wagon, Talarine se défendait vigoureusement, et Herder ne parvenait pas à s'en rendre maître. Quand Boleff vint à son aide, Talarine, gêné par les banquettes, était à bout de forces ; les deux officiers, défaisant leurs écharpes, parvinrent à le garrotter.

En ce moment l'exaltation du prince tomba ; il s'étendit entre les banquettes : mais presque aussitôt, se relevant sur le coude, il se mit à regarder autour de lui, et son œil vague et hagard avait une douceur infinie.

— Grand Dieu ! dit Boleff, il a eu un accès de folie.

La comtesse, redevenue tout à fait calme, bandait avec un mouchoir sa main ensanglantée par la vitre.

— En effet, le prince a eu une attaque de folie, dit-elle.

Talarine eut un sourire douloureux. Herder prononça, essoufflé :

— Nous le maintiendrons jusqu'à la station, et là, nous le remettrons aux autorités locales. Ne craignez rien, madame, tout danger est passé.

— Je n'ai jamais eu peur, répondit-elle avec orgueil.

Boleff la regarda avec admiration. Talarine murmura :

— Je ne suis pas fou. Laissez-moi libre : je vous jure de ne plus faire de mal à cette femme.

Boleff secoua la tête, mais la comtesse dit :

— Son accès est passé, déliez-lui les mains : il se tiendra tranquille : je le vois à ses yeux. Allons, obéissez-moi, Boleff !

Le train ralentissait sa marche.

— Vite ! répéta-t-elle, nous approchons d'une station... un employé n'aurait qu'à venir regarder. Aidez-le à se relever... Bien ! déliez-lui les mains maintenant.

Et comme les officiers hésitaient :

— Je l'exige, insista-t-elle ; pour rien au monde, je ne voudrais que cette scène fût connue des employés. Nous sommes, dès aujourd'hui, unis tous les trois par un secret.

— Déliez-moi, dit Talarine ; je vous donne ma parole d'honneur de ne pas bouger ; mais ne l'oubliez pas, Isa, je leur dirai tout.

Elle eut un sourire dédaigneux :

— Dites !

Aidé de ses deux camarades, Talarine se hissa sur une des banquettes. Boleff s'assit à sa droite, Herder à sa gauche ; par excès de précaution, l'officier d'état-major tira son sabre et le mit sur ses genoux. Le convoi entrait dans une station.

Une lanterne fumeuse, en lançant dans le compartiment un filet de lumière blafarde, éclaira les visages émus des voyageurs. La comtesse murmura :

— Au nom du ciel, Messieurs, composez votre maintien. Regardez, tout danger est passé... Le jour va naître.

Les bâtiments de la station prenaient effectivement cette couleur rose que donnent à la pierre les premières teintes de l'aurore. Le convoi s'arrêta. Quelques voyageurs, engourdis par un sommeil incommode, descendirent sur la plate-forme. Les chiens commencèrent à aboyer ; un coq fit entendre dans le lointain sa voix éclatante. La comtesse de Mahlberg montra la tête à la portière et on put la voir sourire à la brise du matin venant se jouer dans ses cheveux qu'on aurait cru dérangés par un sommeil paisible.

IV

Le train repartit à toute vitesse dans la direction de Wilna. Partout, sur son parcours, la campagne s'éveillait ; dans la forêt de bouleaux qui avait succédé à la forêt de sapins, des oiseaux, en gazouillant, sautillaient de branches en branches. Sur la chaussée pierreuse, parallèle au

remblai, des laboureurs matineux marchaient à côté de leurs bœufs qui mugissaient en traînant la charrue. Quelques enfants, sortis de bonne heure pour chercher des champignons, lançaient au train des cris discordants.

Talarine semblait être redevenu maître de lui-même; toutefois son visage n'avait pas repris son masque de placidité, et les muscles de sa face tressaillaient par moments, comme cinglés par des coups de fouet.

La campagne cependant redevint silencieuse; le train, en s'éloignant de la station, s'enfonça dans la forêt. Les cris et les beuglements s'éteignirent. Talarine dit d'une voix rauque, quoique calme, aux deux officiers qui le surveillaient de l'œil :

— Expliquons-nous, voulez-vous?

Boleff, totalement subjugué par la comtesse, tourna vers elle un regard interrogateur : elle haussa les épaules en souriant. Herder dit :

— Talarine! vous êtes notre camarade, notre ami, notre supérieur en grade; nous vous aimons beaucoup. Toutes ces considérations, jointes aux prières de la comtesse, nous ont empêchés de faire notre déclaration. D'ailleurs, nous espérons que vous avez commis cette tentative dans un moment de délire, dans un de ces accès auxquels, nous avait-on dit, vous êtes malheureusement sujet.

D'une voix tremblante d'impatience, Talarine interrompit le méthodique officier :

— Vous croyez que je suis fou : détrompez-vous. J'ai, en pleine possession de moi-même, voulu tuer cette femme, parce que c'est un monstre de duplicité et d'infamie.

Boleff se levait pâle de colère; la comtesse dit de sa voix ironique :

— Laissez, Boleff, laissez le prince s'expliquer.

— Quand je vous aurai tout raconté, continua Talarine, — car je leur révélerai tout, Madame, — vous aurez trois juges au moins!... Oh! ne souriez pas, cria-t-il avec un soudain éclat dans la voix. Tout n'est pas fini encore, et nous ne sommes pas à Wilna; le trajet est long, j'aurai le temps d'accuser, eux celui de se prononcer.

Elle sut lancer à Boleff un regard expressif qui signifiait : « Vous voyez bien, il est fou, archi-fou! » Après quoi, se rejetant en arrière et étendant avec une coquetterie savante sur la banquette sa main enveloppée d'un linge sanglant, elle murmura :

— Prince Talarine, vous avez la parole.

— Oh! dit-il d'une voix sourde, vous espérez que j'aurai honte de ma propre faiblesse, ou que j'ignore quelque chose; mais je sais tout, entendez-vous? tout!... Et je vais tout dire.

Elle tressaillit légèrement, mais répondit avec un sourire :

— Allez ! allez ! nous vous écoutons !

— Oh ! cria Talarine en se levant tout droit, ne me poussez pas à bout ! Vous ne voyez donc pas, vous autres, que si cette femme ne s'est pas adressée aux autorités pour me châtier de mon agression ; que si elle vous a suppliés de garder le secret sur la scène de tout à l'heure, ce n'est pas par bonté, car elle est méchante, ni par charité, car ce sentiment lui est inconnu : c'est par peur, par peur de moi.

— Eh ! eh ! par peur ! riposta-t-elle en riant... Je ne dis pas non ! j'ai eu peur d'une scène qui compromettrait ma réputation : votre amour sauvage, qui peut flatter certaines femmes, m'épouvante, moi.

Pendant qu'elle parlait, les sentiments les plus contradictoires se lisaient sur la figure énergique de Talarine. Boleff et Herder, qui suivaient tous ses mouvements, s'étaient rapprochés pour le maintenir en cas de crise. Le voyant calme, ils s'éloignèrent.

— C'est bien ! dit-il ; elle invoque mon amour. Soit, écoutez-moi donc !

— Ecoutons ! dit la comtesse en riant.

Talarine commença :

— Elle a osé vous dire que je l'avais aimée :

c'est vrai ; il fut un temps où je l'aimai profondément, passionnément, car cette âme de démon se cache sous une figure d'ange.

Boleff murmura avec impatience :

— Au fait, Talarine, et sans insulte, je vous prie.

— Laissez, Boleff, laissez, dit la comtesse.

— Je vais donc vous raconter, Messieurs, en quelle circonstance j'ai cessé de l'aimer, et pourquoi je la hais et la méprise, — car je la hais et la méprise du plus profond de mon cœur.

Herder se leva :

— C'est intolérable, Talarine.

Mais la comtesse lui murmura à l'oreille :

— Vous voyez bien qu'il ne sait ce qu'il dit!...

— Oh! dit Talarine, je comprends votre jeu, Madame. Vous voulez me faire passer pour fou; mais attendez un peu... C'était à Paris, pendant l'Exposition de 1867. Les souverains s'y étaient donné rendez-vous. Une paix profonde régnait sur l'Europe. En ce temps-là, on parlait de la guerre comme d'une calamité des siècles passés; l'horizon politique était sans nuages, et peuples et rois ne songeaient qu'à s'amuser. Ecoutez ce que fit alors cette femme.

Talarine, d'une voix calme, raconta, sans rien cacher de sa propre faiblesse, les scènes auxquelles nous avons fait assister le lecteur. In-

volontairement intéressés, malgré leur défiance de la raison du narrateur, Herder et Bolcff écoutaient avec attention. Le ton de Talarine les impressionnait parfois profondément. La comtesse, la joue appuyée sur la main, gardait le sourire stéréotypé qu'elle avait, dès le début, imprimé à ses lèvres. Talarine finit en disant :

— J'étais fou et aveugle. Quand elle me chassa, je fus malade deux mois... J'avais oublié de me faire rendre mes documents.

La comtesse l'interrompit :

— Oh! oh! votre mémoire vous trompe. Je vous ai renvoyé vos paperasses.

— Après les avoir fait copier! répliqua Talarine. J'ai été malade, j'ai eu le délire, il est vrai, mais ce dont je suis sûr, c'est que vous ne m'avez rendu mes copies que le deuxième jour.

— Eh! dit-elle, vous avouez vous-même avoir été fou!... Du reste, je le reconnais, la leçon a été un peu rude; mais reconnaissez que vous avez été infâmes tous les quatre. Je voulais me débarrasser de vos obsessions. Vous oubliez que votre ami d'Escligny avait menacé de tuer celui que j'aimerais en dehors de vous quatre et que, parmi les hommes qui fréquentaient ma maison, il y en avait un que j'aimais et qui devint depuis mon mari. Parce que vous me trouviez jolie, il vous semblait tout simple de me briser le cœur

ou de me déshonorer. Vous plaidez ici la cause de trois misérables.

— De quatre, madame... car moi aussi, et plus longtemps qu'eux, j'ai subi votre fascination. Comme eux, j'étais devenu infâme. Et puis, je l'avoue, j'avais honte de mon action et ne vous croyais pas capable d'en abuser. Voilà pourquoi je gardai quelque temps le silence, même avec mon frère André, sur ce qui s'était passé entre nous. Mais quand j'appris qu'en 1869, Stahl avait été ruiné ; que d'Escligny s'était brûlé la cervelle en 1870, je commençai à craindre pour moi et pour mon frère ; je compris que vous aviez fait mauvais usage des papiers copiés par moi, que vous étiez un espion, que vous aviez trahi notre confiance, et je vous ai voué une haine éternelle. Vous le savez si bien que, depuis la déclaration de la guerre entre la Prusse et la France, vous m'évitez ! Nous nous sommes trouvés ensemble dans plusieurs villes d'eaux de l'Allemagne, et...

La comtesse l'interrompit :

— Certes ! Et n'ai-je pas raison? dites, messieurs. J'ai peur de votre amour sauvage et de votre folie. J'excusais toutefois votre folie, et j'en avais pitié, parce que j'en étais involontairement la cause.

— Non ! dit Talarine en secouant la tête, vous n'avez pas eu pitié, vous avez eu peur. J'ai, en

effet, et vous vous en doutez, j'ai acquis la certitude que vous aviez vendu les secrets livrés par des insensés. Cette certitude, je l'ai positive, absolue! Vous avez été volée à Wiesbaden, madame! n'est-ce pas!

La comtesse se leva blême.

— Oui! murmura-t-elle.

— C'est moi qui vous ai volée.

La main de la comtesse se crispa. Mais par un effort prodigieux de volonté, elle réussit à éclater d'un rire qu'elle parvint à rendre franc et sonore :

— Voyons! dit-elle, n'êtes-vous pas fou et n'ai-je pas raison de le dire! Vous vous vantez d'être un voleur! Songez qu'il suffirait de cette déclaration pour vous faire arrêter! Heureusement je n'y crois pas. Mes diamants n'ont pas pu vous tenter! vous, un millionnaire.

— Vos diamants! mais vos papiers!!!

— J'ai retrouvé tout!... diamants et papiers.

— Ce n'est pas vrai, je les ai envoyés sous enveloppe cachetée à quelqu'un qui ne vous les donnera pas.

Les premières maisons de Wilna apparaissaient. De sa voix la plus calme, la comtesse dit :

— Vous avez une riche imagination, prince Talarine, et je suis satisfaite de votre récit, qui m'a distraite et m'a fait oublier la longueur du voyage. Cependant je vous conseille, à l'avenir,

de vous abstenir de faire une confession qui ne peut que vous nuire dans l'esprit de vos camarades. Ces messieurs, doivent être médiocrement édifiés sur votre compte. Vous venez d'avouer que vous avez été traître et voleur.

— Misérable ! cria Talarine pris d'un subit accès de fureur. Je leur prouverai à Saint-Pétersbourg...

Elle ouvrit vivement la portière, et, sans attendre que le train fut complétement arrêté, sauta à terre. Talarine voulut s'élancer sur ses traces, mais Boleff et Herder le retinrent de force :

— Pas de scandale, murmuraient-ils ; tu veux donc que nous déclarions tout, que nous te fassions arrêter !

— Faites-moi arrêter! mais croyez-moi, cette femme est un démon.

— Oui ! oui ! nous prendrons ton récit en considération, répondit Boleff.

Talarine murmura :

— N'est-ce pas? c'est effrayant, ce que je vous ai avoué ! Vous me méprisez... mais vous sauverez mon frère, n'est-ce pas? vous empêcherez cette femme de...

— Oui ! oui ! dit de son côté Herder.

— Elle va fuir ! continua Talarine, dont les yeux étaient hagards. Je vous promets de ne pas bouger ; mais empêchez-la de fuir !

La comtesse avait disparu dans la foule des voyageurs.

— Reste dans le compartiment, continua Herder; nous la suivrons. Tu ne veux pas descendre? Si tu te voyais, tu es pâle ! !

L'étrange nature du prince Talarine était faite de contrastes. Un affaissement absolu succédait toujours aux éclats de ses colères. Du reste, l'arrêt du train, les figures des voyageurs curieux qui interrogeaient en passant de l'œil le compartiment réservé, lui avaient fait comprendre qu'un éclat était dangereux. Il murmura :

— Je ne bougerai pas; mais vous ne l'absoudrez pas sans preuves, vous ne la laisserez pas fuir.

— Non ! non ! dit Boleff.

— Vous me le promettez, vous aussi, Herder.

— Soit ! dit Herder... Mais elle ne veut pas fuir !

Ils descendirent à leur tour. Talarine s'assit à la portière.

— Ce pauvre Talarine est décidément fou, dit Herder à l'oreille de Boleff. Quelle scène !

Boleff eut un geste de compassion.

V

Dans le buffet de la gare de Wilna, la comtesse de Mahlberg donnait des ordres à ses domestiques, quand elle vit entrer Boleff et Herder. Les deux officiers avaient assisté en auditeurs muets au réquisitoire de Talarine, et la comtesse ne savait pas au juste quelle impression il avait produit. Comme c'était une femme d'énergie et de résolution, elle ne laissa rien paraître de son anxiété et accueillit les deux amis de Talarine avec un sourire attristé :

— Je suis désespérée de la folie de votre camarade, dit-elle, folie, hélas! dont je suis un peu la cause, — vous supposez bien, cependant, que l'histoire qu'il vous a racontée a été singulièrement modifiée par son imagination.

— C'est nous, madame, dit Herder, qui devons vous demander pardon pour notre malheureux camarade de la scène atroce dont vous avez failli être victime. Si nous avons feint d'écouter ses divagations, c'est que, autrement, nous aurions craint de l'exaspérer : d'ailleurs, votre attitude nous encourageait à le laisser parler.

— Vous avez bien fait! D'autant plus qu'il y a un fond de vérité dans ses paroles. Je me suis

un peu moquée, dans le temps, des hommes qui me poursuivaient de leur amour ; je le regrette beaucoup aujourd'hui en voyant ce qui en est résulté. L'état de votre ami est un remords pour moi ! ajouta-t-elle avec tristesse, et je ne voudrais, pour rien au monde, qu'il lui arrivât du désagrément.

— Vous êtes un ange ! s'écria Boleff enthousiasmé.

La comtesse sourit et, le menaçant du doigt :

— N'allez pas devenir amoureux de moi : vous voyez où cela mène !

Boleff voulut répondre. Elle demanda vivement :

— Que fait-il maintenant?

— Une prostration générale a succédé à son exaltation.

— Pauvre prince ! dit-elle en réussissant à donner à sa voix des notes émues ! Pas un mot de tout cela, Messieurs ! Vous me le promettez?

— Oh ! nous vous le jurons !

— Vous comprendrez cependant, qu'un voyage dans ces conditions est un supplice. Aussi je reste à Wilna et j'attendrai le train de demain.

— Vous avez raison, dit Boleff, et si vous le permettez, nous resterons avec vous.

— Non ! non ! il faut que vous accompagniez ce pauvre insensé.

— Pourquoi faire? nous avertirons son valet de chambre.

— Non! ajouta-t-elle résolûment. Je ne le veux pas; s'il lui arrivait malheur en route, je ne m'en consolerai jamais...

La sonnette retentit : elle leur tendit la main :

— Au revoir, à Saint-Pétersbourg! J'espère, Messieurs, que vous viendrez m'y voir... souvent. N'insistez pas, ajouta-t-elle en voyant que Boleff ouvrait la bouche pour protester. Je vous prie de continuer votre chemin, et de dire à votre pauvre ami que j'ai suivi son conseil : que je suis restée à Wilna pour retourner en Prusse : cela le tranquillisera !

La sonnette retentit une deuxième fois. La comtesse ordonna d'un geste impérieux aux deux officiers de s'éloigner.

Talarine était resté pensif, appuyé à la portière du compartiment. Un sourire navrant contractait ses lèvres.

— Ils me croient fou... pensait-il. J'ai eu tort de me livrer à mon emportement... Elle m'a vaincu encore, c'est évident... Ils prennent son parti! Eh! bien je lutterai seul! Fou! moi! Je leur prouverai le contraire. L'accès est passé maintenant.

Talarine interrogeait avec anxiété les figures des voyageurs.

— Je leur ai promis de ne pas bouger... Pourtant si je descendais? Ils sont capables d'avoir averti les autorités. Non! il ne faut pas une seconde fois commettre d'imprudence. Elle est décidément très-forte.

Les yeux fixés sur les passants, Talarine, dont la pâleur de plus en plus croissante attestait l'émotion, resta à sa place pendant tout le temps de l'arrêt. Mais lorsqu'il vit les voyageurs remonter dans les wagons, il ne fut pas maître de lui et se leva. En ce moment Herder et Boleff apparurent, se dirigeant vers le compartiment. Il leur cria à haute voix :

— Vous revenez seuls!

La sonnette retentit une troisième fois; ils ouvrirent la porte du compartiment.

Talarine demanda encore :

— Seuls!

Le train se mettait en marche. Les deux jeunes gens courbèrent la tête. Herder murmura ne sachant ce qu'il disait, involontairement ému de l'accent de Talarine :

— Tu l'as effrayée! Avoue qu'elle a eu raison de fuir.

— Je m'en doutais! murmura Talarine.

Le train était en marche.

— Ecoutez-moi, ajouta-t-il avec fermeté; je vous jure que je ne suis pas fou. Et quand vous

m'aurez entendu... Oh! ne craignez rien, son absence m'a rendu tout mon calme.

— Maintenant! tu peux dire tout ce que tu voudras, répondit Boleff.

Malgré ses efforts pour en dissimuler l'accent, la voix de Boleff avait une expression ironique : un sourire contenu errait sur les lèvres minces de Herder.

Talarine secoua la tête :

— C'est bien! dit-il, je ne vous dirai rien; à Saint-Pétersbourg je vous montrerai mes preuves. D'ailleurs, ajouta-t-il en soupirant, les faits seront là qui parleront bientôt pour moi.

Il se rejetta dans son coin. Les officiers s'entre-regardèrent avec tristesse.

Les trois voyageurs n'échangèrent plus jusqu'à Saint-Pétersbourg que quelques paroles banales.

DEUXIÈME PARTIE

LE PRINCE PIERRE

I

Le prince Pierre Alexandrowitch Talarine était un haut personnage; général en chef, aide de camp de l'Empereur, membre du conseil de l'empire, président du comité d'armement, il était en même temps chef suprême de tous les établissements d'éducation militaire et inspecteur général de l'instruction publique. Sa situation officielle était très-élevée; car si les ministres lui étaient hiérarchiquement supérieurs, il ne dépendait en revanche d'aucun d'eux, et travaillait directement avec l'Empereur. Sa position personnelle était, s'il est possible, plus grande encore. Le prince Pierre, issu d'une famille illustre, descendait authentiquement d'un des compagnons de Rurick, fameux chef Varègue, appelé comme au-

xiliaire, en 862, par la république de Nowgorode la Grande. Apparenté à toutes les grandes maisons russes, et, par sa femme, née princesse de Donnerstein, allié à la plupart des maisons princières souveraines et médiatisées de l'Allemagne, le prince Pierre était, de plus, riche à millions : ses propriétés, disséminées par toute la Russie, comptaient, avant l'émancipation, plus de 80,000 serfs.

Pierre Alexandrowitch, appartenait à ce parti que l'on nomme à Saint-Pétersbourg le parti *vieux russe*, et par abréviation le parti *russe*. Ses ancêtres, soumis jadis à la domination des Tartares, avaient puisé dans leurs souffrances un sentiment profond de haine contre l'étranger. Le Prince avait hérité, ainsi que de leur fortune, de cette haine profonde, encore, sous Pierre-le-Grand, très-vivace en Russie, et qui, de nos jours même, s'est maintenue au fond des provinces, dans quelques familles restées fidèles aux vieilles mœurs. A Saint-Pétersbourg, ces échantillons politiques sont devenus fort rares. Aussi, malgré sa haute situation et la considération que lui valait son indiscutable capacité, le prince Pierre passait-il, à la cour, pour un original.

Jamais le prince Pierre n'avait réussi à vivre en bonne harmonie avec sa femme, qu'il avait été obligé d'épouser, fort jeune, par ordre de son père

et de l'empereur Nicolas. Il détestait, en elle, l'étrangère allemande, et, dès qu'il fut libre de ses actions, il lui signifia sa résolution de vivre séparé d'elle. Cette séparation s'effectua sans trop grande résistance de la part de la princesse, qui, quoiqu'elle l'eut rendu père de trois fils et d'une fille, n'avait jamais pu s'accoutumer au caractère de son mari.

Le prince et la princesse Talarine vivaient à Saint-Pétersbourg dans deux hôtels séparés; sans être brouillés, ils ne se voyaient que rarement. L'âge ne parvint pas même à modifier leurs sentiments, et, quoiqu'en 1871, le prince Pierre eût soixante-dix ans et la princesse soixante-six, ils n'avaient voulu consentir ni l'un ni l'autre à effacer la ligne de séparation qu'ils avaient volontairement et d'un commun accord tracée entre leurs deux existences.

L'originalité proverbiale du prince Pierre était complète et pleinement justifiée : jamais le vieux boyard n'avait voulu se départir des habitudes de sa jeunesse. Pieux, de cette piété mystique et formaliste des vieux Russes, il ne s'asseyait jamais à table sans faire préalablement avec les deux doigts un large signe de croix allant d'une épaule à l'autre. Jamais, même à la table de l'Empereur, il n'oubliait cette pratique; ceci faisait rire à ses dépens les autres grands personnages,

aux yeux de qui cet hommage extérieur rendu à Dieu était une infraction à l'étiquette et un manque d'égard envers le souverain. Du reste, le prince Pierre avait reçu une excellente éducation. Il connaissait à fond les langues française, allemande et anglaise, mais il était de notoriété publique qu'il n'avait jamais parlé que le russe et qu'il payait un interprète pour les cas où ses fonctions l'obligeaient de converser avec un étranger ignorant cette langue. Il fut un des promoteurs de cette idée qui eut tant de succès à la cour, de punir d'une amende tout homme qui parlerait une autre langue que le russe. A l'église, même à la chapelle du palais, le prince Pierre priait à mi-voix, en émaillant ses pâtenôtres des salutations et des prosternements orthodoxes, qui consistent à frapper du front à plusieurs reprises les dalles du sanctuaire. « C'était la façon de prier de mes pères, disait-il ; Dieu les a protégés et a fait de nous une haute et puissante race. Je ne suis pas en droit, parce que je suis ministre, d'être envers Dieu moins respectueux que ne l'étaient mes ancêtres. » L'Empereur avait donné l'exemple de l'indulgence pour ces singularités, et tout en s'en moquant en secret, chacun était obligé de suivre l'exemple du souverain.

Il faut bien l'avouer, les singularités du prince

Pierre n'avaient pas toutes un caractère inoffensif. Jamais il n'avait pu s'habituer à l'idée que les hommes étaient égaux, et, longtemps après l'abolition du servage, il avait continué à traiter ses domestiques et les paysans de ses propriétés en esclaves taillables et corvéables à merci. Comme, malgré cela, il était juste, il n'y eut pas au commencement de plaintes contre lui. Mais, six ans après l'émancipation, les paysans qui n'avaient rien compris d'abord à la liberté, s'en firent une idée plus claire; les choses changèrent et le prince eut bientôt une série de procès chez les juges de paix, et les *Médiateurs* [1] : pour coups et injures. Ces procès lui coûtèrent très-cher. Quant à ses domestiques, il se vit obligé, après des condamnations nombreuses, de leur donner triples gages pour avoir le droit de les traiter comme des serfs. Encore ne s'y résigna-t-il qu'après avoir reçu de l'Empereur une sévère admonestation sur sa façon de comprendre les nouvelles exigences sociales.

Les relations entre le prince Pierre et les nouvelles couches servaient de matière à une foule d'anecdotes qui réjouissaient la cour et la ville. Ainsi on racontait que, dernièrement, le

1. V. dans *Fonctionnaires et Boyards*, 2e *partie* (MULLER), en quoi consistaient les fonctions de *médiateur*.

prince Pierre allant dans une de ses propriétés du gouvernement de Smolensk, nouvellement reliée par une voie ferrée à la ligne principale de l'empire, descendit à la gare, entra dans la salle du buffet, et, s'asseyant sans façon, comme il eût fait chez lui, tendit sa canne au garçon de salle en lui disant ainsi qu'il le faisait à ses esclaves :

« Tiens ! fils de chien ! »

Et l'on ajoutait que, tout susceptible qu'il fût à l'endroit de sa dignité d'homme libre, le garçon de salle avait été si frappé de la haute mine du prince et de son accent de supériorité, qu'il avait obéi sans répliquer.

Il courait mille anecdotes pareilles ; mais en 1871, année où recommence notre histoire, les façons du prince y donnaient de moins en moins lieu ; car déjà, en Russie, maîtres et valets s'étaient habitués à la situation qui leur était faite. Le prince Pierre éprouvait des moments de chagrin réel en songeant au passé et en le comparant au présent.

Jamais il n'avait pu s'habituer a dire *vous*. Il disait « tu » à Dieu, à l'Empereur et à ses serfs : la différence d'intonation était pour lui le signe distinctif de la condition de celui à qui il parlait. La façon dont il disait « tu » à Dieu et à l'Empereur, était si profondément respectueuse, qu'elle valait mieux que l'énonciation des titres

les plus pompeux. En revanche, le « tu » lancé dédaigneusement à un valet était si méprisant et montrait si bien que c'était le maître qui parlait, que ce « tu » était à lui seul une protestation contre le nouvel état de choses. Il avait pour les employés le « tu » protecteur, dont l'intonation se modifiait suivant que l'employé était noble ou roturier; le « tu » imposant et paternel pour les jeunes membres de sa famille; le « tu » condescendant pour ses égaux en naissance mais inférieurs en dignités, et le « tu » familier pour ceux qui lui étaient absolument égaux.

Dans son intérieur, le prince Pierre était un despote dans toute l'acception du mot. Il avait, avons-nous dit, quatre enfants, trois fils et une fille; la fille était, lors de la séparation, échue en partage à la princesse Talarine qui lui avait fait faire un brillant mariage. Quant à ses fils, le prince les avait gardés avec lui, et leur avait fait donner une éducation complète et correspondante aux nouvelles idées. C'était de sa part une concession faite personnellement à l'Empereur.

Il exigeait de ses fils une obéissance passive, mais il les entretenait magnifiquement, et, grâce à ses relations et à l'amitié du souverain, il les avait fort bien placés. L'aîné, Alexis, était général et venait d'être nommé aide-de-camp de l'Em-

pereur; le second, André, occupait un poste important au ministère des affaires étrangères; le troisième, Nicolas, que nos lecteurs connaissent déjà, était colonel aux gardes-à-cheval.

II

Le 7 août 1871, on dînait dans l'aile du palais réservé au prince Alexis Talarine; le nouveau général aide-de-camp recevait ses amis pour fêter sa promotion. La plupart des jeunes officiers supérieurs de la Garde présents à Saint-Pétersbourg avaient été conviés. Le repas était d'une grande gaieté. On parlait des derniers événements politiques, événements que les Russes, dans leur stupéfaction et leur confiance dans la grandeur de la France, avaient qualifiés de *miraculeux,* terme qui, dans leur langue, veut dire : plein de mystères.

La conversation était plus particulièrement animée, au haut bout de la table, entre le maître de la maison, le prince Alexis Talarine, ses deux frères, André et Nicolas, Herder, un jeune aide-de-camp de l'Empereur et quelques fonctionnaires importants des divers ministères. Tout à coup Alexis se leva :

— Messieurs! dit-il, nous avons bu à la santé

de notre adoré maître, et à la Russie ; il nous reste un toast à porter : permettez-moi de vous le proposer. Nul de vous n'ignore combien S. M. l'Empereur d'Allemagne est aimé de notre souverain. Il y a parmi vous des officiers de Sébastopol, qui ont combattu contre la France. La France, messieurs, et les Napoléon particulièrement, ont toujours été nos ennemis. Les Russes ne sauraient oublier les années 1812 et 1854. Aujourd'hui les armes prussiennes ont abattu l'orgueil de ces vantards qui ont infesté l'Europe des idées révolutionnaires. Il ne saurait y avoir chez nous de sympathie pour la France. Je vous propose donc de boire avec moi au vainqueur de Sedan ! Aux armes victorieuses de l'Empereur Guillaume qui, après avoir rempli le monde de sa gloire, va venir en allié, en ami, visiter Saint-Pétersbourg et se reposer auprès de nous de ses glorieux travaux !

Il se versa un verre de champagne. A ce moment, on était encore en Russie sous le coup des succès aussi éclatants qu'inespérés des armées allemandes. Quelques convives saisirent leurs coupes avec enthousiasme, d'autres avec plus de tiédeur. Herder cria :

— Hurrah !!!

André, un des frères de l'amphitryon, réclama le silence. Il était un peu pâle.

— Messieurs! dit-il, je proteste contre ce toast, qui me paraît au moins étrange. Nous ne sommes pas en guerre avec la France, et il ne nous appartient pas de nous réjouir de ses désastres. Nous sommes tous des fonctionnaires, par conséquent des personnages presque officiels. Ce que mon frère a proposé est d'une haute inconvenance.

— Allons, mon cher diplomate, répondit Alexis, laisse-nous tranquilles! En notre qualité de militaires, nous ne pouvons boire ni à la santé de Napoléon III, qui s'est laissé battre et dépouiller et qui s'est rendu prisonnier, ni à la gloire de la France qui a sombré dans cette campagne. Permets-nous d'admirer un beau fait d'armes.

— Alexis! je te le répète, c'est inconvenant.

— Bah! nous ne sommes pas à un dîner officiel.

— Alors, pourquoi, à un dîner d'amis, faire une démonstration politique?

— Nous ne faisons pas de démonstration, nous exprimons nos sympathies.

— Des sympathies! cria André, des sympathies pour l'Allemagne! pour un peuple qui est destiné à devenir notre plus cruel ennemi, et qui se prépare à une prochaine rupture! Insensés et fous que vous êtes!

Alexis interrompit son frère et, les sourcils froncés :

— C'est toi qui ne sais ce que tu dis, à cette heure, et qui, avec l'intempérance de langage qui te caractérise, tout diplomate que tu es, t'en viens divulguer peut-être des secrets de cabinet mal compris, et nous faire voir des ennemis où il n'y a que des amis, et bientôt des alliés peut-être !

André, devenu plus pâle encore, retomba sur sa chaise en murmurant :

— Mon frère ! mon frère !

Alexis continua :

— Après ce que mon frère André vient de dire, je trouve plus particulièrement opportun le toast que j'ai proposé. Messieurs, à la santé de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, l'oncle de notre Empereur, à la gloire de la Prusse dont les armées n'ont jamais violé le sol de la Russie !... Tu peux proposer après cela si tu le veux, André, un toast à Napoléon III, à celui qui a pris Sébastopol, au neveu de celui qui a brûlé Moscou !

Les convives se levèrent le verre à la main. A ce moment, la porte s'ouvrit et le prince Pierre parut sur le seuil. Personne ne le remarqua. Herder cria une deuxième fois :

— Hourrah ! A la santé de l'Empereur Guillaume !

Quelques cris lui répondirent. Les autres convives vidèrent silencieusement leur verre. Nicolas Talarine n'avait rien dit jusque-là ; il se leva et sa voix formidable couvrit le bruit des conversations :

— Non ! cria-t-il, je ne ferai jamais cela, et, plutôt que d'accepter un toast pareil, j'aime mieux briser mon verre.

Il lança son verre plein qui alla frapper une grande glace et la brisa. Ce fut comme un coup de cloche funèbre. Un silence de stupéfaction succéda à ce bruit.

Du seuil, une voix retentit :

— Bien ! mon fils !

C'était la voix du prince Pierre. Toutes les têtes se tournèrent du côté de la porte.

— Mon père, balbutia Alexis à la vue du redoutable vieillard, c'est une grande joie pour moi que vous ayez daigné...

Mais le prince Pierre lui imposant silence d'un geste impérieux, s'avança.

— Je venais, moi aussi, mon fils, te féliciter de la distinction flatteuse dont Sa Majesté l'Empereur a daigné t'honorer, en faveur de mes vieux services. Je m'en réjouissais, te croyant digne de cette faveur : je vois avec douleur que je me trompais.

— Mon père ! s'écria Alexis les lèvres pâles.

— Jadis, continua le prince Pierre, nous nous réunissions aussi, et selon l'antique usage, nous buvions à la santé de ceux que nous chérissions. Nous buvions à nos proches ! Puis nous élevant à des aspirations plus hautes ; nous envoyions nos vœux vers Dieu en le priant de nous conserver ce qui était sacré pour nous. Or, ce qui était sacré pour nous, c'était notre foi, notre patrie et notre tzar. A l'église nous chantions *Hosanna* à notre Dieu ! à la guerre nous crions : « Gloire à notre patrie, » et, dans nos banquets, nous souhaitions longue vie et bonheur à notre seigneur le tzar. Mais jamais, dans ma jeunesse, un Russe n'eût osé chanter les louanges d'un Dieu hétérodoxe et souhaiter longue vie à un souverain étranger, fût-il oncle, parent, ou neveu de notre maître ! Ce que nous n'avons jamais fait, vous venez de le faire, messieurs, et c'est un de mes fils qui vous a donné l'exemple. Honte à vous !

Herder se leva :

— Mon prince !... commença-t-il.

Le prince Pierre fronça ses épais sourcils.

— Qui êtes vous, Monsieur, et qui vous parle ? Je m'adresse à tous et j'espère que personne n'osera m'interrompre dans ma propre maison. Je te dis donc, mon fils, que tu viens de commettre un crime de lèse-Russie. Je ne discute pas

les mérites de S. M. l'Empereur d'Allemagne en qui je respecte profondément l'oint du Seigneur ; mais il y a des Prussiens, des Allemands pour invoquer son nom dans leurs banquets! Si les Russes crient aujourd'hui gloire à Guillaume, parce que Guillaume aura pris une ville à Napoléon, et demain gloire à Napoléon quand il aura repris cette ville à Guillaume, ils n'auront plus assez de voix pour pousser, à l'heure de la lutte, ce cri qui nous a tant de fois donné la victoire : « Pour Dieu, la Patrie et le Tzar! »

Muets, silencieux, leur verre à moitié vide dans la main, les convives écoutaient avec respect la voix imposante du vieillard.

— Vous vivez toujours à l'étranger, continua le prince Pierre, et ici même, en Russie, vous vivez pour et par les étrangers. Qui commande chez vous? des Allemands! Qui nous représente à l'étranger? encore des Allemands! Cette marée qui monte et touche à vos pieds vous fait déjà chanceler. Prenez garde qu'une vapeur malsaine se dégageant de la vague ne s'élève jusqu'à votre cœur et ne débilite vos âmes. Russes, vous vous enthousiasmez pour les exploits de l'Empereur d'Allemagne! Mon fils, tu es général de l'armée russe, et tu cries « vive Guillaume » le jour même où ton souverain t'a comblé de grâces. Oh! ne me réponds pas que tu suis, en cela, les

sympathies de notre maître qui aime son parent. Les relations entre les rois ne nous regardent pas. Vous devez, Messieurs, respecter l'ami et l'allié du tzar, mais c'est votre souverain que vous devez aimer; vous n'avez pas le droit d'émietter votre dévouement : « Tout pour Dieu et le Tzar russe! » Si Sa Majesté vous ordonne de crier : « Vive Guillaume, » criez à vous époumonner, car, en ce cas, vous êtes certains de souhaiter longue vie à un ami de la Russie. Mais, sur ce point, ne prenez pas d'initiative.

Alexis, très-humilié, murmura :

— Mon père, nous autres, les généraux...

Le prince Pierre l'interrompit :

— En faisant parade d'un enthousiasme irréfléchi, tu t'es rendu indigne de commander les armées du Tzar. Je n'ai plus confiance en ton avenir militaire; je doute que tu sois destiné à illustrer mon nom; et, comme tu pourrais le déshonorer, je t'ordonne de donner ta démission.

Alexis se leva livide et s'écria :

— Mon père!!!...

— J'ai dit!... Quant à vous, Messieurs, comme vous n'avez plus rien à souhaiter à mon fils, qui n'est plus rien, je crois qu'il serait convenable que vous le laissassiez seul.

Alexis se leva et s'approcha du prince Pierre :

— Mon père, vous ne parlez pas sérieusement?

Le prince le regarda fixement, et dit :

— Tu enverras demain matin ta démission au ministre. Nicolas, suis-moi, j'ai à te parler.

Et, sans vouloir rien écouter, le prince Pierre sortit suivi de Nicolas.

— Mon père est fou! dit Alexis à ses convives, en essayant de sourire. Que je donne ma démission quand ma carrière s'ouvre avec tant d'éclât!...

Il s'attendait à des protestations de dévouement; mais les invités s'inclinèrent en lui serrant froidement la main. Herder dit seulement :

— C'est vrai, c'est de la folie!

— Il n'exigera pas cela de moi, je l'espère! balbutia Alexis.

— Il ne peut vous y forcer! c'est ridicule ce qu'il a dit là!

Alexis secoua la tête :

— Vous ne connaissez pas mon père, Herder!

Et voyant qu'il était resté seul avec cet officier et son frère André, il tendit la main à Herder en disant :

— Allons! adieu! mille excuses.

Herder sorti, Alexis dit à son frère :

— Mon père n'osera pas faire parade devant notre maître de sa haine pour son oncle?

— Notre père ne hait pas l'Empereur d'Allemagne : il aime la Russie.

— Enfin ! voyons, André, dit Alexis avec impatience, donne-moi un conseil ; que dois-je entreprendre ?

— Te soumettre.

— Briser ma carrière ! Jamais !

André dit tristement :

— Que veux-tu faire alors ?

— Je me rétracterai : je ne tiens déjà pas tant à l'Empereur Guillaume ! Je flatterai le dada de mon père ; il ne persévèrera pas dans sa résolution ridicule. Me forcer à donner ma démission pour un toast ! L'Empereur ne le permettra pas.

André secoua la tête :

— Hélas ! dit-il, mon père a raison, nous sommes dans un filet inextricable, et tous, qui par faiblesse, qui par ignorance, qui par orgueil, nous trahissons l'antique sentiment national.

Alexis s'écria impatienté :

— Tu ne sais que réciter des homélies..., c'est insupportable !

Et il sortit en murmurant :

— Une journée qui commençait si bien !

III

Le prince Pierre, suivi de Nicolas, était entré dans son cabinet. L'étiquette qui régnait chez les Talarine défendait au fils de s'asseoir en présence de son père et de parler avant d'avoir été interrogé. Nicolas, debout, appuyé contre le dossier d'une chaise, attendait que le vieux boyard lui adressât la parole.

Le cabinet, comme toute cette maison habitée par des hommes seuls, avait un aspect sévère et quelque peu sépulcral. Les vieux meubles disposés selon l'antique usage, les tentures lourdes et sombres dissimulaient complétement les portes et les fenêtres.

Le prince Pierre s'assit dans un fauteuil surmonté des armes des Talarine et dit :

— Je suis content de toi, Nicolas, et j'ai voulu t'exprimer ma satisfaction. Nous sommes, vois-tu, mon fils, une grande et puissante nation ! Au milieu de l'Europe qui vieillit, les Russes sont jeunes, et l'avenir est à eux. Mais il faut, pour garder nos avantages, nous défendre contre la corruption de nos voisins. Nous sommes forts, tant que nous restons une sève nouvelle. Si nous avons le malheur de suivre l'exemple de l'Occi-

dent, nous perdrons notre vigueur avant d'avoir eu l'occasion de l'essayer. Il sera temps de songer à ce qu'on appelle la civilisation, quand l'Europe nous appartiendra et que le moment de la décadence commencera pour nous. Car tout finit, mon fils, et nous finirons comme les autres peuples... Mais il faut que ce ne soient ni nos petits enfants ni les fils de ceux-ci qui assistent à cette décadence. Travaillons à nous maintenir à la hauteur de notre destinée. Le sort des générations futures ne nous regarde pas; luttons pour le présent, et soutenons la lutte jusqu'à l'avenir déterminé, — l'avenir fatal que toute la vie est employée à retarder et qui est notre destinée à tous, — la mort!

Le prince Pierre appuya la tête sur sa main.

— Quand je songe à la mort, mon fils, reprit-il, je me dis qu'il est bon d'être chrétien et de croire à la félicité éternelle. Pourquoi s'agiter ici-bas, si, plus tard, il n'y a rien ailleurs. Pas de milieu! Il faut être épicurien ou chrétien, jouir comme la brute ou planer par l'esprit au-dessus des choses de la terre. Les peuples, mon fils, sont des personnalités morales. Ils éprouvent, eux aussi, une félicité éternelle, la gloire dans les siècles futurs. Il y a, dans toute grande nation et même dans toute grande famille, une âme qui survit aux individus qui passent. C'est Dieu qui

l'a voulu ainsi pour laisser entrevoir aux hommes du devoir l'idée de la récompense éternelle. La patrie est l'unification et la formule de tous les intérêts et de toutes les affections. L'éternel bien a pour base le devoir : la famille forme le premier échelon de l'échelle céleste. La patrie vient ensuite, Dieu est en haut. Les novateurs stupides qui, depuis un siècle, démolissent tout sans rien bâtir et nient tout sans rien affirmer, ont cru flétrir le patriotisme en l'appelant l'égoïsme des nations. Oui, certes, il y a de l'égoïsme dans le patriotisme, mais c'est un égoïsme sublime, que celui qui met au cœur l'abnégation personnelle et fait sacrifier les affections et les intérêts individuels aux affections et aux intérêts généraux. Ceux qui prêchent la fraternité universelle, sont les partisans du plus féroce individualisme ; quiconque croit avoir des devoirs envers toute l'humanité est bien prêt de s'affranchir de tout devoir. Les tigres et les loups n'ont pas de patrie, aussi s'entre-dévorent-ils. La patrie, c'est la famille agrandie. Dans ma maison, je représente la famille, dont je suis le patriarche ; comme général en chef et haut fonctionnaire, je représente la Russie. Alexis s'est rendu coupable d'un crime de lèse-patrie : il faut qu'il soit châtié. Je t'ai expliqué tout cela, Nicolas, non parce que je m'y crois obligé, mais parce que j'ai décidé de ton

sort. J'avais supplié l'Empereur de donner à mon fils aîné l'occasion de déployer son activité. Sa Majesté allait lui confier une mission importante : je vais la demander pour toi.

Nicolas Talarine, qui avait écouté le vieux boyard sans l'interrompre, eut un geste respectueux pour demander la permission d'interroger.

— Qu'as-tu à me dire? mon fils, dit le prince Pierre avec bienveillance. Parle !

— Je voudrais vous demander, non la grâce de mon frère, car je reconnais qu'il a été coupable, mais une diminution de peine. Vous lui avez ordonné de donner sa démission...

— Le militaire qui n'a pas dans son cœur le sentiment patriotique dans toute son étendue et toute sa pureté, ne peut et ne doit pas être le chef des autres.

— Mon père, permettez-moi de vous supplier de modifier votre décision ; ordonnez à mon frère de prendre un congé illimité. Ce sera déjà une punition, car son avenir en souffrira. Vous avez dans le gouvernement de Smolensk, en pleine Russie, des terres immenses, où le souvenir de l'invasion française est encore vivant et le sentiment patriotique dans toute sa force. Envoyez-y Alexis pour deux ou trois ans. Il se retrempera là! Vous y allez tous les étés, vous pourrez vous rendre compte du changement qui s'opèrera en lui. C'est

Saint-Pétersbourg qui l'a perdu. Ici il aime une femme, et cette femme — je la connais — c'est une créature funeste. Vous êtes fort entre les forts, mon père, ayez pitié des faibles.

Pendant que Nicolas parlait, le prince Pierre l'écoutait avec attention. Nicolas s'arrêta et fléchissant le genou, murmura :

— Grâce pour Alexis, mon père !...

— Soit ! ton conseil est sage, Nicolas. Reviens ce soir à onze heures, car maintenant il faut que je me rende au conseil des ministres. Avertis Alexis qu'il ait à se trouver ici en même temps que toi.

Le prince Pierre tendit la main à son fils. Nicolas dit en la baisant avec respect :

— Mon père, vous êtes juste et bon !...

Sorti de chez son père, Nicolas se rendit dans l'aile du palais réservée à Alexis. Celui-ci était absent. Nicolas rencontra André.

— Où est Alexis ? lui demanda-t-il... Chez cette femme, n'est-ce pas ?

— Probablement. Il m'a quitté dans un état de surexcitation excessive.

— Ah ! qu'elle prenne garde ! s'écria Nicolas.

— N'as-tu pas remarqué, dit André à voix basse, qu'elle semble prendre à tâche de poursuivre les membres de notre famille ! L'histoire de

ce pauvre prince de Donnerstein qui s'est tué par amour pour elle...

Nicolas l'interrompit en lui serrant la main :

— Tu pourrais avoir raison! dit-il.

II

LA COMTESSE DE MAHLBERG

La Damalanty, devenue comtesse de Mahlberg, était depuis plusieurs mois installée à Saint-Pétersbourg dans un des plus beaux hôtels du quai Anglais.

Le mystérieux personnage de la forêt de Myslowitz avait eu raison. La comtesse, alliée par son mari à plusieurs hauts fonctionnaires d'origine allemande, s'était fait très-aisément à Saint-Pétersbourg une situation brillante. Sa beauté, son tact, son esprit aidant, elle était devenue bientôt la reine de la société russe.

Le soir même où s'était passée à l'hôtel Talarine la scène que nous avons décrite dans le chapitre précédent, la comtesse de Mahlberg se trouvait dans son salon en compagnie du vieux prince de Donnerstein, venu récemment en Russie.

Le diplomate et la comtesse achevaient une conversation qui semblait avoir été orageuse.

— Finissons-en ! dit celle-ci, c'est l'heure où je reçois. Je vous dis, et je vous prie de le répéter à qui vous savez : si j'ai consenti à servir ses projets, c'était à la condition de pouvoir me venger. Je ne veux pas qu'on mette à tout moment, sous prétexte du bien public, des entraves à mes affaires personnelles.

— Mais enfin, mon enfant, dit le prince, vous êtes parvenue à ce que vous désiriez. Que diable ! Qui pouvez-vous haïr encore et à quel propos ?

— Ah ! vous croyez cela. J'ai près de trente ans, et la jeunesse finit pour moi. Cette jeunesse qui s'en va, je l'ai usée en luttes et en intrigues. Qui m'y a condamnée ? Le prince de Donnerstein et sa sœur ! Ils n'ont pas voulu admettre dans leur monde et leur famille la fille d'un parent ruiné et malheureux ! Mon père, votre cousin et le propre frère du prince régnant de Donnerstein, a été renié par sa famille, pour s'être ruiné en Amérique dans des spéculations malheureuses entreprises dans le but de réparer des désastres éprouvés en Allemagne, et pour avoir épousé par amour et par devoir une jeune fille pauvre. Si j'avais eu, dès mon enfance, la situation à laquelle ma naissance me donnait droit, je serais à l'heure présente la femme de quelque prince souverain,

reine peut-être!... Vous souriez! Reine! oui. Ajoutez à ma beauté une naissance princière, rendez-moi mes dix-neuf ans, faites-moi rencontrer un roi, et vous verrez où j'arriverai! J'eusse été une femme politique pour mon compte au lieu de l'être pour le compte des autres.

— Sans doute; mais maintenant, grâce à la situation que vous vous êtes faite, vous pouvez oublier les souffrances de votre jeunesse.

Sans l'écouter, elle continua :

— Le comte Damalanty, un obscur gentilhomme croate, s'éprit de moi et m'offrit son nom : je l'acceptai..... avec quel serrement de cœur! Je ne l'aimais pas, cet homme : il était vieux, infirme et usé. Mais qu'étais-je? On suspectait mon origine; on ne pouvait admettre qu'un prince régnant de l'Empire d'Allemagne laissât sans aucune ressource une jeune fille portant son nom. Aujourd'hui, les positions sont changées. Grâce à moi, le prince de Donnerstein n'est plus rien, il végète dans l'exil et l'on ne s'étonne plus, du moins, qu'il ait des parents pauvres.....

— Isa, revenez à vous.... vous vous réjouissez des malheurs de votre famille.

— Ah! Ah! cria-t-elle, la famille! elle n'existe qu'autant qu'il y a solidarité entre les membres qui la composent. Quand j'étais malheureuse,

ma famille s'est détournée de moi et m'a reniée : je lui ai voué une haine qui ne s'éteindra qu'avec moi,

— Vous oubliez que, moi aussi, je suis un Donnerstein.

— Vous, je vous ai pardonné, parce que, bien que vous n'y avez été poussé que par intérêt et calcul, vous avez été le premier à me tendre la main dans mon délaissement. Mais ne me faites pas trop souvenir que vous portez un nom exécré, car je pourrais me prendre à vous haïr aussi ! Cependant, il y a entre nous une certaine ressemblance qui m'inspire de la sympathie : vous êtes un cadet de famille ; on vous a supporté à peine tant que vous ne vous êtes pas fait une situation. Descendants tous deux d'une race privilégiée, nous avons été obligés de vivre tous deux de la vie de tout le monde. Quand on a fait, comme nous, douloureusement son chemin et qu'on pense à ceux qui auraient pu vous l'aplanir où vous le rendre moins long et qui ne l'ont pas fait, on les hait de toute son âme. Mesurez le sentiment qu'aurait éprouvé une fille d'Auguste devenue esclave et, par suite, reniée et abandonnée par les siens, et vous comprendrez ce qui se passe dans mon cœur.

Le prince de Donnerstein avait écouté la comtesse avec un sourire légèrement moqueur.

— Que diable! comtesse, tout cela peut être vrai, mais, de bonne foi, ce n'est pas vous qui avez le droit de vous plaindre de la vie. Vous êtes parvenue à une position dont bien des gens seraient jaloux.

— Et les humiliations subies, vous les oubliez! D'ailleurs, croyez-vous qu'une situation aussi fragile que la mienne ait bien de quoi me satisfaire?

— Fragile! Pourquoi cela! Mahlberg est bon gentilhomme, savant illustre, homme respecté.

Elle le regarda en face :

— Si nos secrets étaient connus! dit-elle. Je suis arrivée, il est vrai ; mais par quels moyens!... Et vous voulez que je ne haïsse pas mon oncle, le prince de Donnerstein, le frère de mon père, qui m'a mise dans la nécessité de recourir à ces voies inavouables! Savez-vous ce qu'il me fit dire par son ambassadeur, — car il avait alors un espèce d'ambassadeur? — Qu'il ne me connaissait pas. Pourtant que lui demandais-je? C'était à New-York, mon père venait de mourir insolvable, et je n'avais pas de quoi payer ses dettes, quoiqu'elles ne se montassent qu'à quelques centaines de dollars. On contestait mes titres, on traitait d'escroc le frère du prince régnant de Donnerstein. Je suppliai qu'on réhabilitât son nom, qu'on payât ces misérables dettes, et qu'on me donnât

les moyens de revenir en Europe... Et vous croyez qu'on oublie cela !

— Enfin ! vous vous êtes bien vengée.

— Oui, de lui, mais non de sa sœur, la princesse Talarine, et de son brutal époux. Ceux-là ont aussi des titres à ma haine. Lorsque, grâce au dévouement de Mahlberg, alors aussi pauvre et aussi dénué que moi, je revins en Europe, je me rappelai qu'outre mes parents d'Allemagne, j'avais une tante en Russie. Je me rendis à Saint-Pétersbourg, et j'écrivis à cette femme, d'une auberge où j'étais descendue. Savez-vous quelle réponse j'en reçus ? Un ordre de la police d'avoir à quitter Saint-Pétersbourg dans les vingt-quatre heures. Ma tante avait dit à son mari, qui avait eu connaissance de ma démarche : C'est une aventurière, la fille de cet homme déclassé et ruiné, de ce frère dont je vous ai parlé... « Ah ! Encore une Allemande qui voudrait manger le pain russe, répondit le prince Pierre. » Et, grâce à sa haute position, l'ordre d'expulsion que je vous ai dit me fut aussitôt signifié. Pour la première fois le prince et la princesse Talarine avaient été du même avis. Homme, j'aurais demandé du travail ; je n'étais qu'une femme, je demandais protection et appui. On m'a répondu en me persécutant. Et vous croyez que l'on oublie cela ! Toute la soirée qui suivit cette terrible déception,

je me demandai si je n'abandonnerais pas mes rêves d'ambition en vendant mon honneur. Peut-être aurais-je succombé, sans l'amour de Damalanty et le dévouement de Mahlberg. Non ! voyez-vous, Donnerstein ! ne me parlez pas de ces gens-là.

— Et cependant, riposta le prince froidement, je suis porteur d'ordre précis. On est très-mécontent de votre attitude, de la scène avec Nicolas Talarine. Le prince Pierre est le chef d'un parti très-puissant ! il vous est expressément enjoint de vous réconcilier avec les Talarine.

— Je refuse. Et ne l'oubliez pas, c'est à prendre ou à laisser.

— Mais...

— Assez, je vous dis. Prenez garde, je n'ai pas peur de vous. Je vous abandonnerais plutôt.

— Vous ne savez que haïr ! Vous n'aimez donc rien ?

— Remerciez Dieu que je n'aie pas au cœur un amour aussi puissant que l'est ma haine. Si jamais je ressentais pour un homme autant d'amour que je ressens de mépris pour ma famille, je n'hésiterais pas un seul instant à sacrifier vos intérêts aux volontés de l'homme aimé, et je vous trahirais sur un signe de sa main.

— Comtesse ! cette audace...

— Ah! ça! me croyez-vous votre esclave! Dites-le bien à celui qui vous envoie : je le sers, parce que j'y trouve mon intérêt, mais je ne suis pas un instrument servile. Je n'ai pas peur qu'il me démasque, car il ne peut le faire sans se dévoiler lui-même. En France, j'étais facile à dompter ; en Russie, c'est autre chose! Je ne veux plus de menaces, sachez-le.

Un domestique annonça à haute voix :

— M. le prince Alexis Talarine!

— C'est votre dernier mot? demanda Donnerstein en faisant mine de se livrer.

— Oui!

— Je vous avertis que mes instructions sont précises.

Sans lui répondre, la comtesse dit :

— Ne vous en allez pas, vous verrez ma façon de travailler et vous pourrez en rendre compte. Allons! dit-elle, restez dix minutes encore, je le veux.

Alexis entra. Le jeune général, en apercevant le prince de Donnerstein, qu'il ne connaissait pas, fronça énergiquement les sourcils. Après avoir salué la comtesse, il se jeta sur un canapé d'un air de mauvaise humeur. La physionomie mobile d'Isa s'était transformée. Il n'y avait plus trace d'émotion sur ses traits, et ce fut avec un franc éclat de rire qu'elle accueillit son visiteur.

— Bon Dieu! prince, dit-elle, quelle figure renversée! Que vous est-il donc arrivé?

Alexis ne répondit pas, mais son regard désigna le prince.

En véritable homme du monde, Donnerstein sentit que sa présence était une gêne et se leva.

— Comtesse! permettez-moi...

— Non! dit-elle, vous avez demandé votre voiture pour neuf heures un quart et il n'est que neuf heures cinq minutes; attendez dix minutes au moins.....

D'un mouvement de colère, Alexis froissa sa manche. La comtesse le regarda.

— Vous souffrez, prince? demanda-t-elle ironiquement.

Talarine devint pâle et élevant la voix :

— Ç'en est trop réellement, commença-t-il.

Un regard implacable glaça la parole sur ses lèvres.

— En effet! je suis un peu malade, dit-il plus bas.

— Peut-être l'émotion de votre nouvelle dignité..... En ce cas, pourquoi êtes-vous venu? pour m'annoncer votre nomination! Je ne l'ignorais pas, prince. Mon ami le général aide-de-camp Steinbach est pour beaucoup, comme vous savez, dans cette distinction flatteuse.

Alexis semblait sur des charbons ardents. La

comtesse comprit que quelque chose de particulier s'était passé.

— Allons? dit-elle à Donnerstein, je vous rends votre liberté. Vous ne me verrez pas travailler ce soir. Adieu ! prince...

En se levant, Donnerstein demanda :

— Vous persistez dans votre résolution?

— Plus que jamais, répondit-elle d'une voix sèche.

Il sourit d'un sourire de diplomate et la menaça du doigt. Sa figure était placide, sa voix douce et polie, mais le doigt menaçait en réalité.

— Prenez garde! dit-il.

— Voyez! riposta-t-elle en riant : tout à l'heure vous vouliez à toute force me quitter, maintenant je ne puis plus réussir à vous chasser. Votre voiture doit être à la porte. Adieu!

Donnerstein sortit. A peine la porte se fut-elle fermée derrière lui, qu'Alexis se leva ; un formidable soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine :

— Je croyais qu'il ne s'en irait jamais.

— Qu'avez-vous donc de si sérieux à me raconter? demanda-t-elle. En vérité, prince, vous êtes exigeant. Je vous ai déjà dit que vous n'aviez pas besoin d'un tête-à-tête pour me faire vos déclarations.

— Eh! dit-il presque brutalement, il s'agit

bien de déclarations. Mon père vient de m'ordonner d'envoyer ma démission et de quitter Saint-Pétersbourg.

Elle répondit froidement et avec ironie :

— Vraiment! à quel propos?

— Parce que j'ai proposé un toast à la santé de l'empereur d'Allemagne.

— Ah! ah!

— Oui, mon père trouve qu'un général russe qui éprouve un sentiment d'admiration pour les succès des Allemands, n'est pas digne de commander les armées du tzar.

— Il déteste donc bien l'empereur Guillaume?

— Il hait tout ce qui est étranger.

— Et il vous ordonne, pour un propos de table, de briser votre avenir, votre carrière?

— Oui!

— C'est pour cela que vous apportez dans mon salon cette figure effarée! Qui vous oblige de lui obéir?

Alexis secoua la tête.

Vous ne connaissez pas mon père! dit-il.

— Qui ne connaît à Saint-Pétersbourg, le prince Talarine, le roi des originaux?

— Et des despotes, ajouta Alexis.

— Le despotisme, murmura la comtesse, c'est un mot. N'est pas despote qui veut. Comment votre père pourrait-il vous forcer à lui obéir?

— Vous me conseillez de me révolter? dit Alexis, tout tremblant à cette pensée.

— Je ne vous conseille rien du tout. Vous venez me raconter que votre père vous ordonne de donner votre démission, et de quitter Saint-Pétersbourg; je vous réponds : votre père veut cela, c'est bien; mais peut-il faire que vous consentiez à subir sa volonté? *That is the question?* Je ne vous dicte pas votre conduite. Obéissez-lui ou ne lui obéissez pas, peu m'importe!

— Isa! dit-il presque en colère, ce n'est pas le moment de me torturer.

Elle éclata de rire :

— Ils sont tous les mêmes! on les torture quand on ne se jette pas à leur cou. Dites-moi, magnifique général, en quoi je vous torture? Vous ai-je jamais dit que je vous adorais et que votre absence me ferait mourir? Je vous ai autorisé à m'aimer, d'abord parce que je ne pouvais pas vous en empêcher, et ensuite qu'il m'est indifférent qu'on m'aime de près ou de loin, et que je trouve ridicule les femmes qui défendent leur porte à ceux qui les aiment : c'est une preuve de défiance de soi-même, un aveu tacite de faiblesse! Je vous laisse donc venir chez moi me faire vos déclarations. Rien de plus, rien de moins. Vous me parlez de vos affaires de famille : je vous réponds, non par des conseils, mais par des appré-

ciations. Vous accourez la figure renversée, en criant : « Mon père m'ordonne de donner ma démission ! » Je ris, en vous répondant : « Comment le père d'un général de quarante ans peut-il, au dix-neuvième siècle, formuler un aussi ridicule désir, et comment le fils peut-il le prendre au sérieux? »

Alexis secoua la tête.

— Je vous répète, vous ne connaissez pas le prince Talarine !

Elle poursuivit, le regardant en face :

— En effet, vous n'êtes pas capable de commander des armées, car vous êtes pusillanime ! Dire qu'il y a encore, en Europe, un fils de quarante ans, qui tremble au seul nom de son père ! On ne le croirait possible ni à Paris, ni à Berlin ; mais à Saint-Pétersbourg, il paraît que cela existe encore. Apprenez-moi donc, prince, que peut vous faire votre père? Vous avez ici encore l'autorité absolue du tzar dont vous dépendez tous, et dont il pourrait faire intervenir l'autorité. Mais vous me dites que la grande colère du prince Pierre vient de ce que vous avez bu à la santé de l'empereur d'Allemagne ! S'il en est ainsi, je le défie de s'en vanter au tzar. Que redoutez-vous donc?

Alexis ne répondait pas.

— Ah ! je comprends, continua-t-elle avec une

ironie amère : il vous coupera les vivres. Vos appointements ne sauraient vous suffire ; il vous faut le luxe, le jeu, les plaisirs incessants ! Ensuite vous venez tous vous rouler à nos pieds, et nous dire : « Nous vous aimons plus que la vie, que tout au monde. » Et néanmoins vous êtes prêt à quitter Saint-Pétersbourg, à ne plus me voir, pour conserver les quelques roubles, dont vous sera payée votre obéissance. Allez, vous êtes destinés, vous autres Russes, à toujours vous courber sous un despotisme, quel qu'il soit ! vous êtes nés esclaves et esclaves vous resterez.

— Non, Isa ! vous ne me comprenez pas. ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je me moque de l'argent ; j'en trouverai d'ailleurs toujours à emprunter : mais mon père a su conserver sur nous une telle autorité...

Elle éclata d'un rire nerveux et strident.

— Il faut venir en Russie pour entendre de ces choses-là... Vous êtes d'avis, peut-être aussi, que mon père, si j'en avais un, m'ordonnant de me barbouiller la figure avec du vitriol, je serais obligée de lui obéir.

Alexis, fortement humilié, répondit :

— Le prince Pierre est puissant, il a de nombreuses relations, il est chef d'un grand parti, l'Empereur l'écoute : il peut briser ma carrière.

— Excellent père !

— Il n'entend pas qu'on lui désobéisse !

La comtesse se leva :

— En vérité ! vous me faites pitié ! Comme s'il n'y avait en Russie de puissant que le prince Pierre Talarine et sa coterie ! Il existe un autre parti que celui-là, et, dans le parti dont je vous parle, il y a des hommes considérables aussi, qui ne demanderont pas mieux que de vous protéger, surtout quand ils connaîtront la cause de votre disgrâce.

— Ah mais ! s'écria Alexis... Ce que vous me dites là est vrai ! Steinbach, Mahlberg, le prince de Dalten ! les ennemis de mon père ! les chefs du parti allemand, tous très-bien en cour. Vous m'ouvrez là de nouveaux horizons. Je suivrai votre conseil... Mais vous m'aimerez enfin ! Isa ! Vous...

Elle l'interrompit :

— Halte-là ! mon cher général. Je ne vous ai pas donné de conseils ! Faites comme il vous plaira... Quant à vous aimer, je ne vous l'ai jamais promis.

Alexis recula, le sourcil froncé.

— Allons, allons ! dit-elle de sa voix la plus douce, l'avenir est plein de mystères.

— Vous êtes cruelle !

— Je tiens seulement à bien délimiter nos situations respectives, continua-t-elle, car votre

imagination, pleine des récits dramatiques de votre noble frère Nicolas, me prend déjà pour un agent allemand, qui veut faire de vous une recrue. Je ne suis pas, cher prince, quoi qu'en dise votre frère, un espion au service de Berlin ; je ne veux pas acheter votre conscience. Le prix en serait, en tout cas, trop élevé. Ma personne ! rien que cela ! Vous êtes venu chercher chez moi un conseil, vous croyez que je vous en ai donné un, moi, je ne le crois pas...

Tout à coup elle tressaillit, et Alexis se leva épouvanté. Une voix dit :

— Je crois que le prince a raison ! Vous venez, en effet, de lui donner un conseil et, par ma foi, un fort mauvais.

Derrière le canapé sur lequel ils étaient assis tous deux, se tenait debout le mari d'Isa, le comte Rodolphe de Mahlberg. Le tapis de la chambre avait amorti le bruit de ses pas.

Isa se remit aussitôt. Elle tendit la main à son mari :

— Ah ! vous écoutez aux portes, maintenant, dit-elle ! ce n'est pas bien ! Si vous nous avez entendu, vous devriez, par égard pour ce pauvre prince, ne pas l'avouer. Il y a eu de lui certaines paroles...

Le comte de Mahlberg eut un sourire bienveillant :

— Bah! dit-il en interrompant sa femme, je ne suis pas jaloux. J'ai le bonheur d'être l'époux d'une femme si supérieurement belle que tout le monde en est amoureux.

Malgré la bonhomie et la façon dégagée dont il prononça ces paroles, un observateur eût pu remarquer un certain tremblement dans la voix du comte de Mahlberg. Un peu confus, Alexis dit :

— Croyez, monsieur le comte, que.....

— Bien... bien... interrompit Mahlberg. Si je me suis permis de vous dire que ma femme vous donnait de mauvais conseils.... c'était une plaisanterie... une mauvaise plaisanterie de mari.

Là-dessus, le comte s'assit et essaya de donner un tour gai à la conversation. Mais malgré sa puissance sur elle-même, Isa était un peu troublée. Quant à Alexis, il ne resta que le temps strictement nécessaire pour ne pas paraître fuir le comte. Dès que Mahlberg fut seul avec sa femme, sa physionomie changea et devint sévère.

— Isa! dit-il, qu'est-ce que cette conversation que j'ai surprise?

— Pourquoi l'avez-vous surprise, Rodolphe? demanda-t-elle.

— Oh! vous savez que j'ai confiance en vous, c'est pur hasard...

— Alors, pourquoi, si vous avez confiance en moi, me faites-vous des questions?

Mahlberg s'approcha de sa femme.

— Je suis, par caractère, un fouilleur, un chercheur! J'étudie tout et tout le monde. Je vous ai étudiée aussi. Je vous crois trop d'orgueil pour supposer une seule minute que vous trahissez vos devoirs d'épouse. Mais cela ne me suffit pas. Vous ayant étudiée, je sais que vous êtes ambitieuse et vindicative. Votre salon est devenu un cabinet politique, et cela me déplaît.

La comtesse le regarda avec étonnement et murmura les lèvres serrées par un commencement de colère :

— Vous ne m'avez jamais parlé ainsi, Rodolphe!

— Parce que, jusqu'à présent, je n'ai pas cru cela nécessaire.

— Et à présent?...

— Je commence à comprendre la raison de certains bruits qui courent sur votre compte...

— Ah! il court des bruits sur mon compte?

— Vous l'ignorez?

— Absolument!

Les traits de Mahlberg prirent une expression triste. Elle s'en aperçut et lui mettant la main sur l'épaule :

— Rodolphe, dit-elle, je vous ai épousé parce j'ai mesuré la grandeur de votre amour. Quand là-bas, en Amérique, pauvre et inconnu encore,

vous m'avez rencontrée misérable et délaissée, vous m'avez aimée sans rien exiger de moi. Après avoir travaillé pour moi avec désintéressement, après avoir payé mon passage, vous m'avez accompagnée et protégée pendant deux ans, et cela, sans jamais me demander la permission de me baiser la main. Je ne vous aimais pas alors, Rodolphe, mais j'apprenais à vous apprécier. Puis le jour où vous vîtes mes espérances brisées, vous vous aperçûtes en même temps que, depuis quatre ans, en travaillant pour moi, vous n'aviez rien fait pour vous-même. Nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre; tous deux pauvres, tous deux méprisés...

Il l'interrompit avec tristesse.

— Pourquoi récapitulez-vous ces faits, Isa?

— Votre inconcevable sortie de tout à l'heure m'y a forcé. Ecoutez-moi! Vous étiez, disais-je, pauvre et m'aimiez à la folie. En m'épousant, vous ne pouviez qu'aggraver votre situation. Vous avez compris cela, et quand Damalanty me proposa sa main et sa fortune, qui était raisonnable, vous fûtes le premier à me conseiller, à me prier même de l'épouser. Vous sacrifiiez ainsi votre amour à mon bonheur. Ce sacrifice était immense; car le jour de mon mariage vous tombâtes malade. Moi, à dater de ce jour, je vous ai aimé, Rodolphe! Je crois vous avoir prouvé mon

amour et ma reconnaissance. C'est un peu, grâce à la comtesse Damalanty, que vous êtes devenu un homme illustre en Europe, et qu'on a rendu justice à votre science et à votre caractère. Quand Damalanty mourut — et ce fut un bonheur pour nous tous, — je vous ai épousé : l'épouse fidèle a payé la dette de l'amie. Que me demandez-vous? Je vous connais depuis douze ans, Rodolphe, et jamais vous ne vous êtes permis de critiquer ma conduite. Vous êtes malade, sans doute, aujourd'hui, car cette immixtion étrange dans mes affaires est tellement contraire à vos habitudes que je ne me l'explique pas, et elle me froisse à un tel point, que je ne sais comment vous l'exprimer.

Le comte l'écoutait muet. Elle triomphait déjà, et ses yeux noirs prenaient une expression de hauteur souveraine; elle avait prononcé la dernière phrase de son admonestation avec une sorte de condescendance dédaigneuse, et attendait une génuflexion. Mahlberg répondit d'une voix calme :

— Jadis, Isa, quand je n'étais pas votre mari, et que je vous aimais comme on aime Dieu — ainsi d'ailleurs je vous aime encore, — je n'avais que des devoirs et pas des droits. Depuis que vous êtes ma femme, j'ai des droits. Je ne les ai jamais réclamés, car je croyais cela inutile.

Elle se dressa frissonnante.

— Je ne vous comprends pas, Rodolphe, dit-elle.

— Vous venez de me reprocher la situation que j'ai et que je dois en partie, je le reconnais, à la protection de la comtesse Damalanty. Vous avez fait de l'honnête mais humble savant, du pauvre gentilhomme déclassé, qui vous avait donné son amour et son nom, un homme honoré, respecté et illustre. C'est bien! et je vous en remercie!... Mais maintenant je ne veux pas que la comtesse de Mahlberg défasse ce qu'a fait la comtesse Damalanty.

Il se leva : sa figure avait une expression sévère.

— J'espère que vous me comprenez. Aujourd'hui, je ne veux rien vous dire de plus : je vois d'ailleurs à vos yeux que vous n'êtes pas calme.

Elle était, en effet, stupéfaite au-delà de toute expression. Du seuil de la porte, il dit encore d'une voix douce et ferme :

— Je suis votre mari, Isa, et j'ai des droits dont j'userai, ne l'oubliez pas!

Il sortit. La comtesse se dressa debout.

— Oh! oh! oh! s'écria-t-elle.

Elle fit un pas en avant.

— Cet homme si soumis, si obéissant, qu'il en était lâche, oser me parler ainsi! murmura-t-elle. Que sait-il donc?

Elle retomba sur son canapé et dit, les dents serrées :

— Ce qu'il ne sait pas, c'est le danger qu'il y a à se mettre en travers de mon chemin.

Elle froissa son mouchoir de dentelle.

— Mais c'est impossible, c'est un accès de folie! Je le connais trop. Si je l'ai aimé et choisi, c'est à cause de son indifférente apathie. Me serais-je trompée? Y aurait-il une fibre énergique dans ce cœur de savant! Allons donc!! Il viendra demain me demander pardon à genoux.

Elle essuya sa figure de son mouchoir et resta quelque temps le visage dans la batiste. Quand elle se redressa, ses sourcils étaient froncés, ses dents convulsivement serrées.

— C'est déjà trop, ce qu'il a fait. C'est la première fois depuis que je le connais. Il viendra implorer sa grâce, mais il ne l'obtiendra pas.

D'un geste fiévreux, la comtesse s'enveloppa dans son peignoir, et se dirigea vers la porte de sa chambre à coucher. Là, elle dit à sa camériste :

— Si le comte se présente, dites que je ne puis le recevoir. Demain, je déjeûnerai et dînerai chez moi. Prévenez le suisse que je ne recevrai pas de huit jours. Que l'on me prenne des loges à tous les théâtres.

— Il faut l'épouvanter! murmura-t-elle.

IV

Quand Alexis, de retour à la maison, pénétra dans son cabinet de travail, il vit son frère Nicolas assis dans un fauteuil et l'attendant.

— Dieu soit loué ! dit Nicolas. Il n'est pas onze heures encore... notre père nous attend à cette heure. Si tu n'avais pas été exact, il se serait mis dans une colère épouvantable et tout ce que j'ai gagné ce matin eût été perdu.

Alexis sembla peu ému à l'idée d'avoir fait attendre son père.

— Ah ! tu lui as parlé pour moi ?

— Certes ! j'ai essayé de le fléchir.

— Tu as réussi ?

— J'ai réussi à modifier ses résolutions ; mais voici onze heures qui vont sonner, viens vite. Il faut le maintenir dans de bonnes dispositions en faisant preuve d'empressement.

Alexis demanda en allant vers la porte :

— Que t'a-t-il dit ?

Les deux frères descendirent dans la cour et se dirigèrent vers le perron principal.

— Il t'expliquera tout, répondit Nicolas. Tu avoues toi-même, n'est-ce pas, que tu as mérité sa colère ?

— Oui ! si je prends en considération ses préventions ridicules contre les étrangers.

Ceci fut dit d'un ton sec, avec une affectation de dédain qui n'étant pas dans les habitudes d'Alexis, fit tressaillir son frère.

— Dans cette circonstance, dit celui-ci, ces préventions, permets-moi de te le dire, sont loin d'être ridicules.

Ils montaient l'escalier du perron. Alexis grommela avec impatience :

— Toi aussi! Vous êtes tous insensés. Faire une affaire d'Etat d'un toast prononcé à un dîner d'amis. Ce n'est pas raisonnable et il faut que je sois de bien bonne humeur pour souffrir...

Nicolas lui saisit le bras.

— Tu as dans l'esprit des idées de révolte. En ce cas, il vaut mieux que tu ne montes pas.

— Si mon père est raisonnable... je lui obéirai...

— Des restrictions !...

Alexis se dégagea.

— Voyons... assez... onze heures vont sonner! Tu as dit toi-même qu'il ne fallait pas le faire attendre.

Ils montaient l'escalier qui conduisait au cabinet du vieux prince. Nicolas retint son frère par le pan de son manteau.

— Tu as vu cette femme? n'est-ce pas?

Alexis se retourna.

— Ah! ça! suis-je donc un enfant, pour qu'on me fasse subir un interrogatoire?

— Alexis, si tu n'es pas résigné à lui obéir, ne va pas plus loin.

Mais Alexis, qui avait déjà la main sur la porte, ouvrit et pénétra dans le cabinet. Nicolas le suivit. Dans le fond de la grande pièce sombre, le prince Pierre, accoudé à une table encombrée de papiers, écrivait à la lueur d'une lampe. Il leva la tête, au bruit que fit la porte, et reconnaissant ses deux fils, leur fit signe d'attendre qu'il eut achevé.

Alexis et Nicolas s'arrêtèrent : ce respect mêlé de crainte qu'ils avaient été habitués dès l'enfance à accorder au vieux seigneur, les cloua un instant sur le seuil. Mais presque aussitôt Alexis sourit ironiquement, fit quelques pas, et s'appuya résolûment sur le bureau, du côté opposé à celui où écrivait son père.

Son mouvement fit filer la lampe ; le vieux prince leva la tête, darda son œil gris et perçant sur ses fils, vit Nicolas au seuil, lui fit signe d'approcher, recommença à écrire avec une précipitation de mauvais augure, acheva sa lettre, apposa au bas son paraphe avec une énergie fébrile, jeta la plume au loin, se renversa dans le fauteuil et plongeant son regard dans celui d'Alexis, dit :

— A la prière de ton frère Nicolas, j'ai con-

senti à modifier le châtiment que tu as mérité. Je t'autorise à ne pas donner ta démission. Et voici ce que j'ai décidé : Tu enverras ce soir même à Sa Majesté une demande de congé illimité. J'ai prévenu le ministre de la guerre. Ce congé te sera accordé immédiatement. Tu te rendras dans le gouvernement de Smolensk et tu y habiteras notre terre de Pokroff, pendant deux ans. Tu habiteras là et tu t'y occuperas de mes affaires. Je te défends de quitter Pokroff. Tu vivras au centre de la Sainte Russie. Tu retrouveras, je l'espère, parmi ces populations qui ont gardé le souvenir de l'occupation étrangère, le sentiment de patriotisme qui te manque. J'irai t'y voir l'année prochaine. J'espère que bon sang ne peut mentir et que tu redeviendras digne du nom que tu portes. Tu vas partir demain matin; voici la lettre qui t'accrédite auprès de mon intendant. Je t'autorise à t'asseoir là et à écrire ta demande.

Il poussa vers son fils des papiers et un encrier ; et, persuadé d'avance de l'exécution de ses ordres, dit à Nicolas :

— J'ai parlé au ministre qui consent à te donner la mission...

Le prince Pierre fut interrompu par la voix d'Alexis :

— Permettez-moi, mon père, de vous dire.....

Le vieux seigneur se retourna vivement, et dit de sa voix sèche et métallique :

— Tu n'es pas encore assis?

— C'est que, mon père!...

— Assez! cria le prince, je ne veux pas entendre ta voix. Ecris, je veux causer avec ton frère.

Alexis repoussa vivement le papier et, s'approchant du fauteuil de son père, dit :

— Si vous le prenez comme cela, si vous ne voulez pas me permettre de m'expliquer, je vous annonce que je ne vous obéirai pas et que je ne me courberai pas sous votre caprice.

A mesure que son fils parlait, les traits du prince prenaient une expression bizarre. Il n'y avait encore dans son œil aucune trace de colère, mais un étonnement indicible. Il se retourna de nouveau dans son fauteuil et se mit à examiner son fils comme on fait d'un animal curieux.

— Comment as-tu dit cela? demanda-t-il enfin.

Alexis, pour se donner du courage, appela à son aide la violence. Il frappa du poing la table :

— Vous voulez compromettre ma carrière, briser mon avenir pour un propos de table! C'est insensé! et je ne vous obéirai pas, dit-il violemment.

Le bruit que fit le poing d'Alexis en s'abattant, produisit sur le prince une impression terrible.

Il se leva tout droit; ses lèvres tremblèrent, ses yeux lancèrent une flamme ardente, tout son corps frissonna et il cria d'une voix étranglée :

— Me manquer de respect, misérable ! une révolte, oh ! oh !

Nicolas fit un pas vers son père, mais le vieux prince le repoussa brusquement, et, s'avançant vers Alexis, le saisit par l'épaule de sa main tremblante, et dit d'une voix sourde et menaçante :

— Assieds-toi, tout de suite ! et écris, entends-tu ?

Alexis, d'un mouvement brusque, se débarrassa de la main de son père en le repoussant presque avec rudesse :

— Je vous ai déjà déclaré que je n'obéirais pas.

Le vieux prince, livide de colère, s'approcha de son fils, et lui dit d'une voix si tremblante qu'elle en était inintelligible :

— Tu m'as touché ! sais-tu cela ?

Alexis balbutia en reculant :

— Vous voulez me faire écrire de force ?

Le vieillard se rapprocha encore.

— Je te dis que tu m'as touché !

Son exaltation était à son comble. Nicolas s'approcha et lui prit la main. Il se retourna comme piqué par un serpent.

— Toi aussi!... cria-t-il.

Nicolas recula; le vieillard s'élança vers Alexis, qui avait brusquement tourné le dos, pour quitter la pièce. D'un mouvement fébrile il le saisit par une épaulette et, le forçant de faire volte-face, le regarda dans les yeux et répéta une troisième fois :

— Tu m'as touché!

Alexis ne put se maîtriser davantage :

— Mais enfin! mon père, bégaya-t-il avec l'accent d'une sourde colère, vous oubliez que j'ai trente-sept ans! que je suis général et aide de camp de l'Empereur. Votre despotisme est intolérable.

Tout à coup l'épaulette craqua : le vieillard venait de l'arracher.

— Général! criait-il, voici ton épaulette! Tiens!!!

Et de l'épaulette arrachée il souffleta son fils au visage; puis jetant l'épaulette à terre, il la foula au pied.

— Maintenant tu n'es plus rien : mets-toi là et écris ta démission!

Mais le vieillard poussa au même moment un cri de rage inexprimable.

Alexis s'était redressé de toute sa haute taille et, lui mettant la main sur les épaules, criait en proie à une colère folle :

— A genoux, mon père! et demandez-moi pardon!

Le vieillard plia, mais aussitôt, effrayant de colère, il sauta en arrière. Au même moment Nicolas saisit Alexis à bras le corps et le maintint.

Le prince Pierre, dans un paroxysme de colère, s'élança vers la sonnette qui retentit violemment. Nicolas abandonna son frère et courut à son père en disant :

— Par grâce! mon père, n'appelez pas!

— Tu me trahis, toi aussi! cria le prince Pierre hors de lui-même. Maintiens ton frère! il veut m'assassiner!

Nicolas étendit la main :

— Vous voyez bien que non, mon père!

En effet, Alexis, épouvanté de son action, était retombé sanglotant sur un fauteuil.

Alors la colère du vieux seigneur fit place à un autre sentiment. Etre bravé et touché par son propre fils, lui qui dans sa maison avait toujours exercé le despotisme le plus absolu, c'était à ses yeux quelque chose de tellement monstrueux, de tellement en dehors des lois divines et humaines, qu'il en avait un instant perdu toute sa raison. Il s'était laissé aller à une colère violente qui lui avait fait oublier sa dignité. Maintenant qu'il considérait plus froidement les choses, une désolation profonde remplaçait chez lui la colère. Ce

qui venait de lui arriver était un malheur épouvantable.

— Ton frère est fou! dit-il.

Des domestiques, attirés par le coup de sonnette, apparurent sur le seuil. Le prince Pierre leur dit d'une voix tremblante, qu'il réussit cependant à ne pas élever au-dessus de sa gamme ordinaire ;

— Le prince Alexis vient d'avoir un accès de folie, il faudra vous emparer de lui et le mettre dans une voiture ; il partira demain pour Pokroff.

— Mon père! murmura Nicolas.

Le prince ajouta :

— Que l'on emmène le prince Alexis.

Les domestiques, habitués à exécuter sans discussion les ordres de l'irascible vieillard, s'avançant, le jeune général se leva et développant sa haute taille :

— Pourquoi user de violence, mon père? dit-il, je suis prêt à quitter cette chambre et même votre maison, si vous l'ordonnez.

Alexis se dirigea vers la porte; il y eut parmi les domestiques une seconde d'hésitation. Le prince Pierre cria :

— Faut-il vous répéter mes ordres ? Ne le laissez pas sortir! saisissez-le !

Les domestiques s'élancèrent, Alexis repoussa les deux premiers agresseurs :

— Je vous ai dit, mon père, que je vais quitter votre maison! Que vous faut-il de plus?

Et comme les domestiques revenaient à la charge :

— Ah! c'est ainsi? cria Alexis! rien ne peut fléchir votre orgueil insensé! Eh! bien! Il n'y a plus de lien entre nous, vous n'êtes plus mon père! Maintenant, prenez garde!

Il fit le geste de tirer son sabre. Ce mouvement, ces paroles, cette résistance à ce vieillard, à qui nul n'osait résister dans la maison, fut pour les domestiques de l'hôtel une preuve évidente de folie. Le bruit avait attiré d'autres valets, qui, avec les premiers, formaient un groupe compact. Ils se ruèrent sur Alexis: en un instant,le général fut jeté à terre et maintenu par plus de vingt mains.

Alors, il bégaya :

— N'oubliez pas, mon père, que vous avez osé faire mettre la main par vos gens sur un général aide de camp de l'Empereur. Quant à toi, mon frère, colonel prince Nicolas Talarine, tu es un lâche de laisser faire...

— Qu'on le bâillonne! ordonna le prince.

Ceci fut exécuté. D'un mouvement involontaire. Nicolas, frémissant, avait porté la main à son sabre. Le prince Pierre ajouta :

— Transportez-le dans son appartement, et qu'on le garde à vue.

Alexis ne se défendait plus ; sa figure était contractée sous le mouchoir qui lui couvrait la bouche ; ses yeux démesurément ouverts lançaient des éclairs de flamme. On l'emporta. Nicolas, avait assisté avec un sentiment de triste indignation à cette scène :

— Mon père ! dit-il, permettez-moi de vous supplier...

Le vieux seigneur l'interrompit.

— T'ai-je permis de parler?

— Et cependant je parlerai, mon père !

Il fléchit le genou.

— Je vous supplie respectueusement de m'écouter.

Le prince Pierre se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est la journée aux révoltes. Parle ! mais, si tu as l'audace de prendre la défense de ce fils dénaturé qui a osé me frapper, je te... je te...

Le prince Pierre s'arrêta: il étouffait de colère.

— Alexis est coupable, mon père? je ne le nie pas !

— Il a mérité la mort.

— La mort ! s'écria Nicolas, en reculant jusqu'au mur.

— La mort ! répéta le prince avec un accent farouche.

Une réponse terrible erra sur les lèvres de Nicolas. Le prince Pierre le regardait. Les éclairs de leurs yeux s'entre-choquèrent. Redevenu calme par un effort violent de volonté, Nicolas dit :

— Ecoutez-moi, mon père, Alexis est sous l'empire d'une femme...

Le prince Pierre était un homme intelligent. A ces mots, il se fit comme une révolution dans son cerveau.

— Ah! une femme... Pourquoi ne me l'a-t-il pas avoué ! demanda-t-il aussitôt.

— Lui en avez-vous laissé le temps ?

— Qu'est-ce que cette femme ?

— Un monstre de perversité. Alexis a encouru votre colère pour son admiration pour les Prussiens ! Or, cette femme est un agent de la Prusse.

— Me crois-tu tombé en enfance, pour venir me raconter des billevesées pareilles. Une femme, agent de la Prusse ! Ah ! ah ! ah ! répéta-t-il avec un grand éclat de rire. Mais vous me prenez donc pour un imbécile, tous tant que vous êtes !

Nicolas, stupéfait de la façon dont était reçue sa confidence, murmura :

— Une conspiration formidable se trame en Europe ; elle a son point de départ à Berlin.

Le visage du prince Pierre se transforma subitement :

— Que voulez-vous dire, mon fils? Je ne vous comprends pas.

Nicolas, rassuré, reprit:

— Les plus hautes fonctions sont exercées en Russie par des Allemands nationalisés qui, malgré les bienfaits dont nous les comblons, ne peuvent et ne veulent pas oublier leur origine. La Prusse a lancé sur la Russie une nuée d'espions et d'agents.

Le prince secoua la tête :

— Je crois que vous vous trompez, mon fils ; le mal vient d'ici, des Russes eux-mêmes, de leur amour pour l'étranger, de la civilisation exotique qui débilite leur âme. Il n'est pas besoin de chercher au dehors.

Nicolas, malgré son respect pour son père, poursuivit :

— Mon père, je suis persuadé de ce que je dis ; la Russie fourmille d'espions allemands, commé la France avant 1870. J'en connais un et j'ai des preuve irrécusables de ses crimes. C'est une certaine comtesse de Mahlberg ! Alexis la fréquente : moi-même, je l'avoue en toute humilité...

Le prince Pierre interrompit son fils d'un geste impérieux.

— C'est bon! Nicolas, nous parlerons de cela plus tard.

— Mon père !

Au lieu de se fâcher, le prince Pierre répéta d'une voix plus douce encore :

— Je suis vieux, Nicolas : cette scène m'a fatigué. Reviens me voir demain : tu me feras part de tes craintes. A cette heure je ne suis pas en état de t'écouter !

Il l'éloigna du geste :

— Va ! va !

Nicolas demanda :

— Et Alexis, mon père ? aurez-vous pitié de lui ?

— Je te promets de ne rien décider avant de t'avoir revu. Allons, adieu ! A demain !

Nicolas sortit.

— Mon père ne me croit pas, paraît-il. N'importe ! Je lui ferai toucher la vérité du doigt.

Resté seul, le prince Pierre se comprima le front :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi me chaties-tu ? Un de mes fils, celui dont l'intelligence est lucide, n'est qu'un traître et un rebelle... et celui que j'aime entre tous est fou !

Il frappa son bureau de son poing fermé.

— Car Nicolas est fou ! s'écria-t-il.

V

Le comte Rodolphe de Mahlberg était Wurtembergeois. Né au moment où florissait l'indépendance des petits princes d'Allemagne, et parvenu à l'âge mûr, sans que les conditions politiques ayant été modifiées, il s'était dit, comme tant d'autres avant lui : « Je me sens de l'intelligence et une grande activité. Je pourrais m'appliquer à la politique ou à l'art militaire ; mais, dans cette voie, je ne serai que le ministre ou le général d'un Etat microscopique ; ma réputation ne dépassera jamais les limites du Wurtemberg, c'est-à-dire que je resterai toujours inconnu. Il n'en serait pas ainsi si je m'adonne à la science. La science n'a pas de nationalité, et je puis conquérir une réputation universelle. »

C'est le secret de la carrière choisie par quantité de savants illustres originaires du centre de l'Allemagne.

Le comte de Mahlberg était devenu un savant ; chimie, physique, astronomie, mécanique, il avait tout étudié et tout approfondi. Mais son cerveau s'etait développé au préjudice de ses autres facultés. En dehors de la science, Mahlberg se distinguait par une indifférence invincible

pour tout ce qui intéressait les autres hommes. Les arts, la poésie, la musique, la table n'avaient jamais eu le moindre attrait pour lui ; il les dédaignait autant que la toilette.

La seule distraction qu'il se permettait, c'était le jeu ; il ne détestait pas le whist, parce que le whist nécessitait une certaine science. Mais son jeu favori, celui auquel il consacrait tous ses loisirs, était le jeu d'échecs, dans lequel il excellait.

Quant à l'amour, le comte de Mahlberg ne l'avait éprouvé qu'une seule fois, à l'aspect d'Isa de Donnerstein, et il s'y était laissé aller tout entier, avec cet abandon rêveur qui le caractérisait. Quand il eut vu cette femme et qu'il l'eût trouvée belle, il l'aima absolument, concentrant dans cet amour tout ce que la science n'avait pas absorbé en lui. Cette concentration ne réussit toutefois pas à faire de ce sentiment quelque chose de viril chez lui. C'était une espèce d'adoration toute physique, un besoin incessant de génuflexion. Le sacrifice, sentiment essentiellement passif, fut la base de son amour.

Le sacrifice coûte peu à un savant, par la raison même qu'il vit de sacrifices. L'amour de Mahlberg pour Isa de Donnerstein s'identifia chez lui avec l'idée du sacrifice qu'il avait fait à la science ; il aima dès lors également, et sans

distinction, Isa et la science, la science et Isa, et résolut de se sacrifier pour toutes deux. Cela ne lui coûta pas, car telle était sa nature.

D'abord stupéfaite de cette abnégation immense, dont Mahlberg lui donna la preuve le jour où il la supplia d'épouser Damalanty, Isa comprit combien sa nature absorbante aurait de puissance sur cet homme, si supérieur et si inférieur en même temps, et, le jour où elle fut veuve, elle n'hésita pas à l'épouser. Pour briller, elle s'avoua qu'elle avait besoin de l'éclat d'un autre et employa toute son activité à rendre illustre cet homme simple et modeste. Mahlberg se laissa faire. Il fut heureux sans enthousiasme et se courba devant sa femme parce qu'il avait un penchant naturel à l'idolâtrie.

Ceci dura cinq ans. Mahlberg devint riche, considéré, célèbre. Il aima cette richesse qui lui permettait d'acheter des livres et des instruments ; il aima la célébrité qui était pour lui un avant-goût de la gloire d'outre-tombe, à laquelle il aspirait.

Comme ce grand savant était dans la vie ordinaire presque un enfant, il arriva que, à Saint-Pétersbourg, il entendit parler d'un membre du club anglais qui passait pour un fort joueur d'échecs. Il voulut le rencontrer et lutter avec

lui; à cet effet, il se présenta au club anglais; et il fut refusé.

Quand on lui apprit son insuccès, il releva ses lunettes sur son front et demanda avec stupéfaction:

— Pourquoi?

On lui apprit que le prince Nicolas Talarine, un des membres les plus influents du club, s'était opposé à son admission.

Il répéta avec plus d'ébahissement encore:

— Pourquoi?

Cette petite mortification lui fut très-sensible. Dans son naïf orgueil, il avait cru faire beaucoup d'honneur aux oisifs d'un club en leur proposant d'entrer dans leur réunion. Ne comprenant pas la raison de l'ostracisme qui le frappait, il alla aux informations. De tous côtés, on lui dit qu'il avait, dans les princes Talarine, des ennemis acharnés. Le pauvre savant se demandait pour quel motif; il ne pouvait concevoir quel choc d'intérêt il pouvait y avoir entre lui et un colonel des chevaliers-gardes. Avec la naïveté qu'il apportait dans ses relations avec le monde, il demandait à tout venant :

— Pourquoi le prince Nicolas Talarine me déteste-t-il?

Enfin quelqu'un lui dit un jour :

— Il a été amoureux de votre femme qui l'a éconduit.

Mahlberg se frappa le front.

— Ah! je me souviens! L'homme effaré de Paris.

Il ajouta avec un sourire placide :

— J'arrangerai cela!

Le soir même, il demanda à Isa :

— Que s'est-il donc passé entre vous et le prince Nicolas Taïarine?

Isa, un instant troublée, ne répondit rien.

— Il a été amoureux de vous, et me hait pour cette raison. C'est fort désagréable ! On joue peu aux échecs à Saint-Pétersbourg et je ne trouve pas de partners convenables, excepté au club anglais où on m'a *black-boulé*, grâce à la rancune de votre ancien adorateur, dont la famille a, paraît-il, pris fait et cause pour lui.

Isa répondit :

— Vous vous trompez, le prince Alexis son frère vient assidûment chez moi.

— Ah ! son frère vient...

Mahlberg, fréquentait fort peu le salon de sa femme, Isa continua :

— Si vous y tenez, je vous le présenterai ; je vous garantis que celui-là, sur ma prière, vous proposera d'être votre parrain au club.

Mahlberg répondit avec un sourire d'enfant :

— C'est cela! faites ainsi!

— A la première occasion, je vous présenterai.

On joue beaucoup en Russie. Les clubs ne suffisent pas à l'ardeur des Russes et il y a peu de maisons où l'on ne fasse, le soir, une partie de whist ou de piquet. Mahlberg, ne pouvant découvrir un joueur d'échecs digne de lui, avait déniché un vieux général, fonctionnaire important, des amis de sa femme, où il allait tous les soirs faire un whist.

Le salon du général prince Danidoff, fort suivi à Saint-Pétersbourg, était plein chaque soir d'une foule d'hommes et de femmes du meilleur monde. Mahlberg, après avoir salué le maître de la maison, se rendait d'ordinaire dans une des pièces les plus reculées et y faisait un whist avec quelques vieux amateurs, sans s'occuper davantage de ce qui se passait dans les salons. L'illustre savant, très-connu et très-apprécié dans les Universités, passait inaperçu dans le grand monde, et peu de personnes se doutaient qu'il fût un des habitués du prince Danidoff.

Or, deux ou trois jours après son échec au club anglais, Mahlberg, qui n'avait pas encore eu le temps de faire connaissance avec Alexis Talarine, fut arrêté au passage, au moment où il traversait le grand salon du prince Danidoff, par le maître de la maison lui-même, qui causait avec un officier de chevaliers-gardes.

— Savez-vous, cher comte, dit Danidoff, qu'un

joueur d'échecs émérite est arrivé à Saint-Pétersbourg, et que je l'ai invité pour demain à votre intention.

Mahlberg répondit en riant :

— Je vous remercie, mon cher général ; j'aime beaucoup les échecs et je suis obligé de me priver de ce plaisir, grâce au prince Nicolas Talarine qui n'a pas voulu que je fusse reçu au club anglais.

Pendant que Mahlberg parlait, le général Danidoff examinait avec une stupéfaction comique l'officier avec lequel il était en conversation.

— Comment, prince Talarine, dit-il : vous avez empêché le comte de Mahlberg d'être reçu au club anglais... ?

Nicolas devint pourpre. De son côté, Mahlberg, légèrement confus lui-même, murmura .

— Ah! vous êtes le prince Nicolas Talarine.

Nicolas fronça d'abord les sourcils ; mais quand il eût abaissé son regard sur le savant, qu'il eût vu sa figure bonasse, ses yeux clignants sous ses lunettes d'or, son corps voûté et son sourire timide, il s'inclina poliment.

Le prince Danidoff répéta en riant :

— Non ! il me faut une explication, car il doit y avoir un malentendu. Pourquoi auriez-vous empêché le comte d'être reçu au club ?

En ce moment, on annonça un grand person-

nage. Danidoff fut obligé d'aller à sa rencontre, ce qu'il fit, en disant gaiement :

— Je vous laisse! Expliquez-vous, Messieurs.

Mahlberg dit à Nicolas :

— Voyons! prince, pardonnez-moi mon mariage! Cela date de si loin, plus de sept ans! J'ai connu beaucoup d'hommes amoureux de ma femme : ils l'ont tous oubliée!

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur!..... Si j'ai été pour quelque chose dans le refus que le club anglais a fait de vous recevoir, c'est que nous avons pour principe de ne pas introduire parmi nous des personnages politiques étrangers. Je veux dire des personnages politiques sans situation officielle. J'ai cru devoir rappeler cet usage.

Mahlberg stupéfait demanda :

— Des personnages politiques!

— Oui, Monsieur!

— Je suis donc un personnage politique, moi?

— Vous, Monsieur, je l'ignore... Quant à madame la comtesse, c'est différent.

Saluant d'un signe très-raide de la tête, Nicolas tourna le dos et disparut dans la foule.

Au même moment. Danidoff, qui venait de recevoir le personnage annoncé, frappa sur l'épaule du savant.

— Eh bien! vous êtes-vous expliqué?

— Dites-moi ! prince, demanda Mahlberg, saviez-vous que ma femme fût un personnage politique ?

Danidoff le regarda avec étonnement :

— Certes, le salon de la comtesse est un salon politique.

— Le prince Talarine m'a dit que c'était la raison de mon échec au club.

— En effet, c'est possible... Ils ne vous connaissent pas là; il ne savent pas que vous n'écoutez guère ce qui se dit autour de vous.

Mahlberg dit un peu impatienté :

— Que j'écoute ou non ! qu'est-ce que cela fait ?

— Dans un club, cela fait beaucoup ; on ne s'y observe pas comme dans le monde, on s'y déboutonne. Je comprends à la rigueur. Nicolas Talarine est un peu exalté. Mais nous vous arrangerons cela.

Mahlberg s'achemina vers la salle du whist, où il trouva ses partners habituels.

— Imaginez-vous, leur dit-il, que je viens d'apprendre la raison de mon échec au club anglais : c'est parce que ma femme a un salon politique. Et Danidoff qui a l'air d'approuver cela !

Au lieu de l'éclat de rire qu'il espérait en réponse, un des partners répondit :

— Ah ! oui !... au club... ce n'est pas comme

dans le monde... c'est qu'ils ne vous connaissent pas.

Et, pendant quelques jours, chacun de ses amis, lui disait en plaisantant :

— Il paraît que votre femme vous empêche d'être du club anglais. Mais ne craignez rien, tout s'arrange dans ce monde, et quand vous serez plus connu...

Ceci finit par l'agacer outre mesure. La semaine suivante, Isa lui fit faire la connaissance du prince Alexis Talarine et demander à ce dernier d'être le parrain de son mari.

Alexis répondit avec une hésitation visible :

— Certainement..., avec plaisir !

Mais il fit semblant d'avoir oublié sa promesse, et, comme le comte avait trop de dignité pour la lui rappeler, la présentation n'eut pas lieu. Cette petite contrariété, si futile en apparence, fut très-pénible à Mahlberg ; il commença à réfléchir, et ses souvenirs lui rappelèrent mille incidents mystérieux de la vie de sa femme auxquels il ne s'était pas d'abord arrêté. La mauvaise humeur qu'il laissa éclater après avoir surpris, comme nous l'avons vu, la conversation d'Isa et d'Alexis était le résultat de ses réflexions.

Quand, après avoir grondé sa femme pour la première fois de sa vie, Mahlberg se retrouva

seul, il eut regret de son action. Le fait d'avoir menacé sa femme de son autorité conjugale, était tellement contraire à ses habitudes et à son caractère, qu'il se sentait étonné lui-même de sa hardiesse.

« Elle joue un rôle politique, c'est évident, se dit-il. Cependant c'est une noble créature ; elle n'a pas besoin de considération, je lui en donne suffisamment ; nous sommes assez riches, et j'ai de très-beaux appointements. Elle n'a pas de goûts excessifs de luxe, donc elle ne peut rien commettre de répréhensible. Seulement la femme est un être incomplet, et peut-être ne se rend-elle pas elle-même bien compte de ses actions. »

Là-dessus, Mahlberg, rasséréné, et décidé à faire devant sa femme une sorte d'amende honorable, accompagnée d'un discours sur le devoir, alla chez Danidoff avec l'intention de se reposer un peu de cette émotion extraordinaire à une table de whist.

Il y avait déjà foule dans les salons et dans la pièce réservée au jeu. Mahlberg s'approcha d'une des tables et demanda la permission d'entrer cinquième, ce qui fut accordé avec empressement, à condition toutefois qu'il attendrait la fin du rob.

Mahlberg était, depuis un quart d'heure, assis à côté d'un de ces amis dont il suivait le jeu avec

attention, quand il se sentit légèrement toucher à l'épaule. Il se retourna et vit devant lui la figure pâle du prince Nicolas Talarine.

— Monsieur le comte de Mahlberg, dit le prince, je réclame de vous quelques minutes d'entretien particulier.

Mahlberg, un peu effaré, répondit :

— Je suis à vos ordres, prince !

— Voulez-vous me suivre dans l'embrasure de la fenêtre ?

Instinctivement, Mahlberg comprit qu'il allait lui arriver quelque chose de désagréable, et comme toutes les natures antipathiques à la lutte, il essaya d'esquiver ce désagrément.

— Prince, je me suis inscrit à la table de ces messieurs.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Mais...

— Ah ! ne me forcez pas de rendre cette explication publique.

Epouvanté, Mahlberg se leva et suivit Nicolas. Quand ils furent bien éloignés des joueurs, Nicolas dit d'une voix basse et menaçante :

— Que l'on ne s'occupe pas de ce que fait sa femme et que cette femme se borne à avoir des intrigues d'amour, passe encore : on n'est que ridicule et c'est une affaire de goût. Mais quand la femme commet des crimes, le mari, qui ré-

pond de ses actes, est aussi coupable qu'elle !

Mahlberg, malgré sa timidité, n'était pas pusillanime. Choqué du ton de Nicolas, il répondit avec hauteur :

— Si c'est de ma femme que vous parlez, Monsieur, je vous serai obligé de modérer vos expressions. Je réponds de ses actes, en effet, et vous me trouverez à votre disposition pour telle satisfaction qu'il vous plaira exiger de moi. De quoi accusez-vous la comtesse ?

— D'être au service de la Prusse... peut-être pis encore, d'être affiliée à la police de tous les pays.

— Vous mentez !

D'abord Nicolas bondit, mais presque aussitôt, se calmant, il répondit avec un sourire amer :

— Je comprends votre tactique : vous m'insultez pour me forcer à un duel avec vous.

— N'est-ce pas cela que vous désirez ?

— Non, Monsieur. Le duel pourra venir en temps et lieu ; pour le moment, cela ne me suffit pas. Ah ! vous croyez pouvoir semer le désordre et le déshonneur dans vingt familles, servir sourdement des ambitions malsaines et en être quitte pour risquer votre vie afin d'étouffer l'affaire. Non pas, Monsieur le comte. Il me faut vous démasquer, vous et votre femme, vous forcer à quitter la Russie.

Mahlberg l'arrêta.

— Jusqu'à présent je croyais que la haine que vous portiez à ma femme, était le résultat d'un amour méprisé ; maintenant c'est autre chose. Vos accusations sont si graves et vous les formulez avec tant de précision, qu'il me reste à vous demander provisoirement pardon de l'insulte que je vous ai faite et de vous sommer de me prouver vos allégations. Car, Monsieur, quand on accuse quelqu'un des crimes que vous imputez à ma femme, on a des preuves en main. Ces preuves donc, Monsieur, et de suite ! sinon je croirai ce que l'on dit de toutes parts, que vous n'êtes qu'un fou.

— Vous voulez des preuves, soit ; c'était d'ailleurs mon intention de vous les donner. Je consens à croire que vous n'êtes pas le complice de votre femme.

Mahlberg dit avec un accent étrange, triste et menaçant à la fois :

— Si vous avez menti, ce sera entre nous un duel à mort, car vous aurez réussi à faire pénétrer le doute en mon âme, et je n'aime pas à douter de ceux avec qui j'ai identifié ma vie. Si vous avez dit la vérité, vous n'aurez pas à vous plaindre de ma justice.

Il se redressa.

— Ces preuves, Monsieur, vite ! Vous voyez bien que j'attends !

— C'est bien, Monsieur, venez avec moi, je vous les ferai voir.

Mahlberg, toujours très-calme, alla à la table de jeu et dit de sa voix traînante :

— Une circonstance imprévue m'oblige à vous quitter, excusez-moi.

Revenant à Nicolas et le regardant en face :

— Venez,

Dans la voiture où ils s'assirent côte à côte, Mahlberg dit tout à coup à Nicolas :

— Confidence pour confidence, Monsieur! Si je vous ai suivi, ce n'est pas que j'aie été intimidé par vos menaces, mais parce qu'il m'était déjà revenu à plusieurs reprises des bruits que vos paroles tendraient à confirmer, et je veux me rendre bien compte du rôle politique de ma femme. Cependant je crois que vous avez, dans vos accusations, dépassé la vérité. Si cela est, je vous le pardonnerai volontiers et vous donnerai toutes les satisfactions que vous pourrez désirer. Je ne suis pas un batailleur, moi, et en consentant à vous rendre raison de mon insulte, je cède aux exigences du monde.

Nicolas l'interrompit :

— Je ne vous demande pas raison, Monsieur, et si vous m'aidez à démasquer votre femme, je vous accorderai toute mon estime. C'est moi qui

vous supplie de me pardonner d'avoir troublé votre quiétude.

— Pardon, Monsieur, vous ne me comprenez pas : s'il se trouve la moindre parcelle de vérité dans ce que vous dites, quelque exagération qu'il y ait, je suis prêt à vous pardonner et à vous rendre raison, si vous l'exigez ; mais si vous avez porté une accusation mensongère contre celle à qui j'ai donné mon nom, alors, Monsieur, je vous mépriserai et vous traiterai en conséquence devant le monde. Je vous cracherai au visage!

Nicolas murmura :

— Notre situation est si étrange, que toute supposition est possible. Si je vous ai menti, j'aurai droit à votre mépris.

— Il vous est facile de me donner une preuve de votre sincérité... Confidence pour confidence, Monsieur, vous ai-je dit... Je vous ai confié mes doutes sur le rôle politique de la comtesse. Dites-moi à votre tour, quelles étaient vos relations avec elle?

Nicolas demanda un peu troublé :

— Vous voulez que je vous raconte ce qui s'est passé entre moi et votre femme?

— Oui, Monsieur! et votre démarche me donne le droit de l'exiger.

— Soit! ce sera mon châtiment et le sien.

Et il raconta à Mahlberg en termes nets et précis ce qui s'était passé à Paris en 1867. Il ne cacha rien, ni sa propre faiblesse, ni l'infamie des trois prétendants à la main d'Isa.

Mahlberg écoutait en silence.

La voiture s'arrêta devant le perron d'un grand édifice quand Nicolas acheva son récit.

— Votre femme, salariée par la Prusse, fit mauvais usage des papiers qu'on lui avait confiés. Cela, je vais vous le prouver tout à l'heure, et plus tard j'espère vous prouver qu'elle fait en 1872, à Saint-Pétersbourg, le même métier qu'elle faisait à Paris en 1867. Venez...

Mahlberg anéanti murmurait :

— Si vous n'êtes pas fou, ma femme est un monstre!

Tout à coup une pensée lui traversa l'esprit, et il espéra un instant que son compagnon ne jouissait pas de toutes ses facultés intellectuelles. Il venait de reconnaître l'édifice où Nicolas s'apprêtait à pénétrer.

— Mais c'est au ministère de l'intérieur que vous me conduisez.

— L'homme auquel j'ai confié ces papiers est un employé supérieur, qui habite ce ministère. Venez!...

VI

Prokhor Kousmich Semenoff, un des secrétaires généraux du ministère de l'intérieur, était le fils d'un ex-intendant du prince Pierre Talarine et frère de son intendant actuel. Grâce à la générosité du boyard, il avait reçu une éducation soignée, et était arrivé, l'âge et son mérite aidant, à la situation élevée que nous venons d'indiquer. Honnête, loyal, laborieux, Semenoff avait l'estime et la confiance du ministre ; et le prince Talarine lui portait une affection particulière, parce qu'il savait que le fils de son intendant appartenait au vieux parti russe, et détestait peut-être autant que lui-même tout ce qui était étranger. Ainsi que deux ou trois autres employés supérieurs, Semenoff occupait une aile particulière dans les bâtiments du ministère.

Nicolas, suivi de Mahlberg, se dirigea vers cette partie de l'édifice. Semenoff allait se mettre au lit quand son domestique lui annonça le prince Nicolas Talarine. L'employé reçut en robe de chambre le fils de son protecteur et commença par s'en excuser :

— Vous savez, mon prince, dit-il, que la plus grande preuve d'empressement que l'on puisse

donner à un visiteur considérable, c'est de ne pas le faire attendre. Mais permettez-moi de me plaindre d'abord : vous délaissez un vieux serviteur. Voici quinze jours que vous n'êtes venu m'accorder une de ces bonnes visites qui me délassent si agréablement de mon absorbante besogne !

— Prokhor Kousmich, répondit Nicolas, merci de ces bons souvenirs ; mais aujourd'hui ma visite a une autre cause : je viens vous demander de remettre à M. de Mahlberg, les papiers que je vous ai confiés en 1870... Vous savez, le paquet cacheté !...

— Oui ! oui ! dit Semenoff avec empressement. Ils sont dans mon secrétaire. Je ne les ai pas changés de place, sachant par vous que c'étaient des documents d'une extrême importance.

— Le moment est venu d'en faire usage.

— Passons dans mon cabinet, s'il vous plaît, dit Semenoff.

Mahlberg n'avait pas prononcé une parole. L'employé considérait avec curiosité cet homme malingre qui se faisait introduire chez lui à une heure aussi avancée et n'avait pas sur les lèvres un mot d'excuse.

— Monsieur va nous suivre ? demanda-t-il au prince.

— Il le faut bien ! dit Mahlberg d'une voix sourde.

L'employé ouvrit la porte d'un cabinet plongé dans l'obscurité. Mahlberg et Nicolas y pénétrèrent après lui. Semenoff alluma une bougie, tira un trousseau de clefs, en choisit une et l'introduisit dans la serrure d'un grand meuble encombré de papiers. Mahlberg dit alors à Nicolas, d'une voix qui tremblait un peu :

— C'est donc sérieux ! vous avez des preuves?

— Vous allez voir!

La clef grinça sur l'acier, mais sans tourner.

— Qu'a donc cette diablesse de serrure? grommela Semenoff. J'ai ouvert ce tiroir la semaine passé; elle allait comme dans l'huile.

Quelque peu impatienté, il tourna la clef avec force. Il y eut un bruit sec et le tiroir s'ouvrit.

— Bon! dit Semenoff, j'ai brisé la serrure.

Tout à coup l'employé recula, et cria d'une voix étranglée par la terreur :

— On m'a volé vos papiers !

Nicolas s'élança vers Semenoff, lui mit la main sur l'épaule :

— Qu'avez-vous dit?

Semenoff contemplait d'un œil hagard le tiroir vide en répétant :

— On a forcé mon secrétaire, et volé vos papiers.

Mahlberg poussa un éclat de rire strident; il était heureux et indigné à la fois :

— Ah! ah! prince Talarine!

— Voyons, Prokhor Kousmich, reprit Nicolas. d'une voix moins élevée, mais frémissante toutefois : c'est impossible.....; vous les aurez mis dans quelque autre tiroir. Qui voulez-vous qui vous ait volé ces papiers? Tout le monde ignorait qu'ils fussent chez vous. Rappelez vos souvenirs.

— Je les ai vus l'autre jour encore, dans ce secrétaire, en cherchant d'autres documents. Puis, voyez, dit Semenoff qui tremblait de tous ses membres, la serrure est forcée. Quelqu'un s'est introduit chez moi.

— Mais qui?... qui? Qui pouvait savoir?

Et comme Semenoff, atterré, ne répondait pas :

— Seriez-vous un traître, vous aussi, Prokohr Kousmich? cria Nicolas en étreignant d'une main crispée l'épaule de l'employé.

Tout à coup Semenoff se redressa :

— Qui? me demandez-vous, qui m'a volé? Ce misérable Allemand, cét infâme Burger.

— Burger?

— Mon collègue, l'archiviste, mon voisin de logement, mon ennemi intime, celui qui fait nommer partout des Allemands, là où je demande des Russes... ce scélérat, qui depuis quelques

jours me prodigue ses protestations d'amitié!

Nicolas approcha sa bouche du visage de Semenoff et le brûlant de son haleine :

— Semenoff, vous avez été l'ami de ma famille! Ces papiers sont indispensables au salut de mon frère, au bonheur de mon père! Semenoff, vous êtes Russe. Ces papiers importent au salut de la Russie. Je vous en supplie, Semenoff, rendez-les-moi.

L'employé se tordait les mains :

— Mais je vous jure que je ne les ai pas.

— Semenoff! vous avez été comblé des bienfaits de mon père et de mon aïeul! vous les sacrifiez! Semenoff, votre patrie vous a élevé, vous la trahissez! Semenoff, rendez-moi ces papiers, ou je dirai que vous êtes un traître et je vous tuerai. Prenez garde, Semenoff.

— Puisque je vous affirme que Burger me les a volés! Ah! écoutez-moi avant de m'accuser. Depuis longtemps je voyais que cet homme m'espionnait; je le trouvais souvent dans le couloir qui dessert nos deux appartements, et cela les jours que vous ou votre père veniez me voir. Puis, deux ou trois fois, il est entré chez moi à l'improviste pendant que vous y étiez. Vous ne vous souvenez donc pas de cela!... Dans la suite, je remarquai qu'il contrecarrait tous mes projets. Combien de fois le ministre

n'a-t-il pas changé de résolution, grâce à lui! Personne ne peut pénétrer dans cette aile que les archivistes et leurs gens. Le troisième archiviste est marié et demeure dans l'aile en face. Ici, nous ne sommes que deux, Burger et moi. Burger, par avarice, n'a pas de domestique, je réponds du mien. Je jure sur mon honneur que c'est Burger qui m'a volé ces papiers.

Mahlberg, calme et ironique, assistait en silence à ce débat.

— Je ne vous crois pas, Semenoff, dit Nicolas. Personne ne pouvait soupçonner la présence de ces papiers chez vous. Si vous ne les avez plus, c'est que vous les aurez livrés..., vendus, peut-être! Semenoff, vous êtes un traître!

Il se tourna vers Mahlberg :

— Quant à vous! comte de Mahlberg, je suis à vos ordres, telle satisfaction que vous exigerez...

Mahlberg répondit avec un calme effrayant :

— Prince Talarine, vous m'avez autorisé à vous cracher à la figure.

— Oh!!!

Puis, courbant la tête, Nicolas dit :

— Voilà ce que vous me valez, Semenoff!

Et s'approchant de Mahlberg :

— Vous voulez m'insulter.... Faites!

Un combat terrible se livrait dans l'âme de

Mahlberg. Il leva la main comme s'il eût voulu donner un soufflet à Talarine. Nicolas haletant, tendait la face à l'insulte, sa poitrine palpitait avec violence.

Mahlberg se détourna et allant à la porte :

— Je n'appartiens pas à votre monde : je vis avec la science que j'aime. Un seul lien me rattachait à l'humanité, l'amour que je portais à ma femme. Le monde me laissait cela. Vous avez été plus cruel que le reste des hommes; vous vous êtes levé contre mon bonheur. Vous ne valez même pas la peine que je vous insulte : je ne puis que vous mépriser.

Il allait sortir, quand tout à coup Semenoff bondit et se plaçant entre la porte et lui.

— Non! je ne veux pas qu'on insulte le fils de celui qui m'a fait ce que je suis! Vous ne me croyez pas. Soit! j'espère que Dieu permettra que je vous donne la preuve de ce que j'avance. On m'a volé, eh bien! je vais voler à mon tour.

Mahlberg voulut se dégager.

— Restez! je le veux! cria Semenoff.... Nous ne sommes que deux dans cette aile du ministère.

Il courut à une panoplie et en décrocha un pistolet.

— Je vais aller chez Burger; s'il est absent, tant mieux; s'il est là, je saurai le forcer à m'obéir;

s'il me résiste, malheur à lui. On a crocheté mon secrétaire j'en ferai autant chez lui. Je ne veux pas que l'on m'accuse de trahison.

— Pardon, Semenoff, de t'avoir soupçonné! s'écria Nicolas. Viens! je t'accompagnerai, et, s'il résiste, nous serons deux.

Il courut à Mahlberg :

— Vous venez de m'insulter et je me suis tu. J'ai le droit d'exiger votre présence : vous nous suivrez.

Mahlberg pâlit : il se crut dans une maison d'aliénés.

— Crocheter les serrures du ministère!... êtes-vous fous!

Semenoff dit :

— Je vais jouer mon avenir et peut-être ma liberté! Vous pouvez bien assister à ce qui va se passer... Je vous en supplie.

— Je ne supplie pas, moi, j'ordonne, dit Nicolas. Vous avez usé de votre droit en m'insultant, comte de Mahlberg : j'use du mien en vous obligeant à assister à ma justification. Suivez-nous, monsieur le comte de Mahlberg!

Le comte épouvanté, murmura :

— Je proteste de toutes mes forces contre ce que vous allez faire.

— Protestez! mais venez!

Mahlberg courba la tête :

— C'est bien, dit-il, je vous suis, mais souvenez-vous-en, je proteste.

Bientôt les trois hommes furent dans le couloir sombre qui reliait entre eux les appartements des archivistes. En passant par son antichambre, Semenoff ordonna à son domestique de se coucher.

Le ministère était plongé dans le silence. Cet édifice administratif, si plein de vie le jour, prenait dans la nuit un aspect sépulcral. Semenoff alla à une porte creusée dans le mur, tira un cordon de sonnette et attendit.

— Quand il ouvrira, dit-il à Nicolas, nous nous emparerons de lui : vous êtes fort, vous l'empêcherez de crier ; moi, j'irai ouvrir ses tiroirs : je connais l'appartement, qui est identiquement pareil au mien.

— C'est bien !

— Messieurs, murmura Mahlberg, de grâce !

— Silence, dit Nicolas, vous oubliez que vous m'avez insulté.

Personne ne répondit au coup de sonnette ; Semenoff le réitéra sans résultat. Nicolas, brûlant d'impatience, pesa contre la porte de toute la force de ses épaules ; la porte craqua et céda.

— Voilà, dit-il.

La porte en se brisant fit entendre un bruit qui

résonna sous les voûtes silencieuses. Rien ne bougea, ni dans le couloir, ni dans l'appartement.

— Il est absent, dit Semenoff. Tant mieux pour lui.

Nicolas saisit Mahlberg par la main et l'entraîna dans l'intérieur de l'appartement à la suite de l'employé. Bientôt ils furent dans le cabinet de Burger. On aurait pu se croire chez Semenoff, tant les meubles des deux cabinets se ressemblaient. Semenoff s'arrêta devant le secrétaire.

— Voulez-vous que je fasse sauter la serrure avec mon sabre? dit Nicolas.

Mahlberg dit:

— Je ne puis assister à ce qui va se passer sans vous exprimer mon indignation....

— Encore une fois, silence, monsieur! dit Semenoff. Et vous, prince, arrière! je prends tout sur moi.

Il ouvrit un fort couteau qu'il tira de sa poche et l'introduisit résolûment dans la porte du meuble sur laquelle il pesa de toute sa force. Après quelques instants de résistance, le battant céda, et en retombant laissa à découvert de nombreux tiroirs.

— Aidez-moi, prince, à examiner les papiers de ce drôle, dit Semenoff.

Nicolas et l'employé ouvrirent les tiroirs et en tirèrent les liasses de papiers qu'ils examinèrent fièvreusement. Le comte Mahlberg semblait avoir pris son parti de ce qui se faisait, et regardait d'un œil résigné les papiers qui s'empilaient devant lui. Bientôt tous les tiroirs furent vides. Semenoff prit une dernière liasse de lettres, que, après avoir regardé, il jeta sur la table en criant avec désespoir :

— Allons ! Je suis perdu, il n'y a rien !... Cependant, ajouta-t-il en se tordant les mains, j'ai la conviction que Burger m'a volé ces papiers. Je vous le jure, prince !

Nicolas répondit avec tristesse.

— Je ne vous accuse plus, Semenoff, vous venez de prouver votre innocence ! La fatalité s'est acharnée contre nous.

Tout à coup Mahlberg, qui avait porté machinalement les yeux sur la liasse de papiers que Semenoff avait jetée sur la table, poussa un cri involontaire :

— Grand Dieu ! L'écriture de ma femme !

Prompt comme l'éclair, Nicolas se précipita sur les papiers et les arracha des mains du comte.

— Ah ! ah ! nous allons donc savoir quelque chose? dit-il.

Mahlberg ne fit pas un mouvement pour ressaisir les lettres.

— Je suis venu ici pour savoir, dit-il. Pourquoi m'avez-vous arraché ces papiers? Tenez, prenez-en connaissance!

Nicolas avait violemment brisé la faveur rose qui attachait ces lettres. Il y en avait quatre, écrites sur du papier fin, sans chiffre.

— C'est bien l'écriture de votre femme? demanda-t-il au comte.

Mahlberg s'approcha, examina avec attention.

— C'est son écriture, répondit-il. Lisez haut!

Nicolas lut :

« Le général S. et le comte R. vous protégeront de toutes leurs forces. Vous avancerez rapidement. Les provinces baltiques apportent à la Russie leur contingent d'intelligence. Les Russes ne savent que s'amuser; c'est à nous de gouverner à leur place. Peuplez autant que vous le pourrez les ministères et les provinces de vos compatriotes ; on vous y aidera. Que désirons-nous? la suprématie de la race allemande qui est la vôtre. Travaillez-y. On prononcera votre nom dans toutes les occasions au ministère. Continuez à surveiller S., puisque vous dites qu'il est intimement lié avec le prince T., notre ennemi le plus implacable. »

La lettre finissait là, il n'y avait ni signature,

ni formule de politesse ; Mahlberg dit en souriant :

— Oh ! si ce n'est que cela !

Nicolas l'interrompit.

— Voici déjà une preuve de complicité ; attendez !

Il ouvrit la seconde lettre :

« C'est évidemment chez S. que le prince N. T. a déposé les papiers volés à Wiesbaden ; il a avoué lui-même qu'il a mis ces papiers en lieu sûr. »

Semenoff regarda Nicolas.

— L'indication vient donc de vous?

— Oui ! dit Nicolas, je m'en souviens !... en chemin de fer ! Oh ! cette femme !

Il continua la lecture :

« Tâchez de le savoir au juste. Si vous me rendez ces papiers, vous aurez droit à toute ma reconnaissance. »

La troisième lettre était ainsi conçue :

« Procurez-vous les papiers à tout prix : ne craignez rien, quoi que vous fassiez, nous saurons dégager votre responsabilité. Le général S. vous le dira lui-même demain chez l'ambassadeur. N'oubliez pas d'y aller. »

La dernière lettre datée de la veille ne contenait que ce seul mot : « Merci ! »

Nicolas lança les lettres sur le guéridon en criant à Mahlberg :

— Eh bien! comte de Mahlberg, qu'en dites-vous? aviez-vous le droit de douter de mes paroles?...

Mahlberg répondit :

— Maintenant je crois qu'il nous faudra aller chercher les preuves dans les tiroirs secrets de ma femme. Replacez tout en ordre et suivez-moi. C'est un commencement de satisfaction que je vous donne.

— Ce que vous faites est courageux, juste et loyal. Je regrette d'être forcé d'anéantir votre bonheur.

Mahlherg eut un triste sourire.

— Pendant que M. Semenoff et vous, prince, commettiez en ma présence le crime d'effraction, je réfléchissais... Je me trouve entre deux alternatives : sacrifier ma considération ou mon bonheur. Ce que vous m'avez fait voir n'est pas décisif : seulement mes soupçons sont éveillés : je veux aller jusqu'au bout. Venez chez moi, prince, et vous aussi, monsieur.

Semenoff secoua la tête :

— J'ai voulu me disculper de l'accusation de trahison : c'est fait maintenant, n'est-ce pas, prince?

— Oh! pardon! Prokhor Kousmich! dit Nicolas.

— Sortons d'ici, alors, et, sur le palier, séparons-nous.

Mahlberg dit :

— Vous laissez ici les preuves de votre effraction !

— Croyez-vous que je m'en cache? répondit Semenoff. Quand on est un honnête homme, on ne commet ces sortes d'actions qu'à la face du monde. Je veux que Burger sache que je lui ai pris ces secrets, comme il m'a pris les miens. Demain je dirai tout au ministre.

Nicolas dit :

— Vous avez raison, Prokhor Kousmich, et je puis vous assurer que mon père vous défendra.

Ils traversèrent le salon vide. Au moment où ils ouvraient la porte extérieure, un homme apparut au fond du couloir une lanterne sourde à la main.

— Ah! ah! dit Semenoff, Burger!... Ne bougeons pas.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte fracturée et attendit.

Burger recula à l'aspect de Semenoff et de Talarine, en criant :

— Que faites-vous ici, messieurs?

Semenoff lui prit le bras :

— Venez avec moi! Burger! Vous le saurez.

Et le traînant à son cabinet, il lui désigna le bureau qu'il n'avait même pas pris la peine de refermer.

— Vous avez fracturé mon secrétaire pour y chercher des papiers : j'ai agi de même.

La stupéfaction de Burger l'empêcha, dans le premier moment, de pousser un cri. Il contemplait avec un effroi comique les liasses de papiers entassées sur le guéridon ; mais presqu'aussitôt une colère violente s'empara de lui :

— Ah ! c'est comme cela... Vous êtes un voleur, Semenoff, et je vais vous faire arrêter.

Semenoff répondit froidement :

— Si vous voulez affronter le scandale, faites ; je ne demande pas mieux.

Puis se tournant vers Mahlberg et Nicolas qui l'avaient suivi :

— Allez continuer vos recherches, messieurs ; moi, je vais attendre ici les événements. Nous verrons, si notre affaire va devant les tribunaux, à qui les juges donneront raison.

Il s'assit dans un fauteuil. Nicolas dit à Mahlberg :

— Venez, comte ! il a raison.

Stupéfait de l'assurance de Semenoff, Burger ne s'opposa pas à leur départ. La porte, en se refermant le tira de son effarement. Il s'approcha de Semenoff, toujours assis, et plongeant son regard dans le sien :

— Vous n'avez peut-être pas lu le *Journal officiel* de ce matin, monsieur Semenoff? dit-il.

Vous y auriez vu que je suis nommé chef de la chancellerie, et par conséquent votre chef à vous...

Il étendit la main.

— Maintenant, sortez!

Semenoff se redressa.

— En effet, murmura-t-il, j'ignorais que vous fussiez nommé à cette place; mais l'eussé-je su, j'aurais agi de même.

Burger répéta :

— Sortez!

Semenoff dit en s'éloignant :

— Egal ou supérieur, je lutterai contre vous, car nous sommes ennemis de naissance, monsieur Burger.

VII

En montant en voiture, Mahlberg avait dit à Nicolas :

— Je vous autorise à agir chez moi ainsi que vous l'entendrez. Moi, je crains de faiblir : quinze ans d'admiration m'ont rendu esclave, et j'aime mon esclavage. Je vous cède la conduite de l'affaire! N'ayez pitié ni d'elle ni de moi.

Nicolas avait répondu sévèrement :

— J'accepte!

Ils ne se parlèrent plus. Mahlberg entra dans son hôtel, Nicolas le suivit. Tout le monde dormait, car il était une heure du matin.

Seul, le valet de chambre de Mahlberg attendait son maître dans l'antichambre. Mahlberg dit :

— Ivan, faites prévenir la comtesse que je désire lui parler immédiatement; qu'on la réveille, si elle dort, et qu'on la prévienne que je ne suis pas seul.

Mahlberg et Nicolas restèrent dans le salon qui n'était pas éclairé. Ni l'un ni l'autre ne songeaient à allumer une bougie : ils étaient heureux de ne pas voir leurs regards. Mahlberg murmura d'une voix devenue tremblante :

— Vous voulez avoir ces papiers?

— Non, je veux que vous les lisiez ; je vous les rendrai après, si vous me promettez d'user de votre autorité....

— Qu'exigez-vous?

— Que vous quittiez Saint-Pétersbourg et que vous l'emmeniez.

— Oh! avec bonheur!

— Vous ne reviendrez jamais, elle non plus ; à cette condition, j'oublierai vos insultes. Mais il faut que vous ne lui donniez plus l'appui de votre nom.

— Ne craignez rien, je ne lui permettrai plus de me déshonorer.

Le domestique rentrait à ce moment; la lumière qu'il apportait éclaira les visages pâles des deux hommes et Ivan comprit que quelque chose de grave allait se passer.

— Madame la comtesse fait répondre à monsieur le comte qu'il lui est impossible de recevoir personne à cette heure, dit-il.

Mahlberg demanda avec une hésitation subite :

— Elle est déjà au lit?

Le domestique fit de la main un geste qui expliquait son ignorance à cet égard. Mahlberg regarda Nicolas, et, le voyant sombre et les sourcils froncés, dit :

— C'est bien, je vais voir moi-même! Suivez-moi, prince!

Les rôles venaient d'être changés : Mahlberg allait devenir le principal personnage. Il arracha le bougeoir des mains du valet de chambre et sortit du salon, suivi par Nicolas. Ils traversèrent silencieux les grands appartements de l'hôtel. Bientôt ils furent dans un petit boudoir, d'une élégance suprême.

— Attendez-moi là, dit Mahlberg; je vais frapper à la porte. J'entrerai et la persuaderai.

La voix du comte tremblait. Nicolas était taciturne. Mahlberg s'avança vers la porte. Nicolas le suivit pas à pas. Mahlberg ne tourna pas la tête et ne s'en aperçut point. Il frappa : on ne

lui répondit pas. Il redoubla avec force appelant la violence à l'aide de son courage.

Isa demanda :

— Que me veut-on encore ?

— C'est moi, Isa, ouvrez ! il le faut.

Il entendit un léger murmure, puis la voix d'une femme de chambre :

— Madame prie Monsieur de rester chez lui, elle a la migraine et ne peut le recevoir.

Tout à coup Nicolas se dressa derrière le comte.

— Ah ! assez ! nous n'avons pas le loisir de perdre le temps en pourparlers ! Ouvrez !

Mahlberg, épouvanté, se retourna, et vit les yeux flamboyants de Nicolas.

— Prince ! dit-il, ces paroles.....

— Ne m'avez-vous pas donné la conduite de cette affaire, et ne vous êtes-vous pas engagé à me laisser agir ?

— Mais.....

— Taisez-vous !

Et il cria :

— Ouvre-t-on ?

On entendit un frou-frou de soie, et la voix sèche, énergique de la comtesse retentit :

— Qu'est-ce que j'entends ? Qui ose parler ainsi dans ma maison ? Si vous êtes ivre, comte de Mahlberg, allez cuver votre vin ailleurs !

Tout à coup Mahlberg fut repoussé en arrière ; au même moment la porte craqua. De son épaule d'hercule, Nicolas venait de la briser. Deux cris retentirent ; la femme de chambre s'enfuit épouvantée. Isa, en peignoir, s'élança au contraire en avant en criant à son mari :

— Vous êtes donc un misérable ?

Mais elle se heurta contre Nicolas et recula :

— Le prince Talarine ! Grand Dieu !

Nicolas, étendant le doigt à la hauteur de son front, dit :

— Le moment de la justice est venu, madame ? Vous m'avez fait enlever les preuves de votre infamie, je viens vous les redemander.

— Chez moi ! Accompagné de mon mari ! Rodolphe, défendez-moi !

Mahlberg murmura :

— Je veux savoir ce qu'il y a de vrai dans les accusations du prince. Il a mis le doute dans mon âme ; s'il a menti, je le tuerai ; mais auparavaut il faut que je sache...

S'élançant vers la sonnette, la comtesse dit :

— Mes gens me défendront.

— Non ! dit Mahlberg, car j'autorise par ma présence, moi, votre mari, la démarche du prince. Si vous avez des papiers à lui appartenant, rendez-les-lui, Isa.

La pâleur de la comtesse devint de la lividité. Elle s'approcha de son mari :

— Comte de Mahlberg, vous êtes un lâche !

Mahlberg secoua la tête, insensible en apparence à l'agression, et murmura :

— Voici trois fois que l'on me le dit dans la journée : je vais tâcher de prouver le contraire. Mais, auparavant, il faut que je connaisse la vérité. On vous accuse d'être un espion, madame : prouvez-moi qu'il n'en est rien.

— Ah ! dit-elle en se détournant.

Puis, s'adressant à Nicolas dont elle sembla mesurer la stature colossale avec une espèce d'admiration craintive :

— Vous êtes un rude ennemi !

Les gravures de la face de Nicolas pâlirent : il ne répondit que par ces mots :

— Ces papiers, madame ?

— Je n'ai pas de papiers.

Pendant qu'Isa causait avec son mari, Nicolas, avait enveloppé la pièce d'un regard investigateur. La chambre était pleine d'objets de luxe et de toilette de femme ; des chaises longues, des chiffonniers, des tabourets, des glaces, des consoles, des candélabres ; soie, velours, bronze et or. Dans un coin, un coffret en acier, tranchait seul par sa simplicité sur ce luxe.

Nicolas étendit la main.

— Ces papiers sont là ?

Et sans donner à la comtesse le temps de nier, il s'élança, saisit le coffret.

— Monsieur le comte, laissons Madame ! Ses secrets sont là ! Venez avec moi. Nous trouverons bien le moyen d'ouvrir ce coffret.

La comtesse de Mahlberg dit en lançant à Nicolas un regard indicible :

— C'est inutile, je suis vaincue ; mais je veux assister au dénouement.

D'un mouvement nerveux et d'une brusquerie effrayante, elle brisa une chaînette pendue à son cou, et tendant une clef à Nicolas :

— Ouvrez ! lisez et jugez.

Elle saisit le bras de son mari, et ajouta avec un mépris sanglant :

— Quant à vous, restez à côté de moi, ou plutôt à mes pieds. Votre place est là ! Vous avez voulu savoir, vous saurez. Ouvrez, prince !

Nicolas ouvrit le coffret. La première chose qu'il vit, ce furent des lettres qu'il reconnut aussitôt avoir été entre ses mains.

— Vous ne nierez plus, dit-il, voici les documents volés à Semenoff.

Elle répondit, le bravant du regard :

— Je ne nie et ne menace plus. Vous saurez tout ; tous mes secrets sont dans ce coffret.

Quand vous en aurez pris connaissance, vous déciderez de notre responsabilité à nous deux, poursuivit-elle, en pesant de la main sur l'épaule de son mari.

Mahlberg, sans relever la tête, murmura :

— J'accepte ma part de responsabilité.

Nicolas, après avoir fait une liasse des documents volées à Semenoff et qui n'étaient autres que les papiers dont il avait déjà pris connaissance, ouvrit une lettre qui se trouvait sous la liasse. Après l'avoir parcourue des yeux, il dit :

— Comte de Mahlberg votre démarche prouve que vous n'êtes pas le complice de votre femme. Ecoutez donc et jugez.

Il lut à haute voix :

« Ma chère cousine,

« Vous êtes à Saint-Pétersbourg de plain-pied avec la société et nul ne se doute du rôle que vous avez joué à Paris. Il m'a été donc ordonné de vous avertir d'avoir à commencer vos opérations. Jusqu'ici les agents qui vous transmettaient nos instructions, étaient fort réservés, car tel était l'ordre du maître. On ne pouvait savoir quelle position vous prendriez en Russie. La

situation que vous vous êtes faite à Saint-Pétersbourg met un terme à nos hésitations. Vous serez désormais largement informée de ce que vous aurez à faire.

« Il s'agit, pour le moment où nous sommes au mieux avec la Russie, de nous maintenir dans ces bons rapports. Les plus hautes fonctions et les places de confiance sont occupées par des Allemands des provinces baltiques. Tout en restant de fidèles sujets russes, ces Allemands n'oublient pas leur nationalité. Fiers de nos succès, ils s'enorgueillissent de notre grandeur. Il est important de les entretenir dans ces sentiments. Il faut, en outre, que vous employiez toutes les ressources de votre esprit à gagner les hauts fonctionnaires qui disposent des places, soit dans les emplois civils, soit dans l'armée, soit dans la magistrature. Vous devez vous entourer des Allemands-Russes, les pousser, les protéger auprès de leurs chefs. Plus il y aura d'Allemands dans les administrations, plus l'Etat sera entretenu dans ses dispositions bienveillantes envers nous. Aplanir les difficultés, éviter les conflits, faire bonne mine même à mauvais jeu : voilà notre tâche et vous devez nous y aider, jusqu'au moment fixé dans nos plans. Pendant ce temps, nous avons le loisir de nous organiser.

« Votre mission n'est pas une sinécure : surveillez, renseignez-vous, étudiez, et, dès que vous connaîtrez une place vacante dont le titulaire siot destiné à disposer d'une certaine influence, cherchez un Allemand courlandais ou autre, produisez-le. Votre prestige incontestable le fera réussir. L'appoint des moyens pécuniaires ne nous manquera pas au besoin. Voilà la première partie de votre mission : maintenir en Russie la prépondérance des idées allemandes et empêcher les Russes de vivre par eux-mêmes. On lit vos lettres avec grand plaisir. On vous donnera des instructions plus claires, à mesure que votre activité se développera. Mes baisers et ceux du maître sur vos belles mains.

« DONNERSTEIN. »

Mahlberg, la lecture achevée, dit à sa femme :

— Ainsi, cela est vrai... vous êtes un espion?

Elle répondit, le bravant du regard :

— Oui ! Après?

Mahlberg dit à Nicolas :

— Continuez, prince, il y a d'autres lettres.

Nicolas en avait déjà ouvert une autre en effet.

— Celle-ci me concerne, dit-il :

« Ma chère cousine,

« On est mécontent. On vous a dit de faire patte de velours et vous montrez la griffe ; c'est maladroit. Votre haine et votre vengeance ! Dites-vous. Vraiment je ne vous comprends pas : la haine, l'amour, la vengeance ! Sentiments vulgaires, que cela ! Le seul sentiment élevé, c'est l'ambition. La lettre où vous racontez la scène en wagon avec Nicolas Talarine a produit un effet déplorable. Le vieux prince Pierre est le chef du parti qui nous est contraire : ce sont ces hommes-là qu'il est nécessaire de tromper, d'endormir, au lieu de les effaroucher.

« Pourquoi mêlez-vous toujours ces Talarine à vos intrigues ? Cela vous a déjà mal réussi. Il est urgent de rentrer en possession de vos papiers. Mais ce qui ne presse pas moins, c'est de vous réconcilier avec tous ces Talarine. Si le prince Nicolas vous aime, vous comprenez combien c'est facile. Je n'ai pas à vous dicter votre conduite.

« DONNERSTEIN. »

— C'est vraiment infâme ! s'écria Nicolas.

Calme et froide, Isa dit :

— Il est inutile de lire davantage, vous savez tout.

— Il est impossible, murmurait Nicolas, d'ourdir une trame plus noire.

Et se tournant vers Mahlberg :

— Que décidez-vous de votre femme, comte?

— Ce n'est pas à lui à prononcer l'arrêt, riposta Isa, en se levant droite et ferme ; il en a perdu le droit !

Elle avait un étrange regard. Mahlberg, toujours silencieux et abattu, dit :

— Décidez, prince.

Nicolas fut un moment tellement interdit par ce dénouement, qu'il hésita. Mais bientôt relevant la tête :

— Soit ! dit-il. Voici donc ce que je décide : la Russie vous dédaigne. Moi et ma famille que vous haïssez pour une raison que j'ignore, nous vous pardonnons. Toutefois nous voulons éviter, à l'avenir, l'ennui de vos intrigues. Vous quitterez Saint-Pétersbourg demain : le comte vous accompagnera. Vous ne reviendrez jamais. Ces papiers resteront entre mes mains ; ils seront ainsi pour moi le gage de votre obéissance.

Nicolas prit le coffret et s'achemina vers la porte, en disant :

— Comte de Mahlberg, je vous plains.

— Je vous obéirai, je vous admire, murmura la comtesse.

A ce moment, Mahlberg bondit :

— Ah ! cria-t-il, comme vous arrangez cela ! Oui, je vous obéirai, oui, nous partirons ; mais auparavant, prince Nicolas Talarine, vous me rendrez raison. Il faut que je vous tue pour venger mon bonheur perdu. Vous avez insulté ma femme chez moi. Ne l'oubliez pas !

— L'énergie vous revient ! murmura dédaigneusement la comtesse.

Nicolas secoua la tête :

— Je ne me battrai pas avec vous, comte de Mahlberg. Je ne veux pas vous tuer, moi : quoique vous m'ayez insulté, je n'ai pas de haine contre vous.

Mahlberg, sans élever la voix, mais avec l'accent d'une colère sourde, continua :

— Moi, je vous hais. Vous croyez donc que, parce que je ne brise pas les portes et que je ne vocifère point, je ne suis pas un homme ! Vous venez de me ravir le bonheur, la paix, l'honneur, et vous croyez sortir librement de ma maison. Oui, ce coffret et l'honneur de ma femme sont à vous : mais quand vous les aurez conquis. Il y a un jardin ici, j'ai des pistolets ! Dieu décidera entre nous. Si je vous tue, ma femme partira avec moi, je vous le jure, et nous quitterons la Russie. Moi mort, son honneur sera entre vos mains.

Et s'avançant :

— Allons! dit-il, venez, monsieur!

Nicolas secouant la tête :

— Non! je ne veux pas m'exposer à vous tuer. Je n'ai pas de haine contre vous, et votre loyauté m'inspire le respect.

— Vous croyez donc, monsieur le prince Talarine, qu'après avoir révélé à un homme sa honte qu'il ignorait, après avoir ouvert un abîme sous ses pas, après lui avoir prouvé qu'il a bénéficié pendant dix ans d'une infamie, après avoir broyé sous vos pieds son cœur, il suffit de lui jeter une parole de compassion pour réparer le mal qui lui a été fait! Je vous somme de me rendre raison. Ma femme est une créature indigne, mais je ne puis vous permettre de le dire.

Nicolas, calme et triste, répondit :

— Si j'ai fait tout cela, j'en souffre pour vous. Mais, il fallait vous sacrifier pour sauver ma famille, mon pays peut-être. Si je vous ai brisé le cœur, je ne veux pas faire plus.

Mahlberg s'élança tout à coup la main levée :

— Il vous faut donc une insulte? cria-t-il.

Entre lui et Nicolas, il vit sa femme magnifique d'audace.

— En permettant à cet homme de venir ici surprendre mes secrets, vous avez perdu tout

droit sur moi, monsieur de Mahlberg! Ne touchez pas à Nicolas, car je l'aime! Vous! je vous méprise. Vous avez été lâche. Vous ne savez ni détourner ni accepter le déshonneur : si vous m'aimiez assez pour m'aimer criminelle, il fallait me défendre; si votre amour pour moi s'est éteint devant mon infamie, c'est moi qu'il faut châtier et non celui qui l'a dévoilée.

Elle écarta de la main son mari.

— Je vous aime, Nicolas! Vous, Rodolphe, qui ne savez être ni mon défenseur ni mon bourreau, je vous hais!

Une pâleur mortelle couvrait les traits effacés de Mahlberg. Mais, à ce mot, l'expression de son visage se transforma. Il repoussa sa femme de la main et dit à Nicolas :

— J'espère que mon geste vous suffit, monsieur; attendez-moi!

Il s'élança dehors. Alors la comtesse dit à Nicolas :

— Vous avez entre les mains le salut de votre famille, le moyen de devenir grand dans votre pays. Vous n'avez pas le droit d'attendre cet homme. Nicolas, fuyez.

Ses yeux noirs étincelaient dans l'obscurité.

Nicolas répondit :

— Vous avez raison, Isa, je fuirai.

— Oh! que vous êtes grand et fort! Vous

avez été prudent et redoutable en même temps.

Elle s'approcha de lui, et, saisissant sa main, elle la baisa :

— Nicolas ! je vous aime.

Il lui étreignit la main avec une telle force que ses doigts craquèrent.

Elle murmura :

— Vous me faites mal, Nicolas ! Mais je vous remercie. Oh ! n'ayez aucune pitié.

Il était livide ; sa face contractée était effrayante.

— Moi aussi, dit-il, je vous aime ; malgré vos crimes et vos infamies, je vous ai toujours aimée et vous m'avez deviné. Je ne puis pas arracher de mon cœur votre fatale image. Je vous méprise et je vous adore, mais je ne faiblirai plus. C'est entre nous, comtesse de Mahlberg, une guerre à mort, tant que vous toucherez aux intérêts des miens ; oubli éternel, si vous vous repentez. Adieu.

Il s'élança vers la porte. Elle lui cria haletante, éperdue :

— Pas par là ! vous le rencontreriez : il a des pistolets. Par ici... la petite porte du jardin.

Nicolas suivit la direction de son doigt étendu.

— Merci, Isa, et... adieu ! murmura-t-il.

— Je vous aime, Nicolas ! Un regard ?

— Je vous aime, Isa, mais vous n'aurez rien de moi.

Dans la chambre voisine, une porte se ferma avec violence. Isa dit :

— Il vient! fuyez! vite. Je vous sauverai! je le jure.

Nicolas s'échappa.

VIII

Mahlberg, deux pistolets à la main, apparut au moment où Nicolas disparaissait de l'autre côté.

La physionomie du savant était méconnaissable; l'exaltation de cette nature timide et hésitante était terrible; on la sentait arrivée à son paroxysme.

Il lança un des pistolets à travers la chambre en criant :

— Défendez-vous!

Alors seulement il regarda autour de lui. S'apercevant de l'absence de Nicolas, il poussa un cri rauque, et s'avançant vers sa femme :

— Où est cet homme?

Isa répondit froidement :

— Il a fui!

— Oh! C'est donc un lâche! Mais il ne m'échappera pas, je le tuerai!

Il s'élança pour sortir. Isa l'arrêta par le bras :

— On n'est pas lâche quand on fuit devant un homme en démence, et vous ne vous possédez plus ! Il a fui et il a bien fait ; c'est moi qui lui en ai donné les moyens.

— Vous !

— Moi !

— C'est bien ! je le rejoindrai.

Il écarta sa femme :

— Nous règlerons plus tard nos comptes, dit-il. Laissez-moi passer.

Mais elle ne bougea pas ; au contraire, elle s'approcha d'une chaise sur laquelle était tombé l'autre pistolet, et se croisa les bras.

Mahlberg se vit face à face avec sa femme.

— Passage ! dit-il.

— Non !

— Au fait ! dit Mahlberg après une minute de silence et d'une voix devenue tout à coup glaciale, je le retrouverai demain ; c'est bien, je commencerai par vous. Finissons-en...

— Finissons-en ! riposta-t-elle en s'emparant du pistolet.

Il ne s'aperçut pas de ce mouvement et continua :

— Je vous ai aimée et me suis dévoué à vous ; vous m'avez fait une position élevée, mais

en me déshonorant : je n'accepte pas cela. Je suis votre mari et votre maître. Que croyez-vous avoir mérité ?

Elle répondit :

— J'ai été votre femme dévouée et fidèle. J'ai fait de vous quelqu'un. Quand il s'est agi de me défendre, qu'avez-vous fait? Que croyez-vous avoir mérité ?

— Comment ? vous osez!

— Oui! j'ose. Je me défends moi-même, ce que vous n'avez pas su faire; vous, mon mari, vous m'avez livrée à mon ennemi, avant d'avoir acquis la certitude de mon crime. Vous m'aviez pourtant juré amour et protection ! Vous m'avez sacrifiée à votre égoïsme, que vous décorez du nom de considération. C'en est assez comme cela !

Mahlberg, les lèvres pâles, murmura :

— Vous êtes une créature infernale ! Mais continuez, je veux savoir, avant de vous condamner, jusqu'où peut aller votre audace.

Elle poursuivit :

— Patrie ! famille ! devoir ! sentiments sublimes, quand la société était assise sur des bases régulières, ne sont plus aujourd'hui que des mots vides de sens ! Le prince de Donnerstein, par avarice, le prince et la princesse Talarine, par égoïsme, et vous, par faiblesse, avez man-

qué à votre devoir envers moi. Je vous ai aimé pourtant jusqu'ici, vous, parce que vous avez fait pour moi ce que n'ont pas fait les miens. Mais aujourd'hui que vous m'avez reniée comme les autres, je ne vous aime plus.

— Je vous ai aimée, Isa, tant que je vous ai crue noble et pure : aujourd'hui, je ne vous aime plus : mais vous portez mon nom...

— Votre nom ! Vous n'avez pas su le protéger. Les idées de solidarité de caste et de famille ont peuplé d'illusions mon enfance ; ces illusions ont été dissipées un jour. Maintenant je travaille et je travaillerai pour moi-même. J'avais jadis un rêve unique, l'ambition. Aujourd'hui que j'ai un autre sentiment dans le cœur, que j'aime cet homme fort qui a osé venir, dans cette chambre, lutter contre moi pour sa patrie et sa famille, je ne sais ce que je ferai ! Car, je vous le répète, j'aime cet homme que vous avez été assez lâche pour amener ici.

Mahlberg dit :

— Savez-vous que vous méritez la mort pour ces paroles?

— Ah!... c'est votre avis ; moi, je crois que c'est vous qui méritez la mort pour n'avoir pas su défendre votre femme.

Mahlberg se leva.

— Prenez garde ! ne me poussez pas à bout !

— Pourquoi pas?

Elle éleva le pistolet qu'elle tenait à la main.

— Vous venez de dire que vous désiriez me tuer. De mon côté, je l'avoue, je voudrais que vous fussiez mort! Eh bien! le sort décidera entre nous.

Il recula, épouvanté. Isa eut un rire effrayant.

— Eh! bien mais... auriez-vous peur! Vous vouliez, dites-vous, vous battre avec le prince Nicolas Talarine, et quand je vous propose un duel avec moi, vous reculez! Oh! dans cette chambre, les chances s'égalisent. Allons, cria-t-elle avec un sanglant mépris, levez votre pistolet, visez bien au cœur. Nous tirerons ensemble.

— Vous êtes folle, dit Mahlberg; demain je déciderai de votre sort, adieu!

Il allait sortir :

— Ne bougez pas! Ah! prenez garde, le sentiment que j'éprouve pour l'homme qui m'a vaincue, fait que j'hésite à vous tuer et que je vous propose un duel. Mais la femme qui ne croit à rien, vit encore en moi. Prenez garde, Rodolphe, prenez garde!

Mahlberg se retourna et, la foudroyant d'un regard de profond mépris :

— Misérable!

Elle bondit de colère :

— Assez de paroles!

Puis, se plaçant droit devant lui et présentant sa poitrine :

— Ajustez bien! faites vite! droit au cœur! Je vous le dis, je le veux, c'est ma volonté, et on m'a toujours obéie.

Il tourna le dos.

— Arrêtez! je vous le dis. Regardez-moi, avant de me mépriser!

Mahlberg s'arrêta au seuil, et la considéra sans répondre un mot. Il y avait de tout dans ce regard, de la tristesse, du mépris et de l'amour.

— Ne me regardez pas ainsi, cria Isa. Je vous le répète, tirez. Mais tirez donc. Vous ne voulez pas! Que votre volonté soit faite.

Un coup de feu retentit! Mahlberg tournoya sur lui-même et tomba sur le tapis. La balle l'avait atteint en pleine poitrine : la mort avait été instantanée. Son arme s'échappa de sa main.

Isa jeta le pistolet déchargé à côté du cadavre et, se croisant les bras, attendit.

Le coup de pistolet réveilla toute la maison : cinq minutes n'étaient pas écoulées que la chambre était pleine de valets.

Isa dit, en désignant le cadavre de son mari :

— Le comte s'est tué.... Envoyez chercher la justice!

Les domestiques avaient formé sur le seuil un groupe tremblant; ils n'osaient ni avancer

ni reculer et contemplaient avec effroi le cadavre de leur maître. Elle les examina de son œil fixe et impérieux en répétant sans le moindre tremblement dans la voix :

— Le comte s'est tué ! Faites ce que je vous dis.

Le valet de chambre de Mahlberg osa balbutier :

— Madame, cet homme qui est venu avec M. le comte...

— Cet homme a quitté l'hôtel ! Transportez le corps du comte dans sa chambre, et, je vous le réitère, avertissez la justice.

IX

Le prince Pierre se levait de bonne heure. Le soleil avait à peine empourpré l'horizon qu'un domestique pénétrait dans l'aile réservée à Nicolas et l'avertissait que son père le demandait sur l'heure. Nicolas n'avait probablement pas dormi de la nuit, car cinq minutes à peine après le départ du messager, il pénétrait dans le cabinet du prince. Nicolas portait sous le bras le coffret enlevé à Isa. Le vieux seigneur, déjà rasé et habillé, était assis à la même place que la veille. Il accueillit son fils avec un sourire bienveillant mais mé-

lancolique et lui indiqua de la main un siége.

— J'ai quelques heures à donner à mes affaires de famille, dit-il; je suis donc à toi, mon fils, prêt à écouter tes explications. Quand nous aurons terminé, tu assisteras au dernier entretien que j'aurai avec Alexis. Tu me disais donc que ce fils coupable aimait une femme. Quelle est cette femme? Apprends-moi tout ce que tu sais à cet égard : je t'écoute avec attention.

— Je ne vais rien vous cacher, mon père. J'ai, moi aussi, aimé cette même femme, dont l'âme est perverse. Mais après avoir mesuré la profondeur de l'abîme, je me suis arrêté à temps. Il semblerait que la destinée de cette femme est fatale à tous ceux de notre famille, car mon frère André l'a aimée aussi.

Le prince Pierre l'interrompit :

— Comment l'appelles-tu?

— La comtesse de Mahlberg !

— Je ne la connais pas.

— Elle s'appelait, avant son deuxième mariage, la comtesse Damalanty.

— Ce nom m'est absolument inconnu. Continue, mon fils ;... cette femme?...

— C'est un des agents les plus actifs et les plus dangereux de la Prusse. Vous comprenez, mon père, qu'un homme amoureux pense souvent par la pensée de celle qu'il aime et qu'Alexis...

Le prince Pierre interrompit :

— Si ce que tu me dis était vrai, le mal n'en serait que plus grand; mais je crois, que tu t'exagères les desseins de la Prusse. Il ne faut pas oublier, Nicolas, que S. M. l'Empereur Guillaume est l'oncle et l'ami de notre auguste maître. Tes craintes sont au moins prématurées. Il faut nous prémunir contre un choc probable, mais de là à voir un ennemi, où il n'y a encore qu'un souverain allié et chef d'un peuple qui n'a pas encore assez avancé ses affaires, pour songer aux nôtres, il y a un grand pas. Tu te laisses entraîner par ton imagination, Nicolas ! Des craintes et des méfiances exagérées sont aussi dangereuses qu'un enthousiasme irréfléchi. En fait d'Allemands, nous avons assez d'ennemis réels dans les provinces baltiques, sans en chercher d'imaginaires au dehors. Tâchons de chasser ces intrus qui peuplent nos administrations et nos armées. Nous ne sommes plus des barbares. Faisons-nous une civilisation à notre taille, au lieu de l'emprunter servilement aux autres. La race allemande est un cancer qui ronge la Russie, mais c'est une plaie intime... J'espère que tu me comprends, Nicolas?

— Je vous ai si bien compris, mon père, et je suis tellement de votre avis que, tout persuadé que j'étais, depuis cinq ans, de l'existence d'une

conspiration de la Prusse, qui a lancé sur l'Europe une nuée d'espions, je me suis résigné au silence. Ce n'est qu'au moment où j'ai vu qu'il fallait frapper un coup pour sauver ma famille que je me suis décidé à parler. Vous m'avez dit hier, et vos paroles sont gravées dans mon cœur : Tout homme se doit à sa famille et sa patrie. J'ai vu ma famille menacée, et je suis venu m'ouvrir à vous.

Nicolas se leva et mettant le coffret sur la table :

— Oui, mon père, vous avez raison, le véritable danger est dans cette invasion d'Allemands qui n'ont avec nous aucune affinité de race, de sentiments ni de religion, qui ne nous servent que pour nous exploiter et qui s'entendent entre eux pour arriver à tous les emplois, grâce à la supériorité de leur instruction. Ce danger est réel et palpable, si réel et si palpable qu'on manœuvre à Berlin pour faire durer longtemps cette situation. J'ai les preuves de ces menées. Nous sommes amis maintenant ; ici on s'endort dans le repos, on boit même — et c'est un crime, comme vous le dites, mon père — aux succès des armées prussiennes : à Berlin, on ne dort pas : on songe, en prévision d'un conflit, à se ménager chez nous des amis.

Le prince Pierre demanda :

— Crois-tu?

— Voyez l'Europe, mon père! Depuis 1866, quel changement dans sa carte! quelle bifurcation d'intérêts! L'ambition allemande est éveillée. L'unité de l'Allemagne est le rêve de la Prusse. L'Autriche tend à devenir une puissance slave. C'est l'intérêt de la Prusse de la pousser dans cette voie, pour obtenir la cession de ses provinces allemandes. L'Autriche a dès à présent vingt-cinq millions de Slaves, et pourra former, avec l'appui de la Prusse, un Etat puissant slave, sous le sceptre catholique des Hapsbourg. Tout cela peut-il nous convenir? N'avons-nous abattu la Pologne que pour élever un autre Empire slave, puissant, homogène, catholique et fatalement notre ennemi? Voilà un exemple. Il y en a d'autres, en Danemarck, en Hollande.....

Le prince Pierre dit ironiquement :

— Tu as une belle imagination, Nicolas!

Exalté par ses propres paroles, Nicolas s'écria:

— J'ai les preuves de ce que j'avance, là, dans ce coffret. La Prusse s'apprête de longue date à la rupture; elle nous inonde d'agents. La correspondance de la comtesse de Mahlberg avec...

Le prince Pierre l'interrompit :

— La correspondance, dis-tu, de cette femme constate les intrigues de la Prusse. Où est-elle, cette correspondance?

— Là, dans ce coffret.

— C'est bien! donne-le moi, je le soumettrai au conseil des ministres.

Le prince tendait déjà la main pour prendre le coffret, mais Nicolas le retira en disant :

— Pardon, mon père, ce n'est pas tout à fait cela; vous avez raison, le temps des complications n'est pas encore venu...

— Ah! ah! dit le prince avec plus d'ironie encore.

Sans remarquer cette ironie, Nicolas continua :

— Et puis... Je ne veux pas perdre cette femme que j'ai aimée, et qui, chose étrange, m'a aimé aussi : elle m'en a donné une preuve éclatante hier. C'est elle-même qui m'a livré ce coffret et m'a aidé à fuir.

Nicolas s'arrêta un peu pâle, passa la main sur son front et poursuivit :

— Ce n'est pas au ministre que je fais cette confidence : c'est au père. Je veux vous raconter ce qui s'est passé entre cette femme et moi. Vous verrez alors la profondeur de l'abîme où allait tomber Alexis. C'est pour le sauver de la mort dont vous le menaciez, pour faire appel à votre clémence que je suis intervenu. Je ne peux pas vous confier ces papiers, mon père, mais je vous supplie de me permettre de vous les montrer.

Quand vous connaîtrez ma honte et celle d'André.....

Le prince Pierre dit froidement :

— Tu comprends que, ma colère passée, je n'ai jamais songé à tuer ton frère : mais j'exige sa démission. Après ce que tu m'as dit surtout. Il y a une raison de plus pour avoir à la tête de nos armées de bons Russes.

— Alexis a mérité un châtiment!... Cependant, si vous aviez vu cette femme, si vous vouliez me permettre de vous dire...

— Plus tard; je sais tout ce que je voulais savoir.

— Mon père! ces papiers...

— Je te dis que je les examinerai.

— Mais c'est tout de suite...

— Assez, cria le prince Pierre.

— Ah! mon Dieu! mais vous ne me croyez pas...

— Imagines-tu savoir mieux que moi ce qui se passe dans les conseils des gouvernements?

Nicolas secoua la tête :

— Non! mon père! Mais les gouvernements sont parfois aveugles.

— Je te répète que j'examinerai tes papiers.

— Mon père! je vous en supplie...

Le prince Pierre avait déjà sonné.

— J'ai fait délier Alexis, mais on le garde à

vue, dit-il à Nicolas. Que l'on fasse venir le prince Alexis, ordonna-t-il au valet qui entra.

Le valet, avant de s'éloigner, dit :

— Le prince André demande à être introduit.

— Qu'il vienne ! Il assistera à notre entrevue.

Quand le valet fut sorti, Nicolas insista encore :

— Mon père, si vous saviez...

— Mais je le saurai, répondit le prince avec impatience, puisque je lirai tes papiers.

André était sur le seuil, Nicolas se précipita vers lui :

— Mon frère, viens à mon secours ! Il s'agit de tout avouer à notre père !

André surpris demanda :

— Avouer !... Avouer quoi ?

— Nos relations avec la Damalanty !

André devint livide.

— Nicolas, dit-il, tu m'as juré...

— Oui, interrompit Nicolas, je t'ai juré cela, alors que ma famille ni notre patrie n'étaient en jeu ; maintenant cette femme s'attaque à notre frère et à la Russie ; c'est autre chose. Je te donnerai l'exemple de la franchise. Tu ne sais pas ce qui s'est passé entre elle et moi : je te l'ai toujours caché. Eh bien ! j'ai été tout aussi misérable que toi, plus misérable !

— Toi ! Oh ! Et tu ne me l'as pas dit ! et pendant huit ans je t'ai respecté !

Nicolas se redressa.

— Tu avais raison de me respecter!

Le prince Pierre dit soudain de sa voix claire et sévère :

— Vous parlez trop haut, mes fils, en ma présence.

André courba la tête, mais Nicolas se redressa :

— L'heure est grave, et ce n'est guère le moment de s'arrêter aux vétilles de l'étiquette. Ne vous irritez pas, mon père; ce que j'ai à dire, je le dirai.

Le prince Pierre eut un mouvement de colère; puis, un sourire triste se joua sur ses lèvres :

— Je te pardonne, à toi, Nicolas, ce que je vais châtier en Alexis : tu ne jouis pas toujours de ta raison.

— Mon père! cria Nicolas les lèvres serrées.

Se calmant subitement, il poursuivit :

— Soit, je vous prouverai que je ne suis pas fou, à moins que l'on ne donne, dans ce siècle, le nom de fou à celui qui accomplit son devoir envers et contre tous.

Il se tourna vers André :

— Je te disais donc que tu avais raison de me respecter, car, si j'ai succombé, ce n'est qu'après une lutte terrible. Vous pourriez voir, même à présent, un endroit écarté du bois

de Vincennes, qui, j'en suis sûr, garde encore la trace de mon corps, tant je m'y suis, toute une journée, roulé sur la terre, en proie à une fièvre ardente. J'ai creusé le sol de mes ongles, j'ai mordu les arbres. Je luttais... Je l'aimais et je sentais que j'allais perdre la raison. L'amour l'emporta. Je crus en cette femme et je commis une infamie, croyant que c'était une épreuve qui m'était imposée. Vous, n'avez pas lutté, vous vous êtes laissé aller, vous êtes devenu criminel avec la même facilité que vous seriez allé chercher une loge. Vous êtes donc plus coupable que moi. J'ai commis une action plus odieuse que la vôtre ; mais j'en porte le châtiment. Je me suis fait une mission ici-bas. J'aime cette femme, oui, je l'aime encore... à en mourir! Eh bien! je la poursuivrai sans trêve ni merci, je déjouerai ses projets, je la briserai en l'aimant.

André demanda :

— Mais quelle est donc l'infamie que tu as commise, mon frère?

— Tu le sauras tout à l'heure, quand je me mettrai à genoux devant notre père et que je lui confesserai ma faute ; mais il faut auparavant que tu lui dises, André, — car mon père semble ne pas me croire, — ce que c'est que la comtesse de Mahlberg.

— Une créature infernale! dit André.

— Quoi ! toi aussi, André ? s'écria le prince Pierre. En vérité, vous êtes tous fous !

— Si Nicolas vous conseille de prendre garde à la comtesse de Mahlberg, croyez-le, mon père, je vous en supplie, croyez-le !

Le prince Pierre fronça le sourcil.

— Ah ! ah ! c'est donc si grave... Ton frère l'accuse d'espionnage !

Le prince Pierre fut interrompu par son troisième fils qui arrivait bruyamment. Pâle, les lèvres serrées, l'uniforme déchiré, le général prince Alexis Talarine était sur le seuil.

Il étendit la main vers les valets qui le suivaient.

— Laissez-moi ! dit-il.

Les valets hésitaient. L'aspect du fils rebelle monter le rouge de la colère au front du vieux prince.

— Ta rébellion continue ? cria-t-il. Tu n'as pas d'ordre à donner à mes gens.

Alexis se tourna vers les domestiques :

— Vous avez souillé hier de vos mains cet uniforme où resplendit le chiffre de Sa Majesté l'Empereur, notre auguste maître :... mais vous ne saviez pas ce que vous faisiez, et je vous pardonne. Aujourd'hui, celui qui me touchera sera coupable du crime de lèse-majesté...

Le prince Pierre allait se lever pour donner un

ordre terrible, quand Nicolas s'avança et étendit la main :

— Obéissez, dit-il aux valets, vous n'avez rien à faire ici.

André, qui ignorait la scène de la veille, demanda :

— Vos gens sont-ils devenus insensés, mon père?

A ce moment, le prince Pierre sentit son impuissance. Entre ses trois fils, en présence de ses valets qui hésitaient, il comprit que l'autorité despotique du père de famille touchait à son terme, et entrevit qu'il avait outrepassé ses droits, la veille, en faisant garrotter par ses domestiques un général, aide-de-camp de l'Empereur. L'attitude de ses autres fils lui ouvrait les yeux. Ces réflexions ne durèrent qu'un instant, mais assez cependant pour que, d'un geste impérieux, il intimât à ses gens l'ordre de s'éloigner. Les valets, qui n'attendaient que ce geste, sortirent précipitamment. Toutefois le prince Pierre cria :

— Restez à portée de ma voix.

Alors, se croisant les bras :

— Nous sommes seuls, maintenant, mes fils, dit-il, et nous pouvons parler librement. Vous vous révoltez donc! Vous me bravez, vous m'insultez !

Alexis s'avança résolûment vers le bureau, Nicolas était immobile. André demanda avec un étonnement sincère :

— Qui se révolte contre vous, et qui vous brave, mon père? Ce n'est pas de nous que vous parlez, sans doute ?

— Si ! c'est de vous, et de toi, comme des autres ! N'as-tu pas exigé que mes gens s'en allassent? Et, seul contre vous, n'ai-je pas été obligé de céder?

— Céder ! je ne vous comprends pas. Qu'ont à faire vos gens dans une conversation entre vous et vos fils ?

Le prince Pierre le regarda d'un œil dur :

— Alexis m'a insulté hier. J'ai été obligé de le faire garrotter par mes domestiques.

— Il vous a insulté..., vos domestiques...? balbutia André stupéfait.

Alexis répondit :

— Mon père voulait, de force, me faire donner ma démission. Je l'ai repoussé.

La discussion avait pris un certain caractère d'égalité qui déplut au prince Pierre.

— Assez ! cria-t-il. Suis-je obligé de vous rendre compte de mes actions ?

Nicolas dit froidement :

— Pas à nous, au monde. Je vous avais averti hier que vous vous mettiez dans votre tort,

mon père. Vous n'aviez pas le droit de frapper un général aide-de-camp de l'Empereur.

André ajouta :

— Mais c'est très-grave.... Et vos gens ont été témoins de cette scène scandaleuse ?

Le prince Pierre s'écria :

— Jamais on ne m'a parlé ainsi dans ma maison. J'ai eu tort, moi ! Vous osez le penser !

— Nous vous avons toujours obéi, dit Nicolas. Nous avons consenti, par condescendance pour vous, à nous courber sous un joug inconnu à la plupart des hommes de notre âge. Mais, dans la situation présente, — et je suis heureux qu'André soit de mon avis, — ce ne serait plus du respect, ce serait de la faiblesse. Les anciennes conventions de la vie sociale sont changées, mon père ; Alexis est un homme de quarante ans, il occupe une situation élevée. Que dans un moment de colère vous ayez porté la main sur lui, nous pouvons le comprendre, nous, car nous sommes vos fils respectueux. Alexis vous demandera tout à l'heure pardon à genoux de sa révolte ; mais vous n'avez pas le droit de faire intervenir vos gens, et nous vous donnons tort tous les deux ! N'est-ce pas, André ?

Le prince Pierre, sombre et pâle, avait écouté, sans articuler une parole, le discours de Nicolas ;

il froissait ses papiers qui criaient sous ses doigts crispés.

— Continuez! continuez! dit-il ironiquement.

— Nous n'avons rien à ajouter, nous reconnaissons qu'Alexis a encouru votre juste colère; mais vous ne devriez pas appeler vos gens à votre aide, nous traiter comme des esclaves... Alexis se soumettra à votre volonté...

— Ne l'espérez pas, Nicolas! proféra violemment Alexis. Je ne me soumettrai à rien du tout. Nous ne sommes plus au temps ou un père avait dans ses châteaux des oubliettes pour des fils récalcitrants. Le despotisme du prince Talarine, despotisme dont il a su conserver l'exercice dans l'intérieur de son hôtel, est impuissant au dehors. Je le défie de me traîner de force à Smolensk. Je ne signerai rien et je protesterai hautement contre les violences que j'ai subies, faudrait-il appeler à mon aide Sa Majesté l'Empereur!!

Un cri étouffé, indice d'une colère violente, sortit de la poitrine du prince Pierre. Nicolas essaya d'aller au-devant de l'orage :

— Alexis il faut te soumettre, demander pardon à notre père. Il est juste et bon; le temps le calmera et l'éclairera.

— Ah! ça! cria Alexis, tu ne te souviens donc plus, colonel, que tu parles à ton supérieur,

à un général aide-de-camp de l'Empereur; nous sommes en uniforme, et tu me dois respect et obéissance. Vous avez tous oublié, dans cet hôtel morose, que le temps a marché et qu'il y a maintenant, en Russie, des lois qui priment l'autorité paternelle.

— Alexis a raison, mon père, dit André, les exigences sociales sont modifiées.

Le prince Pierre, toujours muet et sombre, laissait ses fils discuter sans prendre part à la conversation.

— Soit, disait Nicolas, je me courbe devant ton grade; mais, Alexis, permets-moi de te dire: cette femme que tu fréquentes...

Alexis l'interrompit.

— Tu as toujours le nom de la comtesse aux lèvres; cependant tu l'as aimée! et tu la calomnies. Assez sur ce sujet! Je regrette, mon père, les violences que vous me reprochez et que vous avez cependant provoquées. Il n'est plus permis, même à un père, de traiter un général aide-de-camp, âgé de quarante ans, comme vous l'avez fait de moi hier. Cependant je m'incline devant vous et je vous demande franchement pardon.

Alexis s'inclinait comme pour ployer le genou. D'un geste sec et impérieux, le prince Pierre l'en empêcha

— Continuez, dit-il, je veux tout entendre.

Alexis poursuivit :

— Quant à donner ma. démission, à demander un congé, à aller m'enterrer dans le gouvernement de Smolensk, n'y comptez pas ! Du reste, je vous avertis que le général Steinbach, le comte de Mahlberg et d'autres de mes amis vont être avertis de ce qui s'est passé ici.

— Alexis, dit Nicolas, jure-moi que les paroles que tu viens de prononcer ne t'ont pas été dictées par cette femme.

Alexis, un moment troublé, répondit :

— Et quand cela serait ?

— Vous voyez, mon père, la main de l'Allemagne, dit Nicolas. Veuillez réfléchir à ce que je vous ai dit à ce sujet.

La colère du prince Pierre, violemment comprimée, se fit jour à ce moment.

— Silence ! cria-t-il d'une voix terrible. Ah ! ah ! mes fils ne m'ont obéi pendant toute leur vie que pour afficher un jour leur rébellion d'une façon éclatante !

— Tant qu'il ne s'agissait ni de notre honneur ni de notre avenir, commença Nicolas...

— J'ai ordonné de faire silence ! Ah ! il y a des lois qui priment les droits du père de famille ! Ah ! les choses sont changées ! Eh bien ! je vais vous prouver que vous vous trompez.

Alexis, tu vas envoyer ta démission, ce soir même. Ne secoue pas la tête, tu le feras. Quant à toi, Nicolas, je vais examiner s'il faut t'enfermer dans une maison de fous, ou te faire juger pour l'infamie dont tu t'es rendu coupable. Il se peut, en effet, que cette comtesse de Mahlberg soit un espion dangereux.

Ce coffret, renferme des preuves contre elle. Je le porterai au conseil des ministres : et si ce que tu dis est vrai, si cette créature ose se mêler des affaires de la Russie, un châtiment terrible...

Tout en parlant, le prince Pierre avait avancé la main vers le coffret : Nicolas le retira vivement en disant :

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'ai offert de montrer ces documents au père, pas au ministre. Je ne veux pas qu'il arrive malheur à cette femme.

— Si ton accusation est fondée, un complot contre la Russie est un secret trop important pour que je le garde ; si c'est ton imagination qui a inventé cette chimère, personne ne court de danger. Donne-moi ce coffret.

Nicolas secoua la tête :

— Je ne vous le donnerai pas avant que vous m'ayez juré d'en faire l'usage que je vous indiquerai. Vous dormiez tous quand je veillais.

C'est le moins qu'on me laisse la conduite de cette affaire. Tout à l'heure, vous ne daigniez pas me croire; maintenant, vous voulez faire une question d'Etat, de ce que je vous ai révélé. J'ai pitié de cette femme vaincue qui a accepté franchement sa défaite. Je ne sais pas ce qui se passe dans son âme, mais je ne veux pas de scandale. Alexis et André sont trop intéressés à ce que le secret de cette scène ne soit pas divulgué. Quant à vous...

Le prince Pierre fit deux pas: il touchait presque Nicolas:

— Ce coffret? vite!

— Qu'en voulez-vous faire?

— Ce coffret?

— Je ne vous le donnerai pas avant que vous me disiez pourquoi vous y tenez tant.

— Parce que c'est mon bon plaisir!

— Votre bon plaisir n'a rien à voir dans une affaire où tant de personnes sont engagées.

— Oh! oh!

D'un mouvement prompt comme la pensée, le vieillard arracha le sabre qui pendait à la ceinture de Nicolas:

— Alexis, écris ta démission; Nicolas, donne-moi ce coffret!

Il brandit le sabre.

— Voyons! si vous oserez vous battre avec

moi, si vous lèverez un fer homicide sur votre père.

Il fit tournoyer son sabre.

— Je vous donne une seconde de réflexion.

Par un mouvement involontaire, les trois frères se rapprochèrent l'un de l'autre comme pour se défendre contre le vieillard. Nicolas, dans le premier moment d'étonnement, avait jeté la cassette de la comtesse sur la table. Le prince Pierre s'en empara.

André recula et fit reculer ses frères vers la porte.

— Mon père, dit-il, revenez à vous !

— Obéissez ! cria le prince, humiliez-vous ! A genoux tous les trois !...

— Grand Dieu ! il est en démence ! dit Nicolas.

Et, esquivant un coup de sabre, il saisit le vieillard dans ses bras nerveux et l'empêcha de faire un mouvement.

— A moi ! au secours ! mes fils veulent m'assassiner ! cria le prince Pierre.

Les domestiques accoururent. Derrière eux, Herder apparut. Nicolas, occupé à maintenir le vieillard, ne vit pas l'officier d'état-major.

— Sortez tous, dit Alexis : mon père a une attaque de nerfs.

Les domestiques, déjà épouvantés par la scène de la veille, s'enfuirent en désordre.

Herder s'était arrêté au seuil : ni André ni Alexis, ne s'aperçurent de sa présence. Cependant le vieux prince ne pouvait se défendre longtemps contre son athlétique fils, et si la lutte se prolongeait autant, c'est que Nicolas essayait de désarmer son père, sans lui faire de mal : il le terrassait pour ainsi dire respectueusement. Au bout de quelques secondes, le vieillard s'affaissa ; sa main laissa tomber le sabre. Nicolas le porta sur un fauteuil, et s'agenouilla auprès du vieillard qui tremblait de tous ses membres.

— Pardonnez-moi, mon père, dit-il.

Le prince Pierre était assis droit comme un automate : sa poitrine se soulevait péniblement ; de son œil atone, il regarda longuement son fils, et poussant un long soupir :

— Les temps sont venus, dit-il, oui !...

Il passa la main sur son front.

— J'oublie toujours... moi... que tout a croulé; qu'il n'y a plus ni patrie, ni famille, ni religion, ni loi.

Il se leva :

— N'importe ! devrais-je être seul, je maintiendrai mon autorité. Vous avez commis, mes fils, un crime dont vous ne comprenez peut-être pas l'énormité. Moi, si j'avais osé frapper mon père, je serais mort sous les verges.

L'obstiné vieillard poursuivit :

— Obéissez-moi.., ou je vous maudis tous.

Nicolas se tourna vers ses frères, et aperçut au seuil la figure glaciale de Herder :

— Que faites-vous ici, monsieur? cria-t-il.

Herder répondit froidement :

— Je suis envoyé auprès de S. Exc. le prince Pierre Talarine, qui a demandé au ministre de la guerre un officier de l'état-major.

— Oui! dit le prince Pierre! C'est bien; dites au ministre que j'avais exigé sa démission de mon fils aîné. Je voulais vous la remettre, mais elle n'est pas prête encore. Revenez dans une heure.

Alexis sourit :

— Ne vous dérangez pas, Herder, dit-il; mais puisque le hasard vous a rendu témoin de la douloureuse scène qui vient de se passer, vous devez comprendre que mon père ne jouit plus de sa raison.

— Oh! Alexis! murmura Nicolas.

Le prince Pierre, blême de rage, la bouche entr'ouverte et le corps agité, essayait d'articuler des paroles. Sa gorge se serrait, une écume blanche entourait sa bouche qui ne proférait que des sons rauques et étouffés. Il retomba sur son fauteuil.

— Vous voyez! dit Alexis à Herder.

Herder répondit :

— Oui! il est fou... et j'en témoignerai...

Le méthodique officier tourna sur ses talons.

Quinze jours après ces événements, il n'était bruit à Saint-Pétersbourg que de la folie du prince Talarine et du suicide du comte de Mahlberg.

« Cette famille Talarine, disait-on dans les salons, est comme celle des Atrides; la folie y est héréditaire. Naguère c'était le second fils, maintenant c'est le père. »

La réputation d'originalité dont jouissait le prince Pierre, donna facilement crédit à ces bruits. Herder, d'ailleurs, avait confirmé les rumeurs publiques. Les amis de la maison disaient : « Ce que nous avons pris pour des originalités n'étaient que des germes de folie. »

Les ennemis, les partisans de l'Allemagne, tous ceux que le prince Pierre n'avait pas épargnés, déclaraient qu'il fallait d'abord l'interdire, puis l'enfermer. Cette dernière opinion prévalut. Alexis, appelé et interrogé par l'Empereur, annonça un jour qu'il allait, après en avoir obtenu l'autorisation du souverain, convoquer un conseil de famille pour décider des mesures qu'il y aurait à prendre.

L'ordre donné par le prince Pierre à son fils, d'avoir à envoyer sa démission à propos d'un

toast porté dans un repas d'officiers, avait déjà fait lever les épaules à quelques jeunes gens; mais quand on sut que le vieux boyard avait fait garrotter Alexis, et que le lendemain, il avait chargé ses trois fils à coups de sabre, il n'y eut à Saint-Pétersbourg qu'un cri : « Le prince Talarine est fou, archifou! »

X

Les événements dont l'hôtel Talarine avait été le théâtre, après avoir défrayé pendant quelques jours la curiosité publique, s'enveloppèrent subitement d'un voile mystérieux qui intriguait singulièrement la capitale.

Le drame de l'hôtel de Mahlberg était un autre mystère. De tous côtés, on alla aux renseignements ; quelques curieux osèrent même se rendre à l'hôtel le lendemain de la catastrophe. Ils trouvèrent les portes grandes ouvertes. La comtesse était sortie, la justice s'occupait à relever les témoignages des domestiques. L'enquête allait finir, quand madame de Mahlberg rentra de l'ambassade de Prusse, escortée du prince Donnerstein et d'un magistrat. Quelques minutes après, le bruit se répandit qu'on avait constaté le suicide. « Quelle avait bien pu être, se deman-

dait-on, la cause de ce suicide : jalousie, infidélité reconnue de la comtesse, revers de fortune? »

Le lendemain, madame de Mahlberg ayant tout à fait disparu, on en fut réduit aux conjectures et plus le temps avançait, plus les événements devenaient impénétrables. Si l'on ajoute à cela les bruits qui, d'autre part, commençaient à se répandre dans le public, sur les faits dont le ministère de l'intérieur avait été le théâtre, on comprendra dans quelle excitation étaient les esprits. Quelques individus, plus perspicaces que le reste des désœuvrés, émirent l'opinion que les trois drames pouvaient bien se relier l'un à l'autre par un fil invisible ; mais la foule, aidée par les journaux à nouvelles, se livrait aux conjectures les plus excentriques, où la politique n'était pas étrangère.

Que se passait-il donc dans ces deux hôtels devenus depuis deux semaines l'objet de toutes les conversations?

Quand le prince Pierre eut repris connaissance, deux rides profondes qui avaient creusé ses joues donnaient à sa physionomie, d'ordinaire sombre, une expression sinistre. Il appuya fortement ses mains aux bras du fauteuil, se souleva un peu, et son œil tomba lourdement sur ses fils. Alexis,

debout au milieu de la pièce, avait une attitude décidée ; André gardait un silence embarrassé et Nicolas agenouillé disait :

— Pardon ! pardon ! mon père ; mais...

Un tressaillement agita l'austère figure du prince Pierre.

— Les temps sont changés ! murmura-t-il d'une voix brisée. Dieu est discuté, les rois ne sont plus maîtres chez eux, les pères n'ont aucune autorité sur ceux auxquels ils ont donné la vie. La révolte est générale, tout est bouleversé ; les principes sur lesquels a reposé la société depuis que le monde est monde, détruits !

— Pardonnez-nous, mon père, répondit Nicolas, nous vous avons toujours aimé, obéi...

— Oui ! tant qu'il s'est agi de choses sans importance, vous avez laissé au vieillard l'illusion de l'autorité ! Quand j'ai fait appel aux grands principes du devoir et de l'honneur ; quand je vous ai parlé religion, patrie et famille, vous avez haussé les épaules en murmurant : Le vieillard radote ! Le jour où, en vertu du droit naturel et imprescriptible de tout père de famille, je vous ai dit : Obéissez ! vous vous êtes jetés sur moi, vous m'avez terrassé, et vous avez crié à qui a voulu l'entendre : Il est fou ! Dans les siècles passés, le fait d'avoir touché votre père eût été qualifié de crime : aujourd'hui cet attentat

vous paraît simple et votre conscience même ne s'en est pas troublée!

Il s'affaissa lourdement dans le fauteuil, ses bras s'abattirent de chaque côté, et, laissant tomber la tête sur la poitrine, il murmura :

— Oui, les temps sont changés!...

— Mon père, reprit Nicolas, daignez nous écouter! Vous avez raison, les temps sont changés : l'opinion publique régit le monde...

Alexis interrompit son frère avec quelque brutalité :

— Et puis, mon père! vous oubliez que vous m'avez fait garrotter par vos gens, que vous avez levé un sabre sur nous..... Que diable! nous ne sommes plus au temps des patriarches, où un père pouvait immoler ses fils. La loi est là, ne l'oubliez pas...

— Alexis! Alexis! dit Nicolas d'un ton suppliant.

— Assez! à la fin! cria Alexis. Qui donc a droit ici de se poser en victime? Certes, on ne trouverait pas, dans toute l'Europe, trois fils comme nous : après les violences que notre père s'est permises, nous voilà tous les trois à ses pieds!

— Ah! tu es à mes pieds, Alexis!... riposta le prince avec ironie...

— Oui, car j'ai oublié que vous m'avez frappé, moi, un général!

Le prince Pierre le regarda de son œil implacable et dit :

— Tu crois peut-être que c'en est fait de moi et que tout est fini !

La cassette de la comtesse de Mahlberg était sur la table : le prince Pierre posa dessus sa main tremblante :

— Vous trouvez insuffisante mon autorité de père : soit ! Eh ! bien, moi, prince Talarine, général en chef et membre du conseil de l'Empire, je suis votre supérieur hiérarchique ; et, puisque vous invoquez contre moi les nouvelles constitutions, je les invoque contre vous, à mon tour ! Princes Nicolas et André Talarine, vous m'avez dénoncé une conspiration contre la Russie. J'en prends note ! il paraît que tous les deux vous y avez trempé. Prince Alexis Talarine, moi, votre supérieur, je vous trouve indigne de servir, et je vais en aviser le ministre ! C'est le fonctionnaire qui vous parle. Quant au père, voici son dernier mot : Si vous ne m'obéissez pas, je vous chasse de ma maison, et ma caisse vous sera fermée. Puisqu'il faut parler votre langage, je le parlerai !

Il prit le coffret et se leva :

— Livrez-moi passage ! Je vais me rendre au conseil de l'Empire.

Alexis se dressa en face de lui :

— Non, mon père, c'est impossible ! Vous ne

sortirez pas aujourd'hui : vous n'êtes pas assez calme et il ne faut pas que ce qui s'est passé ici soit officiel.

Le bureau sur lequel le prince Pierre pesait de tout son corps gémit sous lui.

— Ah! ah! ah! répéta-t-il, il ne faut pas!

— Non, dit Nicolas, il ne faut pas! Ce coffret ne doit pas rester entre vos mains. Je ne veux pas perdre la femme qui me l'a livré.

André ajouta :

— Evidemment, il est impossible d'en saisir le conseil d'Etat. Nicolas vous a dit que j'avais commis une faute...

Le prince Pierre s'achemina vers la porte :

— Et cependant, dit-il en continuant sa pensée, cela sera fait!

Auprès du seuil, les trois frères s'étaient groupés. Alexis dit à voix basse à Nicolas :

— Il m'a arraché mes épaulettes : c'est un cas d'indignité ; il ne faut pas que cela soit connu.

— Je ne veux pas perdre Isa, dit Nicolas.

— Demain il sera plus calme, il réfléchira, ajouta André.

— Il ne faut pas qu'il sorte!

— Non.

Pendant qu'ils échangaient rapidement ces paroles à voix basse, le prince Pierre, le coffre sous le bras, s'était arrêté, car un éblouissement l'avait

saisi. Mais, s'étant remis par un violent effort de volonté, il leva les yeux et vit ses trois fils, debout, dans une évidente attitude de résistance.

— Mon père, vous ne sortirez pas ! dit en effet Alexis.

Le prince Pierre le regarda, éprouva une suffocation violente, porta la main à son cœur, chancela, et, laissant échapper la cassette, tomba inanimé sur le parquet. Nicolas se précipita à genoux auprès de lui.

— Il n'est qu'évanoui, dit-il. Du secours ! vite !

Alexis sonna.

— Que l'on transporte le prince dans sa chambre, qu'on le mette au lit et qu'on coure chercher un médecin ! ordonna-t-il aux domestiques.

Et, comme ceux-ci semblaient hésiter :

— Je suis le maître ici, souvenez-vous-en, dit-il: que ceux qui ont osé me toucher hier, tâchent, par leur obéissance, de me faire oublier leur crime.

Les domestiques se mirent en devoir d'obéir.

— Nous allons le veiller à tour de rôle, dit André.

* *

Le prince Pierre se sentit incapable de quitter le lit le lendemain : l'émotion éprouvée lui avait

été fatale : le côté gauche de son corps était paralysé. En revanche, toute sa force de caractère lui était revenue, et sa décision affermie. S'adressant à André qui était à son chevet au moment où il ouvrit les yeux après douze heures d'un sommeil léthargique, il dit :

— Je vous ai donné la vie : en récompense... vous avez voulu me l'ôter. Mais, grâce à Dieu, je ne mourrai pas avant d'avoir accompli mon devoir. Dès que j'aurai assez de forces, j'écrirai au ministre. Quant à Alexis, je ne le reverrai que lorsqu'il aura envoyé sa démission :

Plongeant dans les yeux d'André un regard farouche, il ajouta :

— Il vous reste un moyen pour m'empêcher d'exécuter ma résolution, c'est de m'assassiner ici, sur place ! Je ne me défendrai pas ! Faites.

Et se retournant, il mit son visage dans les draps.

— C'est horrible ! murmura Nicolas qui entrait. Et pourtant nous avons agi avec sagesse.

Le surlendemain, le prince Pierre allait mieux ; il demanda une plume, du papier et écrivit au ministre une longue lettre qu'il remit à un de ses valets. Les domestiques de nos jours obéissent à ceux qui sont en état de se faire obéir. Alexis, l'aîné des trois frères, était devenu le maître par son droit et par la terreur qu'il inspirait. La lettre

ne partit point. Pendant deux jours, le prince Pierre fut dans un état d'agitation extrême ; à tout moment, il demandait si personne n'était venu de la part du président du conseil de l'Empire.

Quand, après avoir pour la centième fois peut-être, posé cette question, il reçut une réponse négative, il pâlit horriblement :

— On m'oublie, soit! Quand je serai rétabli, je saurai me faire écouter.

Le prince Pierre se rétablissait en effet peu à peu, mais il restait sombre, silencieux, et n'adressait la parole à aucun de ses fils.

Un matin, Alexis, qui avait passé une partie de la nuit dans la chambre contiguë à celle de son père, le trouva, en entrant chez lui, assis sur son lit et l'œil étincelant.

— Je sortirai demain, dit-il, et demain justice sera faite !

Et il ajouta de nouveau :

— Vous avez encore vingt-quatre heures pour m'assassiner.

A la suite de ce propos rapporté par Alexis à ses frères, un conseil fut tenu entre eux ; Alexis se rendit chez le ministre de la guerre, lui raconta l'histoire, et obtint, avec promesse d'un secret absolu, une audience immédiate de l'Empereur. Le résultat de cette audience fut l'autorisation de réunir le lendemain même un conseil de famille et

une consultation de médecins pour constater la folie du prince Pierre et procéder à son interdiction.

XI

Lorsque, après avoir tué son mari, la comtesse de Mahlberg se trouva seule dans la chambre à coucher, le jour commençait à poindre ; elle contempla froidement une large tache brune qui s'étendait sur le tapis, et qui, à mesure que la lumière pénétrait, devenait de plus en plus rouge.

— Du moment où il avait une volonté, il ne pouvait plus me convenir, murmura-t-elle. Je ne me repens pas de sa mort; je ne l'ai pas assassiné : je l'ai tué quand il pouvait se défendre : que ne l'a-t-il fait?

Elle se redressa de toute sa hauteur.

— Car enfin, poursuivit-elle, cet homme n'avait rien d'utile : incapable de me dicter ses volontés, incapable de me protéger. Son amour timide n'était qu'égoïsme. Il pouvait être le chien qui se couche aux pieds, rien de plus. Je l'aurais supporté ainsi toute la vie; mais il s'est révolté un jour, et sa révolte, sans raison d'ailleurs, n'a pas été courageuse. Sa volonté, un moment accusée, a fléchi devant une autre. Ah !

cet autre! Je l'aime celui-là! Nicolas me domptera peut-être. Du moins sera-ce une lutte de tous les instants. Oh! une existence nouvelle! Il faut que je sois à lui et qu'il soit à moi! Nous verrons qui sera le plus fort! Que je le couche à mes pieds ou qu'il me terrasse aux siens!

Elle fronça soudain le sourcil. La tache rouge du tapis était devenue écarlate et son regard s'y était porté.

— Mais pour cela, il ne faut pas que la justice se mêle de ceci.

Après un instant de réflexion et passant évidemment à une autre idée :

— J'ai fait leurs affaires : à eux maintenant de débrouiller les miennes.

Elle jeta un cachemire sur ses épaules, entra dans l'antichambre, et s'apprêtait à sortir, quand elle trouva sur sa route le valet de chambre de Mahlberg, qui demanda :

— Où allez-vous, Madame?

Elle le toisa d'un regard stupéfait :

— Depuis quand me parle-t-on sans que j'interroge?

Le domestique, résolu, répéta :

— Où allez-vous, Madame?

Elle recula. Mais presque aussitôt :

— Ah! ah! dit-elle, je comprends. Eh bien, venez avec moi.

Le valet de chambre hésita un instant.

— La maison a été le théâtre de trop de scandale, se dit-il, je ne veux pas en faire de nouveau.

Puis, tout haut :

— C'est bien! je vous accompagnerai, Madame.

Deux autres valets, debout, ouvrirent les portes après avoir hésité visiblement. La comtesse sortit. La rue venait de s'éveiller: quelques fiacres arrivaient à une station faisant face à l'hôtel. La comtesse héla un cocher, ouvrit la portière, et s'assit. Le valet de chambre monta à côté d'elle. Elle se recula frissonnante de dégoût et de colère.

— Comme cela, ce sera plus sûr, dit le valet.

— A l'ambassade d'Allemagne, ordonna la comtesse.

Les domestiques de l'ambassade venaient de se lever, mais les maîtres dormaient encore, car il était sept heures à peine. Isa entra, suivie du valet de chambre de son mari.

— Le prince Donnerstein habite l'ambassade? demanda-t-elle au laquais qui frottait le salon principal.

— Oui, Madame! répondit le laquais en se courbant devant cette femme d'une beauté royale.

Puis, après s'être incliné, il l'examina avec surprise; la surprise fit place à un demi-sourire.

La comtesse était en toilette de nuit, sans chapeau ni gants.

— Menez-moi chez lui, dit-elle.

— Le prince repose.

— Réveillez-le !

— Mais !...

— Annoncez la comtesse de Mahlberg, dit-elle avec hauteur.

Les femmes qui ont dans la voix l'accent de la domination, l'ont irrésistible. Le laquais se précipita. Isa se laissa tomber dans un fauteuil placé au milieu de la pièce et auquel le laquais avait adossé son balai. Le valet de chambre se tenait debout près d'elle.

— J'ai excusé vos soupçons, lui dit-elle ; mais vous n'espérez pas assister à mon entretien avec le prince ?

Il secoua la tête :

— Non, certes !

— Alors, que faites-vous ici ?

Il répondit d'une voix ferme :

— Je vous attendrai et nous retournerons ensemble à l'hôtel ; la justice vous y attend.

Elle fit un haut-le-corps. Le prince de Donnerstein entra tout effaré.

— Chère comtesse, quel heureux vent vous amène ?

Elle lui prit le bras.

— Venez, dit-elle, dans votre cabinet.

Il hésitait.

— Oh ! venez ; vous ne savez pas combien est grave l'entretien que je réclame de vous.

Ils entrèrent dans une grande pièce encombrée de papiers.

— On ne nous écoutera pas ?

— Cabinet de diplomate !

Elle le regarda dans les yeux.

— Peu importe, d'ailleurs! Vos secrets sont les miens ; si une oreille indiscrète entendait ce que je vais vous dire, cela vous serait aussi préjudiciable qu'à moi.

Donnerstein remarqua alors le désordre de sa tenue.

— Grand Dieu ! dit-il, en quel état vous êtes ?

— Il s'agit bien de cela !

Et sans autre préambule, elle dit, lui saisissant le bras :

— Je viens de tuer mon mari.

Le diplomate bondit.

— Etes-vous folle ? s'écria-t-il.

— Je viens de tuer mon mari, répéta-t-elle ;... son sang est encore chaud sur mon tapis.

— Un assassinat !

— Un duel !

Il l'examina avec méfiance et terreur ; elle dit :

— Oui, pour le monde, c'est un assassinat, car, dans l'opinion du monde, une femme ne peut tuer autrement un homme. Je n'ai pas le temps de vous raconter l'événement. Je viens pour vous demander de vous opposer à l'action de la justice, et empêcher que l'on ne m'inquiète. Je n'ai pas peur du châtiment, mais je veux vivre : j'aime et je suis aimée.

Donnerstein, effaré, lui prit la main.

— Voyons, comtesse! dit-il, c'est quelque caprice, quelque gageure, une mystification, n'est-ce pas?

Elle le repoussa avec vivacité et le regardant en face :

— Ai-je l'air de quelqu'un qui plaisante? demanda-t-elle.

Son regard sombre lançait des étincelles. Donnerstein comprit qu'elle avait dit la vérité.

— Vous avez assassiné Mahlberg! s'écria-t-il, et c'est à moi que vous venez demander protection, à moi, personnage officiel! Mais je vais vous faire arrêter séance tenante.

— En vérité?

— Vous allez voir, dit le comte, s'avançant vers la porte. Vous êtes un monstre et j'ai toujours eu pour vous une répulsion invincible! N'étaient les ordres que je recevais...

Elle demanda avec ironie :

— Et, dans l'occasion présente, vous ne croyez pas devoir consulter ceux qui vous ont donné ces ordres?

— Non! car vous avez commis un crime!

— Pour lequel je serai arrêtée?

— Oui!

— Et jugée?

Comme Donnerstein avançait toujours vers la porte :

— Que pensez-vous que je dirai au tribunal? Car on ne juge plus à huis clos, aujourd'hui, en Russie. Croyez-vous que je parlerai de mon mari seulement!... Ah! ah! ah! Vous hésitez... J'ai entre les mains votre correspondance, celle d'un autre personnage que vous connaissez bien, les preuves de nos manœuvres à Paris et ici. Steinbach, Dalten, Burger, Herder, m'ont écrit; j'ai tout cela enfermé dans un coffret qui est à l'abri de la soustraction et de l'effraction. Voilà de quoi je parlerai à l'audience. Quant à mon mari, je l'ai tué.... c'est vrai. Ceci s'est passé en une seconde; ce n'est pas long à raconter... Et, cependant, ma défense sera longue, je vous le jure.

Donnerstein revint vers elle.

— Vous êtes donc capable de trahison?

Elle éclata d'un rire terrible.

— Trahir! mais que faites-vous donc vous-mêmes, mes amis? Ah! je le vois bien, il en est de

la solidarité entre complices comme entre parents! Vous parlez de me livrer à la justice? moi vous trahir! Certes, ce serait peut-être la seule bonne action que j'aurais faite de ma vie. Allons, prince de Donnerstein, sauvez-moi des mains de la justice, ou demain toute la Russie saura comment on entend l'amitié de l'autre côté du Niémen.

— Qui vous croira? une femme! Tenez, n'était la crainte de dépasser mes instructions, malgré vos menaces et à cause de ces menaces surtout, je vous aurais déjà fait arrêter. Mais, provisoirement...

Il alla à la porte et la ferma à clef. La comtesse eut un tressaillement involontaire.

— Vous allez rester ma prisonnière. Je vais envoyer immédiatement une dépêche urgente et chiffrée, et j'agirai selon la réponse que je recevrai.

Elle eut un soupir de soulagement.

— C'est tout ce que je demande, dit-elle; on est là-bas plus fort que vous ne l'êtes. Faites votre dépêche.

— Vous ne sortirez pas d'ici?

— Oh! je n'en ai aucune envie! La justice est chez moi à cette heure, et j'ai à ma suite un surveillant fort incommode.

Elle s'assit dans un fauteuil.

— Ecrivez donc votre dépêche, prince; c'est pressé.

Donnerstein écrivit à la hâte quelques mots sur un papier après avoir cherché dans un portefeuille la clef du chiffre diplomatique. Après quoi il se leva. La comtesse avait suivi le mouvement de la plume sur le papier sans rien dire, mais avec un sourire ironique aux lèvres. Quand elle vit le prince se diriger vers la porte, elle dit :

— Malgré la recommandation officielle, votre dépêche mettra bien deux heures pour aller et revenir : invitez-moi à déjeûner.

Il se retourna :

— Je vous enverrai à manger; quant à rester auprès de vous, je ne saurais. Je fais mon devoir de diplomate, mais je ne puis pas ne point vous...

— Mépriser, dit-elle, voyant qu'il hésitait à achever.

— L'indignation m'étouffe, murmura-t-il.

— Ce que je ne comprends pas, continua-t-elle, c'est que les gouvernements, depuis l'invention du télégraphe, continuent à entretenir des ambassadeurs et des agents officiels. Au moindre événement grave, vous êtes obligés d'en référer à plus intelligent que vous! Je ne vois pas de quelle utilité vous êtes. Nous autres, à la bonne heure!

Et après lui avoir décoché ce sarcasme sous forme d'adieu, elle ajouta :

— Envoyez-moi à manger et allez cuver votre vertueuse indignation.

Le prince ouvrit la porte : sur le seuil, le valet de chambre de Mahlberg était debout. Donnerstein bondit :

— Quel est cet homme?

La comtesse dit froidement :

— Montrez-lui qu'il n'y a pas dans cette pièce d'autres sorties. N'est-ce pas, Ivan, ajouta-t-elle, c'est cela que vous désirez?

— Oui, dit Ivan.

— Obéissez. Ivan est le valet de chambre du comte.

— Mais, dit Donnerstein, vous êtes folle, et vous oubliez que vous êtes ici à l'ambassade.

— Vous oubliez, de votre côté, que vous n'avez pas encore reçu de réponse à votre dépêche. Faites ce que je vous conseille, prince; sans cela il y aura du bruit. N'est-ce pas, Ivan?

— Oui, dit le valet de chambre, que Son Excellence m'assure qu'il n'y a pas d'autre sortie... car nous ne voulons pas être accusés de l'assassinat.

— Allons! rassurez-le vite, prince! dit Isa. Si je suis arrêtée, je parlerai.

Donnerstein dit à Ivan :

— Je vous donne ma parole qu'il n'y a pas d'issue secrète.

— C'est bien, Excellence, je vous crois, répondit Ivan. Madame la comtesse, je vous attends dans le vestibule de l'hôtel.

Il s'éloigna.

— Hein? dit-elle, qu'en pensez-vous, Altesse et Excellence? Si ce domestique faisait du bruit, que dirait-on là-bas?... Mais expédiez donc votre dépêche! A quoi cependant tient le sort des empires? A la confiance d'un valet!

Isa resta seule.

— Russie, Allemagne, France, murmura-t-elle quand le bruit des pas de Donnerstein se fut éteint dans la pièce voisine, qu'est-ce que tout cela! Des millions d'hommes ni plus justes ni plus injustes que tel ou tel individu pris à part. Et que suis-je?... Une femme que tout le monde a dédaignée tant que je n'ai eu pour moi que mon droit, et que tout le monde salue maintenant que je me suis faite redoutable. A qui suis-je redevable de quelque chose? A une patrie? Non! A une famille? Encore moins! Des obligations, j'en avais envers mon mari, mais il m'a affranchi par sa lâcheté. Pourquoi donc ne marcherais-je pas droit devant moi, sans m'arrêter à ce que le monde appelle des principes! Avoir des scrupules! Allons donc! Ce serait duperie. Je ne

dois rien à la Prusse, que j'ai servie et qui m'a payée. J'abandonnerai ses intérêts si Nicolas l'exige. — Nicolas ! Oh ! qu'il était beau dans sa fureur ! Rien ne résiste à cette âme de bronze qui habite un corps de fer. Il m'aime et il me poignarderait. Ce ne serait pas lui qui m'abandonnerait au châtiment d'un autre : il me tuerait lui-même, ou se coucherait à mes pieds en me disant : « Tu es un monstre et je t'aime. » Ce sont des hommes, ceux qui parlent ainsi. Mais Rodolphe, il s'agenouillait devant moi, il se prosternait. De cette adoration, qu'est-il resté hier? Pas même assez d'énergie pour me défendre ou me punir ! Ni haine, ni amour, ni force : ce n'était pas un homme.

Elle frissonna.

— Ce cadavre, je le vois là, noyé dans une mare de sang. Qu'est-ce que cette émotion que j'éprouve ? Est-ce remords? Non, je l'ai tué loyalement ; il n'a pas voulu se défendre. Un homme aurait agi comme moi. Pourquoi cette différence de morale entre un homme et une femme ? Est-ce regret? Peut-être : ma vie est brisée. Que ferai-je demain? Je ne veux plus les servir, ils sont les ennemis de Nicolas. Je les trahirai quand il le voudra. Mais quel sera donc le but de ma vie, maintenant ?

Elle songea longuement.

— D'obtenir son amour, et je l'obtiendrai, dit-elle, en relevant la tête avec résolution.

Elle ne songeait pas à sa situation qui se jouait en ce moment. Le télégraphe allait apporter une réponse qui pouvait aussi bien lui être fatale que favorable. Elle pensait à Nicolas Talarine et elle était toute entière à l'exaltation.

— Quel homme! répétait-elle. Quelle énergie! Forcer mon mari à lui livrer mes secrets, et puis, fuir devant ce savant débile qu'il aurait pu tuer d'un souffle. Force physique et force morale : c'est un homme! Je l'aimerai, je l'ai presque aimé déjà cette nuit où il copiait chez moi des papiers secrets en écrasant les plumes. Aux premières lueurs du jour, il était hideux ; mais quelle splendide laideur !

La comtesse était depuis deux heures devant le déjeuner qu'on lui avait servi et qu'elle n'avait pas touché. Donnerstein entra habillé, tiré à quatre épingles, rasé, souriant.

— Eh bien! chère comtesse, la réponse est arrivée : elle est telle que vous la désiriez.

— Ah ! dit-elle presque avec indifférence ! J'en étais sûre : un homme intelligent s'évite un désagrément, quand il le peut; et me poursuivre eût été désagréable à votre maître.

Donnerstein arrondit le bras :

— Comtesse ! vous n'avez rien mangé : le déjeuner nous attend.

— Vous ne me méprisez donc plus ? dit-elle avec un sourire ironique.

Il répondit :

— Mes fonctions m'obligent à voir des gens dont la personne est moins adorable que la vôtre, comtesse.

Elle se mordit les lèvres.

— Je n'ai plus faim, dit-elle, et le temps presse. Que pouvez-vous faire pour moi ?

— Il faudra faire agir nos influences ! Vous devez connaître le commissaire et le juge de paix de votre quartier, et un procureur impérial quelconque.

— Certes !

— Votre commissaire est...?

— Un ancien officier de l'armée, ivrogne et brutal.

— Russe ?

— Russe.

— Rien à faire ?

— Il obéira strictement aux ordres reçus.

— Le juge de paix èst Russe aussi ?

— Oui !

— Quel homme est-ce ?

— Comme tous les nouveaux magistrats, procureurs impériaux, officiers de justice de tout

grade : socialiste, nihiliste, démocrate... ambitieux.

— De ce côté, rien à faire non plus ?

— Rien... directement ! dit la comtesse.

— Mais indirectement?

— Oh ! c'est autre chose.

— Alors il faut s'adresser en haut lieu.

— C'est mon opinion.

— Le prince de Dalten...

— C'est un homme aussi puissant que le ministre de la justice.

— Soit ! j'irai chez lui.

— Nous irons.

— Après déjeuner?

— Tout de suite !

— Eh ! comtesse, je suis vieux et usé, je n'ai pas commis de crime et j'ai faim ; il n'est pas sain, à un vieillard, de sortir à jeun.

— Un retard peut nous être fatal ; mon hôtel est sens dessus dessous ; le valet de chambre de mon mari s'inquiète déjà peut-être : sa défiance peut être éveillée par une absence trop prolongée.

— Comtesse !

— Vous viendrez immédiatement, dit-elle en le regardant en face.

— Diable de femme, dit Donnerstein. Venez donc !

— Le valet du feu comte de Mahlberg fait trembler la Prusse. A quoi tient la grandeur des nations ?

XII

Le prince de Dalten était un tout aussi haut et puissant personnage que le prince Pierre Talarine, mais il professait des opinions diamétralement opposées à celles du vieux boyard. Né en Allemagne, cadet d'une famille illustre. Dalten, après avoir achevé des études fort brillantes à l'Université de Heidelberg, était venu à Saint-Pétersbourg, à la suite d'un petit prince régnant, cousin d'une grande duchesse russe. Quand il fut à la cour, qu'il eut bien étudié la Russie, qu'il eut vu les Allemands y cumuler, dans l'administration, les postes les plus importants, il se dit qu'un pays si utile à ses compatriotes pouvait bien avoir besoin de ses lumières, à lui, et fit proposer ses services par son cousin le petit prince. La proposition fut acceptée immédiatement, car l'Empereur Nicolas, très-aristocrate, aimait les noms historiques, et, connaissant ses sujets; savait combien ils avaient encore besoin des leçons de l'Occident. Dalten prêta serment, se fit sujet russe et entra au service.

Le service fut profitable à Dalten. Intelligent, actif, ambitieux et très-protégé par les grandes duchesses, il devint général, aide-de-camp de l'Empereur, chevalier de tous les ordres russes. Alors on songea à utiliser ses incontestables facultés administratives, et il fut, pendant plus de vingt ans, membre ou président de toutes les commissions nommées pour préparer les grandes réformes administratives dont on s'occupait alors. Au moment où se passe cette histoire, les réformes judiciaires n'étaient pas encore accomplies. Dalten, au nombre des fonctionnaires chargés de les élaborer, avait naturellement une grande influence sur les destinées de la magistrature.

Le prince de Dalten conservait pieusement dans son cœur une profonde reconnaissance pour l'Empereur Nicolas dont il adorait la mémoire : il avait reporté une partie de cette affection sur S. M. l'Empereur Alexandre II. Moindre était toutefois son dévouement au nouveau souverain qui n'avait fait que le maintenir dans les hautes fonctions où il l'avait trouvé. Quant à la Russie, Dalten ne croyait lui devoir qu'une reconnaissance médiocre, car elle ne faisait, selon lui, que rémunérer des services indispensables. Cette distinction entre le pays et le souverain — le souverain qui accorde les dignités et le pays qui

paye les appointements, — est propre à tous les Allemands au service de la Russie. N'ayant aucun patriotisme, ils servent celui qui les paye bien. Pour eux, la Russie c'est le trésor : le Tzar c'est un patron.

En France, en Angleterre, en Amérique où le degré de civilisation des émigrants allemands est égal à celui des indigènes, les Allemands envahissent les usines, les maisons de banque, le commerce : en Russie, où ils sont supérieurs à la masse de la population, ils occupent les plus hauts emplois administratifs. Ils servent bien, mais ils restent Allemands par le cœur. Après avoir fait un contrat avec la Russie, ils l'exécutent fidèlement, mais ce n'est jamais pour eux qu'un contrat résiliable, en cas de non-exécution des clauses.

Nous n'accusons pas les Allemands de haïr la Russie, nous affirmons seulement qu'ils la servent sans enthousiasme. On ne saurait leur en faire un crime.

Il n'en est pas moins vrai que cette invasion des hauts emplois par des étrangers est une des plaies du cancer de la Russie.

Le prince de Dalten ne valait, ni plus ni moins que ses compatriotes. Il aimait beaucoup le tzar, un peu la Russie, mais gardait toute son affection pour l'Allemagne. Aussi avait-il accueilli avec

un sentiment de satisfaction peu déguisé la nouvelle des succès des armées prussiennes en 1870; il avait eu d'autant moins à s'en cacher qu'il trouvait de l'écho partout, à la cour, à l'armée, dans les conseils de l'Empire. Les quelques vieux Russes, qui, comme le prince Talarine, protestaient contre ce sentiment, étaient extrêmement rares et bornaient leur protestation au silence. Au lendemain de Sedan, les applaudissements de Berlin avaient eu leur écho à Saint-Pétersbourg et Dalten s'était fait remarquer parmi les plus empressés à les répéter.

Le prince donnait audience. Un de ses aides-de-camp (en Russie, un général, quelques fonctions qu'il remplisse, a toujours des aides-de-camp) introduisait auprès de lui les solliciteurs.

Le prince causait avec un homme jeune encore, vêtu d'un habit noir, comme l'étiquette administrative l'exige de tout inférieur qui paraît devant son chef. La figure de cet homme était sèche, blême; ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

— Je vous déclare, Monsieur, que vous êtes allé trop loin, disait sèchement le prince: le général Steinberg appartient à la suite de l'Empereur; s'il a frappé son domestique, c'est par suite d'une vieille habitude.

L'homme en habit noir répondait :

— J'ai condamné, la semaine passée, le prince Pierre Talarine pour un fait d'une gravité moindre, et Votre Altesse m'a donné raison.

— Le prince Pierre! le prince Pierre n'est qu'un vieux fou : cela lui arrive tous les jours; Steinberg est un homme très-bien élevé qui a fait ses études à l'Université de Jena : chez lui, c'était un moment d'oubli.

— Altesse, je suis substitut du procureur impérial. Je ne puis entrer dans...

— M. Libanoff... Je vois que vous vous préoccupez peu de votre avancement : le mémoire que vous m'avez fait parvenir à cet effet, dont j'ai voulu vous entretenir...

La phrase de Dalten fut interrompue par l'entrée de son aide de camp qui lui dit :

— Que Votre Altesse m'excuse : le prince de Donnerstein insiste pour être reçu tout de suite.

Tout en parlant, l'aide de camp tendait une carte sur laquelle il y avait quelques mots tracés au crayon.

— Othon de Donnerstein, l'ami et le confident de...! s'écria Dalten : faites entrer! Excusez-moi, monsieur Libanoff : je crois que nous n'avons plus grand'chose à nous dire, et je suis obligé...

— Que Votre Altesse daigne me permettre de reprendre cette conversation, répondit, avec un frémissement dans la voix, l'homme vêtu de noir.

— A quoi bon? Vos opinions me sont connues. Vous venez de faire parade d'un rigorisme...

— Votre Altesse croit cela !

— Ah ! ah !

En ce moment, le prince de Donnerstein et Isa entraient.

— Monsieur Libanoff, dit le prince, attendez-moi, nous reprendrons cette conversation.

Et se tournant vers Donnerstein, les bras ouverts, il dit en allemand :

— « Wie gehts ! lieber furst.... Oh ! frau Græfin... »

(Les Allemands, en Russie, parlent toujours allemand entre eux avec une sorte d'ostentation orgueilleuse.)

— Quel bon vent vous amène? demanda Dalten. Serais-je assez heureux pour vous être utile?

Donnerstein, après s'être assuré que l'aide-de-camp et Libanoff étaient sortis, répondit :

— Oui ! cher prince, j'ai à réclamer de vous un grand service.

— Qu'est-ce? Dites vite !

— Je viens vous dénoncer un crime.

Et prenant la main d'Isa, il ajouta en souriant :

— Cette charmante personne vient d'assassiner son mari.

Isa, malgré son empire sur elle-même, recula frissonnante.

— Le pauvre Mahlberg, poursuivit Donnerstein froidement, est mort tué par ces belles mains. Il importe que l'on croie à un suicide, et je viens vous demander de nous aider en cette occurrence.

Dalten ne fut pas maître d'un mouvement de stupéfaction.

— Oh! oh! dit-il. Vous avez l'air sérieux en disant cela.

— On ne peut plus sérieux.

— Mais c'est très-grave, et je ne sais...

Donnerstein lui tendit une dépêche télégraphique.

— Tenez!

Dalten prit la dépêche. Après l'avoir lue silencieusement et lentement, il murmura :

— C'est bien! Il ne peut demander rien d'injuste. Nous allons nous occuper de cela.

S'approchant de la comtesse, il ajouta, avec le plus charmant sourire :

— Ce cher prince a parfois des brusqueries de langage.... il vous a accusée d'avoir assassiné

votre mari. Ce ne peut être un assassinat.

— Selon les lois du monde, si... ; car je lui ai tiré un coup de pistolet. Dans la réalité, ce fut un duel : mon mari avait une arme à la main et je l'engageais à s'en servir.

— Eh bien! cette hardiesse me plaît; même en dehors de ma résolution prise depuis longtemps d'être toujours agréable à nos amis d'outre-Niémen, votre réponse m'eût disposé en votre faveur.

Et il répéta :

— Nous allons nous occuper de cela.

Donnerstein dit :

— Il s'agit de prouver que le comte s'est tué lui-même.

— Soit!

— D'arrêter toute enquête!

— C'est tout?

— Oui; mais il faut agir promptement! L'accident a eu lieu cette nuit; il est urgent que rien ne transpire.

— Ce sera fait tout de suite.

Le prince sonna. Donnerstein demanda :

— Vous avez en vue quelque magistrat allemand?

— Pas un seul, toute la magistrature est russe.

— Mais, alors...

— C'est tout comme : ils sont presque tous socialistes... nihilistes.....

— Eh bien?

— Vous allez voir.

L'aide-de-camp entrait.

— Introduisez le substitut dont la visite du prince a interrompu l'audience.

L'aide-de-camp salua et se retira.

— L'individu qui va venir, dit Dalten, est un socialiste de la plus belle eau, c'est-à-dire un ambitieux effréné : il fera votre affaire.

— Je ne vous comprends pas. En sa qualité de Russe, il doit nous détester.

— Erreur! Ces hommes-là détestent les gens en place, les riches, les puissants : le reste leur est indifférent. Ceux qui nous haïssent, ce sont les vieux Russes, les vrais conservateurs. Le particulier que nous allons voir m'obéira simplement, je le crois du moins d'après notre conversation de tout-à-l'heure. Il me servira pour avancer en grade, quitte à trahir après! Mais il ne pourra nous trahir, nous.

Donnerstein murmura :

— Ils sont nos alliés sans le savoir, n'est-ce pas?

Dalten le regarda avec étonnement. L'Allemand prussien et l'Allemand russe ne se comprirent pas : Dalten ne trahissait pas son gouvernement,

il se contentait d'aimer platoniquement l'Allemagne.

Le substitut pénétra dans le cabinet.

Donnerstein murmura à l'oreille de la comtesse :

— Seconde plaie du cancer!

Le blême individu s'arrêta sur le seuil et s'inclina.

— Approchez! monsieur Libanoff, dit Dalten. Nous pouvons continuer notre conversation.

— Ah! dit Libanoff, en jetant un regard sur Donnerstein et sur la comtesse.

— Oui! j'ai une question à vous poser.

Libanoff s'inclina, mais ce mouvement n'était pas exempt de raideur.

— Monsieur Libanoff, comment comprenez-vous la justice?

Libanoff étonné garda le silence.

— Répondez, je vous interroge!

Libanoff répondit d'un ton sec :

— La justice n'existe pas sur cette terre : la vraie justice ordonne de punir tous les coupables, et de récompenser tous les innocents.

— Vraiment?... Récompenser!

— Oui! Altesse, récompenser. Il y a deux principes, le bien et le mal; tous ceux qui ne font pas le mal font le bien. Les forts sont toujours coupables, les faibles toujours innocents.

— Oui! oui, répondit Dalton ironiquement, les riches occupent des places et doivent les céder aux pauvres... Eh bien! moi, je comprends autrement la justice. Ecoutez-moi à votre tour, monsieur Libanoff : la justice vraie n'existe peut-être pas, en effet, mais la meilleure justice est celle qui sauvegarde les intérêts du plus grand nombre. Or, si un crime commis au préjudice d'un individu profite à toute une communauté, à toute une nation, faut-il le punir? Répondez-moi!...

Libanoff s'inclina sans répondre. Dalton continua :

— Si un homme chargé de distribuer la justice ferme les yeux sur un crime pareil, il rendra service à la société. Cet homme est dans une situation inférieure : son activité prouve qu'il peut être utile dans un poste élevé : la société le lui accorde et il lui rend des services de plus en plus grands. Or, sans la première infraction à la justice idéale, il n'eût jamais été apprécié et la société en aurait subi un préjudice manifeste. En définitive, il est récompensé pour une action blâmable, mais croyez-vous, monsieur Libanoff, que ce soit là la justice?

Libanoff répondit d'une voix ferme :

— Oui, Altesse, vous avez raison, cela aussi c'est la justice.

— Monsieur Libanoff, que pensez-vous du poste de procureur impérial à Kieff?

— Un bon poste ; celui qui l'occupe peut déployer largement son activité, se faire connaître..., et...

— Vous savez que ce poste est vacant.

— Ah !

— Monsieur Libanoff, voulez-vous être procureur impérial à Kieff?

Les yeux de Libanoff lancèrent un éclair.

— Que faut-il faire pour cela?

— Comprendre la justice ainsi que je la comprends.

— Je suis prêt !

Dalten se tourna vers Donnerstein :

— J'ai lu, lui dit-il, en le regardant d'un air particulier, le mémoire que M. Libanoff m'a fait remettre ; je vous réponds de lui. Racontez-lui votre affaire. Monsieur Libanoff, ajouta-t-il, faites ce que madame vous demandera, et, l'affaire menée à bonne fin, revenez me voir.

Il s'approcha d'Isa et dit tout bas :

— Que vous avait donc fait ce pauvre Mahlberg? Je le regrette beaucoup; il était quelque peu mon ami. Il est vrai que ce n'était pas un mari pour vous.

Et, satisfait de cette courte oraison funèbre, Dalten s'assit à son bureau.

Dès que la comtesse et Donnerstein se trouvèrent ainsi mis en rapport avec Libanoff, celui-ci s'adressa le premier à eux :

— Racontez votre affaire sans me rien cacher. Il y a un crime commis, que vous voulez étouffer, et c'est vous, madame, qui êtes coupable?

— Monsieur! dit Isa en reculant.

— Votre regard n'est pas trompeur, vous êtes une femme d'action.

Donnerstein fut choqué des paroles de Libanoff :

— Monsieur, dit-il, le prince vous a présenté à nous pour nous être utile et non pour nous confesser.

Libanoff fronça le sourcil :

— Oh! oh! déjà du dédain!... Laissez-moi d'abord vous rendre service, vous me mépriserez après. M. le prince de Dalten, dont la supériorité d'intelligence est indiscutahle, vient de dire une grande vérité. Un homme qui veut être utile à la société dans un poste élevé, doit écarter tous les obstacles pour arriver à ce poste. Les irrégularités partielles doivent lui être pardonnées, car son but est louable. C'est la justice intrinsèque. Je suis, madame, un de ces hommes nouveaux qui n'ont pour eux que l'avenir. Le mépris de ceux qui ont un passé ne me froisse que quand il ne

peut m'être utile. Dans la circonstance actuelle, le vôtre m'est indifférent. Méprisez-moi donc, si cela vous convient; je ne vous en servirai pas moins, parce qu'ainsi je marche à mon but.

Mme de Mahlberg demanda :

— Vous êtes nihiliste, Monsieur! n'est-ce pas? Vous ne croyez à rien. Les mots religion, patrie, devoir, n'ont pas de sens pour vous!

— Je suis de ceux qui aiment l'humanité tout entière. Mais ce n'est pas de mes affaires qu'il s'agit, c'est des vôtres. Je vous ai dit que vous pouviez avoir confiance en moi. Allez donc, je vous écoute.

Isa dit :

— Je vous crois!

— Alors, dites vite! Quel est le crime que vous avez commis?

— J'ai tué mon mari.

— Bien! Il n'y avait pas de témoins?

— Non!

— A quelle heure?

— Ce matin, à deux heures.

— Fort bien! La police n'a pas achevé la première enquête, le parquet n'est pas encore saisi. Quel quartier habitez-vous?

— Quai des Anglais.

— De mieux en mieux! Le juge de paix est de mes amis! Vous désirez?....

— Que l'on croie à un suicide.

— Soit. Le prince de Dalten va sur le champ me faire déléguer à l'enquête...

Isa l'interrompit :

— Il ne faut pas qu'il y ait d'enquête.

— Ah ! ah !

Donnerstein ajouta :

— Faites-vous donner un ordre et vous nous accompagnerez à l'hôtel.

Dalten écoutait tout en écrivant; il dit :

— Faites ainsi, Libanoff; voici votre délégation.

— Altesse, cette délégation n'est pas dans les formes.

— C'est une affaire entre étrangers; le prince de Donnerstein est de l'ambassade d'Allemagne, il m'a prié de hâter la chose afin d'éviter un trop long scandale : je prends tout sur moi. Le temps presse. Allez, Libanoff, accompagnez la comtesse. Adieu, prince, adieu, madame la comtesse.

Dans la chambre voisine, Libanoff s'arrêta tout à coup et regardant Isa en face :

— Vous êtes un agent de la Prusse, madame, n'est-ce pas ?

Donnerstein tressaillit. Isa murmura troublée :

— Monsieur Libanoff, vos soupçons...

Il eut un rire silencieux.

— Je voulais seulement vous prouver qu'on ne me trompe pas. Du reste, que vous soyez ou non un agent de la Prusse, je ne m'en inquiète guère, car je ne vois en toute chose que le bien de l'humanité. Peu m'importent la Russie et la Prusse : c'est l'intérêt de tous les hommes, sans distinction de nationalité, que j'ai en vue. Venez, madame, et ne craignez rien. Dans une heure, votre affaire sera faite.

Dans la cour, où la voiture attendait Isa, ils aperçurent le valet de chambre de Mahlberg auprès de la portière :

— Vous! dit-elle, encore vous! Vous nous avez suivis ?

Le domestique s'inclina.

— Nous retournons à l'hôtel, madame la comtesse? demanda-t-il d'une voix ferme, quoique respectueuse.

Elle froissa son peignoir.

— Oui, dit-elle, à l'hôtel.

L'hôtel était sens dessus dessous. Une foule de curieux stationnait dans la rue, en attendant des nouvelles. Le commissaire de police, le juge de paix (magistrat qui, en Russie, remplit souvent les fonctions de juge d'instruction), étaient enfermés dans l'appartement du comte et procédaient à une enquête minutieuse qui durait de-

puis trois heures déjà. L'entrée de la comtesse produisit une vive sensation. La foule des curieux se rapprocha et les serviteurs de l'hôtel s'entre-regardèrent avec étonnement.

— La justice est dans l'hôtel? demanda Isa à un des valets.

— Oui, madame.

— Qu'a-t-on fait?

— Rien encore ! Nous attendons.

Isa ne put s'empêcher de laisser échapper un soupir de soulagement. Libanoff s'approcha d'elle et dit tout bas :

— Laissez-moi faire maintenant!

Elle fit un signe d'acquiescement.

— Prince de Donnerstein, votre bras? dit-elle. J'attendrai les ordres de ces messieurs au salon.

— Faites-moi conduire auprès du juge de paix, ordonna Libanoff.

— Défense est faite de déranger ces messieurs, répondit un domestique.

— Je suis le procureur impérial délégué...

Le valet s'inclina. En entendant ces paroles, le valet de chambre de Mahlberg s'approcha vivement :

— Monsieur le procureur impérial, je désire être entendu en témoignage.

Libanoff se retourna, le toisa avec sévérité et répondit :

— On vous entendra en temps et lieu. Maintenant, que l'on prévienne le juge de paix que je veux lui parler, et qu'on mette à ma disposition une des chambres de l'hôtel.

Cinq minutes après, Libanoff, assis dans le cabinet de Mahlberg, voyait entrer le juge de paix.

— Tiens! Libanoff! dit celui-ci. Enchanté de te voir! Ah! pardon, monsieur le procureur impérial, dit-il en s'inclinant; vous êtes dans l'exercice de vos fonctions.

— Viens ici, Soureff, dit Libanoff! Pas de simagrées; nous avons à causer sérieusement... Que penses-tu de cette affaire?

Soureff secoua la tête :

— Il y a un crime de commis, c'est indubitable; un homme est venu à l'hôtel hier, très-tard, avec le comte; cet homme a disparu. Nous attendions...

Libanoff l'interrompit.

— Voici ce qui te trompe, mon ami, il n'y a pas eu de crime de commis.

Soureff bondit :

— Comment?

— Je te l'assure.

— Tu es fou! nous avons des preuves.

Libanoff lui prit la main.

— Viens ici, Soureff, et écoute-moi.

Soureff l'examinait avec un étonnement indicible.

— Ecoute, te dis-je. Quand j'ai su que tu étais chargé de la conduite de cette affaire, j'ai tressailli de joie. Tu as raison, Soureff, un crime a été commis ; mais dans une heure, l'enquête doit être finie et le rapport arrêté dans le sens que je te dis.

Soureff pâlit.

— Si tu es devenu insensé..... commença-t-il.

— Ce que je te dis est sérieux.

— Comprends-tu bien la portée de tes paroles ?

— Oui !

— Et tu oses me proposer...

— Je fais plus... Je suis persuadé que tu accepteras.

Soureff se leva :

— Libanoff, dit-il, nous avons étudié ensemble. Depuis, nous avons passé ensemble presque toute notre vie. J'aime ton esprit, je partage tes opinions et je t'aime, te croyant aussi honnête que moi !

— Oui, Soureff, tu es honnête, convaincu et intelligent. Voilà pourquoi je m'adresse à toi.

La voix de Libanoff était solennelle. Involontairement troublé, Soureff balbutia :

— Explique-toi, alors, car je ne te comprends pas.

— Quel est, Soureff, le sentiment qui fait le plus vivement battre ton cœur ? Qu'est-ce que tu désires le plus au monde? La réforme sociale, la fin du règne de l'iniquité! Tu as toujours été compatissant à toutes les misères, enthousiaste des grandes actions, ennemi de toute iniquité. Tu es nihiliste ; tu hais l'ordre de chose existant, parce qu'il produit l'injustice. Combien de fois n'avons-nous pas versé des larmes ensemble — et tes larmes, je l'avoue, étaient plus abondantes que les miennes — à la vue des infamies qui se commettent autour de nous et en constatant notre impuissance à remédier aux maux qui accablent nos frères.

Soureff murmura :

— C'est vrai, Libanoff; mais...

— Ecoute-moi !... Que ne donnerais-tu pas à celui qui te dirait : « Cette impuissance que tu « déplorais va finir; nous allons peu à peu nous « élever et élever avec nous l'édifice de nos « idées. »

— Oh ! mais! pour cela, il faut...

— Il faut... un allié puissant.

— Un allié?

— Oui, un allié qui dispose de la richesse, du pouvoir, qui ait dans ses mains le sceptre du

monde. Soureff, cet allié, je l'ai trouvé, je l'ai, je te l'apporte.

— Et cet allié... car je te comprends de moins en moins... Un homme pareil ne peut exister... cet allié, Libanoff, quel est-il ?

— La Prusse.

— La Prusse ! !

— Cette nouvelle puissance qui hait tout ce qui peut entraver ses projets, qui hait en particulier la Russie, et qui, considérant notre parti comme le cancer rongeant ce colosse, nous protége comme ses auxiliaires.

— Oh ! oh ! Libanoff, cria Soureff épouvanté.

— Silence, âme pusillanime ! Qui te dit que la Prusse ne se trompe pas? Que nous importe d'ailleurs, à nous, la Russie ? L'humanité, toute l'humanité ! l'intérêt du plus grand nombre, la justice universelle : voilà ce que nous recherchons. Nous avons besoin d'auxiliaires : il faut les prendre où nous les trouvons. La Prusse nous aidera à renverser l'ancien ordre de choses, croyant par là affaiblir la Russie. Mais quand cette œuvre sera accomplie, quand nous aurons fait germer sur une nouvelle terre — car la terre russe est un sol neuf — l'arbre de la vraie liberté ; quand nous aurons fondé chez nous une nouvelle et sublime organisation sociale, nous nous retournerons contre notre allié. Ce sera une

bataille formidable ; le bruit que produiront les armes en se choquant ira jusqu'au ciel, et fera trembler sur son trône *Jehovah*, le représentant suranné d'un dogme épuisé. Ce sera beau, et nous avons le bonheur de pouvoir y contribuer. Tu es Russe, Soureff, et tu sais que la lutte entre nous et l'Allemagne est proche. Eh bien ! crois-moi, ce n'est pas l'empire de Russie qui vaincra l'empire d'Allemagne : ce sera la République slave, démocratique et sociale. Elle serrera dans ses bras pleins de puissance et de force le vieil hercule tudesque et elle l'étouffera. La Prusse nous aide, servons-nous de la Prusse : nous lutterons contre elle dans l'avenir avec d'autant plus de chances de succès. Notre mission est belle, ne la laissons pas échapper.

Soureff écoutait, frémissant d'émotion, son hardi collègue :

— Tu parles bien, Libanoff, mais tu m'as appelé pour parler de l'affaire du comte de Mahlberg.

— C'est cette affaire précisément qui avance le succès de nos plans. Je vais être nommé procureur général à Kieff.

— Toi ?

— Moi !..... Quant à toi, je te promets un avancement inespéré. Oh ! ne hoche pas la tête. Je ne te parle pas d'acheter ta conscience, je t'of-

fre d'élargir ton activité. Les imbéciles donnent le nom d'infamie à ce que je vais te proposer, mais je suis néanmoins sûr que tu ne repousseras pas mes offres. Nous, chargés de veiller à la justice, nous allons la trahir.

Soureff secoua la tête :

— Tu m'épouvantes !

— Je ne te propose rien d'épouvantable ; je ne te propose pas de condamner un innocent : il s'agit de laisser échapper un coupable, d'être clément. Cet homme assassiné a-t il besoin de vengeance ? non. Eh bien ! nous ne lui en chercherons point. Voilà tout notre crime !

— Ce que tu me demandes-là, n'est pas une mauvaise action, si on la considère au point de vue de la morale intrinsèque. Cependant c'est un des plus grands crimes qu'un magistrat puisse commettre.

— Tu méprises la société et tu te bases toujours sur ses principes erronés ! Le bien et le mal ne sont que conventionnels.

— Peut-être, dit Soureff pensif.

— Calcule les conséquences de ce que nous allons faire. Demain, procureur impérial à Kieff, combien pourrai-je sauver d'infortunés et d'innocents et perdre de coupables ! Et toi-même, quel développement ne prendra pas ton activité ! Notre œuvre régénératrice fera un pas immense !

— Oui! mais où vois-tu la Prusse dans tout ceci?

— Partout.... La comtesse de Mahlberg est un agent prussien, j'en suis sûr. Des personnages comme le prince de Dalten et comme ce Donnerstein que je connais mieux qu'il ne le croit, ne se dérangeraient pas pour une femme, si cette femme n'était pas utile ou redoutable. La comtesse de Mahlberg est donc utile ou redoutable à la Prusse.

— C'est donc la comtesse qui a commis le crime?

— Oui, et il s'agit de la sauver!

Soureff murmura :

— Tu crois que la Prusse nous aidera à renverser le despotisme?

— Ne le crois-tu pas aussi, toi?

Soureff réfléchit, la tête entre ses mains.

— Que veux-tu de moi?

— Tu es donc prêt!

— Oui!

Libanoff se leva et embrassa Soureff :

— Oh! que je t'aime... grande âme, grande intelligence!

Il se redressa avec orgueil :

— Et dire qu'en Russie, nous sommes une légion!

Soureff demanda :

— Il s'agit donc!...

— De clore l'enquête.

— Notre déclaration...

— Sera que le comte s'est suicidé.

— Soit!

Libanoff demanda :

— Que dit le médecin?

— Il est des nôtres.

— Et le commissaire?

— Un vieil imbécile, il n'y verra que du feu : l'opinion du juge de paix et du procureur sera pour lui parole d'Evangile.

— Tout va bien alors. Viens...

— Où cela?

— Dans la chambre du mort.

— Tu m'accompagnes?

— Ne faudra-t-il pas que nous signions au procès-verbal?

Ils entrèrent dans la chambre mortuaire où le commissaire les attendait en continuant ses recherches. Ils n'y restèrent pas longtemps. Libanoff apparut le premier aux regards des valets et de la foule des curieux. Derrière lui étaient Soureff, le commissaire et le médecin.

— Nous avons reconnu, dit Libanoff d'un ton solennel, que l'infortuné comte de Mahlberg s'est ôté la vie à la suite d'un accès de fièvre. Disper-

sez-vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant aux valets et à la foule qui avait pénétré dans l'hôtel : cette curiosité est inconvenante sous les yeux d'une veuve éplorée.

Tout à coup la haie des curieux se rompit, et le valet de chambre de Mahlberg s'avança vers Libanoff :

— Monsieur le procureur, j'ai demandé à être entendu en témoignage.

Libanoff répondit en fronçant légèrement le sourcil :

— Nous n'avons plus besoin de témoignages! L'enquête est close.

— Vraiment? même si je vous démontrais que vous vous êtes trompés ?

Libanoff et Soureff lui lancèrent un regard menaçant. Le commissaire de police dit :

— La justice ne se trompe pas, mon ami...

— Cependant...

— Assez!

A ce moment, le valet de chambre rencontra le regard de Libanoff : il tressaillit et se tut.

— Je comprends! dit-il.

Le commissaire de police dressa procès-verbal. Libanoff et Soureff signèrent. Puis Libanoff, après avoir réitéré aux curieux l'ordre de se disperser, ce qui fut exécuté cette fois, entra dans

la pièce où l'attendaient Isa et Donnerstein.

— Eh bien? demanda Donnerstein.

— L'enquête est terminée. Voici le procès-verbal constatant notre décision.

La comtesse s'élança. Alors seulement, à l'éclair de ses yeux, au mouvement convulsif avec lequel elle arracha le papier timbré des mains de Libanoff, on put se rendre compte de l'anxiété qui l'avait dévorée.

— Ainsi, je vais être libre, s'écria-t-elle, libre d'aimer, de me faire aimer! Merci, monsieur Libanoff! Vous serez récompensé royalement! Le prince de Dalten vous fera procureur impérial; moi, je vous donnerai de l'or! Toute ma reconnaissance...

— La reconnaissance m'est inutile, interrompit Libanoff, mais j'accepte l'or, car l'or facilitera ma tâche.

Elle n'entendait pas, elle disait avec effusion :

— Merci, monsieur, merci!

— Quelle femme! murmura Libanoff.

Donnerstein demanda à Isa en s'approchant d'elle, sans manifester la moindre répulsion :

— Vous n'avez plus besoin de mes services?

XIII

Nicolas et Alexis Talarine étaient seuls. Ceci se passait le soir du jour où ils avaient fait interdire leur père. L'hôtel projetait sur la cour son ombre épaisse. De l'aile où se tenaient les deux frères, on voyait, par la fenêtre ouverte, une lumière vacillant à une vitre. Une bougie brûlait dans la chambre du vieux prince. Tout le reste de la maison était plongé dans l'obscurité. Les deux frères regardaient involontairement cette lumière, qui avait des mouvements saccadés.

— Que veux-tu, Nicolas? dit Alexis. Il n'y avait pas d'autre issue!

Nicolas ne répondit pas. Alexis continua :

— Il se serait rendu au conseil des ministres, et nous aurait tous perdus; sans compter que le prince de Dalten m'a assuré que, si la famille du prince Talarine ne se mettait pas en mesure de le faire interdire, l'Etat s'en chargerait, le prince Pierre étant un haut fonctionnaire.

Nicolas interrompit son frère :

— Que fait, dans cette affaire, le prince de Dalten? demanda-t-il tristement.

Alexis se troubla un peu.

— Je connais beaucoup le prince, qui daigne m'honorer de son amitié.

— Mais c'est l'ennemi de notre père!

— Les rancunes du prince Pierre ne font pas partie de son héritage. Du reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; ce qui importe, mon pauvre frère, c'est que tu sois bien persuadé de la vérité de mes paroles. Je ne veux pas qu'au dernier moment, tu viennes entraver mes démarches; tes idées chevaleresques sont impossibles. Tu avoueras bien, n'est-ce pas, que notre père est insensé?

Nicolas secoua la tête.

— Alors, pourquoi as-tu été forcé, pour défendre ta vie, de lutter avec lui?

— Il est vrai qu'il est opiniâtre dans ses vieilles idées, qu'il y a une lacune dans son esprit, qu'il ne veut ou, peut-être, ne peut pas comprendre les nouvelles exigences de la vie sociale.....

— Eh bien! comment appelles-tu cela? « Il a une lacune dans l'esprit... il ne peut pas comprendre... » les exigences de la vie sociale, c'est-à-dire, la première chose que doit comprendre tout homme de bon sens. Tu viens de définir sa folie d'une façon respectueuse, mais en fait...

Nicolas interrompit son frère.

— Assez, Alexis. Tu ne prends pas d'ordinaire la peine de chercher des faux-fuyants, et tu mets ton esprit à la torture pour me persuader. C'est inutile, je comprends ton jeu : tu veux étouffer cette affaire, jouir de la fortune de notre père, même de son vivant, suivre ta carrière... Cela se conçoit, à la rigueur, car l'esclavage dans lequel veut nous tenir le prince Pierre, est impossible aujourd'hui. Son entêtement a dégénéré en monomanie, c'est vrai, et j'admets que nous nous arrangions pour n'en être pas victimes ; mais, de la monomanie à la folie, il y a loin. Ne dis pas que notre père est fou et qu'il faut l'enfermer; dis que notre intérêt exige une sorte de guerre défensive, et je serai peut-être de ton avis. Je réfléchis, vois-tu. Je considère, d'un côté, ton avenir, le salut d'une femme... criminelle, sans doute, mais qui m'a aimé ; notre fortune à tous et l'honneur de notre famille ; de l'autre, je n'aperçois que l'obstination égoïste d'un vieillard. Je n'hésite plus. Je te seconderai ; mais, pas d'hypocrisie ! Agissons avec franchise. Ce que nous entreprenons est peut-être un crime : je ne veux pas en faire un attentat vil et lâche.

— Soit ! notre intérêt, mais un intérêt noble et raisonné nous oblige à empêcher notre père de se livrer à ses fantaisies... qu'on peut vraiment taxer de folie, quoi que tu en dises.

André, avec qui j'ai causé, adopte tous mes arrangements. Voici donc ce que je te propose, une fois l'interdiction obtenue. Je serai nommé, en ma qualité d'aîné, curateur. Après avoir prélevé sur les revenus la somme nécessaire à l'entretien du prince Pierre et la pension de notre mère, je te jure de partager intégralement les revenus entre nous trois. Nos trois signatures sont indispensables pour obtenir l'interdiction : André m'a promis la sienne, je compte sur la tienne.

Nicolas, sans répondre, demanda :

— Tu ne crains pas de tuer notre père?

— Je m'arrangerai de façon à ce qu'il ne se doute jamais de rien.

Nicolas secoua la tête avec incrédulité, Alexis continua :

— Il va s'habiller demain matin pour sortir. J'ai convoqué ma mère, ma sœur, nos cousins. Nous serons tous les trois au grand salon comme pour le féliciter de son rétablissement. Cela lui fera plaisir, non de nous apercevoir, nous, car il nous en veut trop ; mais l'idée que notre mère qu'il ne voit que fort rarement, et nos parents les plus éloignés sont venus le féliciter en grande cérémonie, lui sera agréable. Tu connais le grand salon. J'ai fait recouvrir d'une draperie une des portes. Il ne s'en apercevra pas, il ne remarque jamais les changements extérieurs. Dans

la chambre à côté il y aura trois médecins, les premiers de Saint-Pétersbourg. Le docteur A*** est du nombre. Je l'ai mis au courant de la situation. Herder viendra, Steinbach aussi. Nous amènerons la conversation sur nos discussions ordinaires. Notre père dira des choses impossibles, au point de vue des exigences nouvelles de la vie sociale. La folie sera facile à établir; il n'est pas d'homme sensé qui ne fût porté, en l'entendant, à attribuer ses paroles à l'un des vieux portraits de famille suspendus aux murs, plutôt qu'à un homme vivant.

— Quelle scène! murmura Nicolas. C'est honteux.

— Trouves-tu autre chose?

Nicolas baissa la tête et répéta :

— C'est honteux, ce que nous faisons-là!

— Veux-tu, après l'éclat du mois dernier, que je sois forcé de quitter le service, que mon frère soit destitué publiquement et déshonoré, et toi... la comtesse...

Nicolas demanda avec un tremblement dans la voix :

— On le déclarera fou derrière le rideau? Bien. Mais après comment le lui signifiera-t-on?

— Tout est prévu. On ne lui dira rien. La voiture où il entrera le conduira chez le docteur A***, au lieu de le mener au conseil d'Etat. Là, il

sera traité magnifiquement. On flattera sa manie. Quelques fous joueront le rôle de membres du conseil de l'Empire... Oh ! ne crains rien, il ne se doutera jamais...

— Toujours des mensonges ! Comment peux-tu te figurer, Alexis, que les choses se passeront comme tu l'imagines ? Il sera possible, à la rigueur, de faire prendre pendant quelque temps, à notre père, des aliénés pour des fonctionnaires de l'Etat ; mais il connaît la salle de réunion.

— On peut parler de réparations...

— Un... deux... trois jours... mais après ?

— Quand il aura vu que sa dénonciation n'a pas produit d'effet, que le conseil d'Etat ne s'est pas ému de ses craintes, que le ministre de la guerre ne m'a pas obligé de donner ma démission, tout enfin allant comme par le passé, il croira que la conspiration n'a jamais existé (ce qu'il avait été porté à croire dès le début) ; ou bien, froissé de l'indifférence de ses collègues, il donnera sa démission et achèvera ses jours dans la retraite !

— C'est toi qui es fou, Alexis, murmura Nicolas. Notre père n'est pas un enfant, il découvrira la supercherie. Le premier fonctionnaire rencontré par lui dans la rue lui apprendra la vérité.

— Non, car j'ai prévu le cas ; notre médecin ordinaire suivra le prince Pierre et le ramènera ici. Il s'est engagé à lui administrer, aussitôt après la constatation de sa folie, une potion qui l'affaiblira sensiblement, sans toutefois lui faire aucun mal. Il lui dira qu'il ne peut encore sortir. Notre père tient à la vie !... Enfin, que veux-tu ? ajouta Alexis avec un léger embarras, c'est un vieil enfant, et il faut le traiter comme tel.

— Quelle indigne comédie !

— Trouves-tu une autre solution ?

— S'il découvre notre complot, il nous maudira !

Alexis dit froidement :

— J'ai pris toutes mes précautions. Si toutefois un hasard malheureux lui apprend ce que nous aurons fait, et qu'il veuille se venger, nous nous servirons de l'interdiction prononcée.

— Oh ! Alexis !!!

— Si sa folie lui passe, s'il reconnaît l'absurdité de ses désirs, ce qui est supposable après tout, l'interdiction sera non avenue. L'empereur a promis de faire entendre au prince Pierre qu'il était temps pour lui de se retirer dans ses terres. Il obéira. Là, il sera maître et seigneur. Nous ne lui faisons aucun tort. Seulement, au cas où il voudrait nous perdre, nous nous défendrons, rien

de plus! et encore y mettons-nous des ménagements! Ce que tu appelles une comédie, c'est une bonne action.

— André donne son consentement? Qu'as-tu besoin du mien?

— Je te l'ai dit, il faut que toute la famille reconnaisse qu'il est urgent de procéder à une visite de médecin.

— Notre mère a consenti?

— Oui! ainsi que notre sœur et nos cousins.

Nicolas ne répondit rien.

— Signe, Nicolas, dit Alexis avec quelque impatience; le temps presse et je n'ai pas vu encore le juge de paix. Il faut tout arranger pour demain.

— Donne-moi une heure pour réfléchir.

Alexis frappa du pied :

— Je te dis que le temps presse.

— Ah! vous êtes tous les mêmes! Chez vous, le premier mouvement est criminel.

— Le premier mouvement!... Je réfléchis depuis quinze jours.

— Ce n'est pas encore assez.

— Je te dis, Nicolas, que nous n'avons pas le temps.

— C'est ainsi qu'André a compromis son honneur, continua Nicolas, et que tu t'es laissé aller aux séductions de cette femme.

— Comme si tu valais mieux que nous, avec ta réflexion!

— Je ne te répondrai rien avant une heure, répéta Nicolas.

— Veux-tu nous perdre tous? dit Alexis en lançant un regard sombre à son frère.

— Je veux peser, seul à seul avec Dieu, le poids de l'action que tu me proposes; examiner si le bien qui en résultera est de nature à atténuer le mal qu'il y a au fond; voir si le soin de nos intérêts doit l'emporter chez nous sur le respect filial.

— Nicolas, assez d'hypocrisie!

— Aimes-tu mieux que je refuse tout de suite?

Alexis le regarda et haussant les épaules :

— C'est bien! dit-il, je reviendrai dans une heure; mais sache que, le cas échéant d'un refus de ta part, nous saurons nous passer de toi.

Il sortit. Nicolas, resté seul, s'agenouilla devant les images des saints, ornement indispensable de toute chambre chez un vrai Russe, et dit à haute voix :

— Saint Pierre, apôtre universel, saint Nicolas, mon saint patron, priez pour moi! Mon Dieu, Dieu juste et grand, Dieu bon, inspire-moi! C'est ta volonté (et cela doit être bien) que les siècles modifient les institutions humaines. Jadis tu as confié aux pères une autorité absolue sur leurs

enfants, peu à peu tu la leur as ôtée; puis le Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres. Suivant cette maxime, je crois que plus d'hommes je rendrai heureux, plus je mériterai ta miséricorde. Mon père veut perdre mes deux frères... je le connais, il est inflexible... Cette femme qui s'est rendue à moi, dont je pourrai faire une repentie et ainsi augmenter le nombre de tes élus, Seigneur, pourquoi lui ferais-je du mal? L'obstination d'un vieillard... Mais ce vieillard est mon père, mon créateur après toi! Je lui dois la vie! Dois-je lui sacrifier le bonheur de tant de créatures? Inspirez-moi, mon Dieu. Et cette femme que j'aime, que je combattrai cependant toujours! mon Dieu, donnez-lui la grâce, ouvrez-lui les yeux, faites tomber le bandeau qui les couvre... qu'elle se repente. Je ne puis faire que cela pour toi, Isa, prier Dieu qu'il éclaire ton âme!

Tout à coup Nicolas bondit: une voix disait du seuil :

— Nicolas, merci! Dieu t'a exaucé! Que veux-tu que je fasse?

— Isa! Grand Dieu!

— Nicolas, je t'aime, répéta-t-elle. Et tendant les mains vers les images : Grâce, Seigneur! il t'a prié pour moi, tu l'as exaucé, j'aime, et je me repens. Exauce-moi à mon tour, fais qu'il ait pitié de moi.

Nicolas était revenu de son émotion. Il demanda froidement :

— Comment êtes-vous ici, madame, et que me voulez-vous ?

— Je viens me mettre à tes pieds, Nicolas, car je t'aime. Ordonne : ce que tu diras, je le ferai ; je serai bonne, si tu veux, et désormais je rachèterai ma vie passée par un dévouement sans bornes. Reçois-moi, Nicolas ; je suis veuve et libre, tu m'aimes, je le sais ; oublie mon passé. Je suis pure de toute souillure et j'oublie toute haine. Tu m'acceptes, n'est-ce pas ?

Nicolas tremblait de tout son corps.

— Je ne veux pas ! Allez-vous-en, je vous méprise, je vous l'ai dit.

— J'ai poursuivi les tiens de ma haine : je m'humilierai devant eux ! J'ai été l'ennemie de ton pays : je dévoilerai toutes mes intrigues, non par calcul ni vengeance, mais par amour pour toi. Nicolas, pitié ! Veux-tu me tuer? tue-moi. Peut-être alors donneras-tu une larme à mon cadavre.

— Levez-vous !

Elle hésitait.

— Je ne veux pas que vous soyez à genoux, s'écria-t-il. J'aime la femme sur un piédestal, la voir humiliée me déplaît. Levez-vous, je le veux.

Elle se leva.

— Répondez-moi maintenant, dit Nicolas d'une voix douce.

Elle eut un sourire extatique.

— Je vous obéirai, mon juge.

— Comment êtes-vous venue ici?

— Je vous ai demandé au concierge. La grille ouverte, je vous ai vu à la fenêtre causer avec votre frère.

— Vous avez entendu ma prière?

— Oui, et j'ai été bien heureuse.

— Vous savez que je vous aime, mais cela n'est pas nouveau pour vous, je vous l'ai dit moi-même.

— L'audace de cet aveu m'a transporté; dès ce moment...

— Je vous aimais avec folie et passion. Je vous adore, Isa!

— Oh! moi aussi, je t'aime et je voudrais me prosterner à tes pieds.

— Je voudrais, moi, vivre à vos côtés.

Après un silence :

— Maintenant, comtesse de Mahlberg, que voulez-vous de moi?

Interdite, la comtesse balbutia, sans savoir peut-être ce qu'elle disait :

— Mais... tu m'aimes... et je viens te dire : Je suis à toi!

Nicolas était debout, ses yeux lançaient des éclairs.

— Vous êtes une créature infâme. Si Dieu a voulu me châtier en me faisant adorer votre beauté fatale, croyez-vous que tout autre sentiment soit éteint en moi, et que je puisse partager mon existence avec une femme comme vous!

Et comme elle se courbait en joignant les mains, il ajouta :

— Vous croyez sans doute qu'il suffit, après avoir commis les crimes les plus monstrueux, de venir dire à un homme : Je vous aime, pour que cet homme se précipite à vos pieds et qu'il vous accorde, avec l'oubli du passé, cette estime sans laquelle on ne doit jamais accorder son amour! De quel droit me dites-vous que vous m'aimez? Comment avez-vous pu supposer que je voudrais vous écouter? Avez-vous oublié la mort de d'Escligny, la ruine de Stahl, les paroles que vous avez osé prononcer, les lettres que vous avez eu l'infamie d'écrire et que j'ai là! Savez-vous maintenant ce qui se passe dans cette maison? Savez-vous que nous souffrons dans nos sentiments les plus tendres, que nous serons peut-être obligés de commettre un crime, et de tout cela vous êtes la première cause?

— Je ne vous comprends plus, répondit-elle; mais j'ai été coupable et je vous demande grâce.

— Grâce! vous ne savez que répéter ce mot. Vous ai-je demandé grâce, moi, quand je vous

aimais et que je croyais à votre mépris ? C'est un mot de lâche. Ne demandez pas grâce.

— Que faut-il faire pour que vous me pardonniez ? Vous m'aimez, je vous aime : rien ne nous sépare. Il est impossible qu'il n'y ait pas un moyen de nous unir. Si je ne le vois pas, indiquez-le-moi.

— Il en est un, un seul.

Elle demanda, haletante :

— C'est...

— Que je cesse de vous mépriser.

— Oh ! cria-t-elle.

Elle se jeta sur un fauteuil en sanglotant.

— Si vous aviez racheté votre vie passée par quelque grande action... peut-être ! murmurait Nicolas. Mais une femme ne sait être grande que dans le crime ou dans l'abnégation.

Elle s'élança vers lui et lui serrant la main :

— Que faut-il faire ? je suis prête à tout. Veux-tu que je meure ?

Il la repoussa sans répondre.

— Je mourrai, poursuivit-elle, pourvu que tu meures avec moi, ou bien... non ! pourvu que tu vives de mon souvenir.

Nicolas sourit tristement :

— Vous ne comprenez même pas ce que c'est qu'une grande action. En quoi cette mort volontaire pourrait-elle racheter vos crimes ?

Elle s'approcha de lui et dit à voix basse :

— Ce coffret que tu m'as enlevé, tu n'en as pas fait usage. Je savais que tu aurais pitié de moi. Eh bien, maintenant, je t'en supplie, je t'en conjure, donne tout ce qu'il renferme à l'empereur. Tu seras récompensé... Oh! pardon! ce n'est pas cela que je voulais dire... non... je serai châtiée? Tu sais, je les ai trahis, ils m'abandonneront. Ce sera le déshonneur, peut-être la Sibérie, la mort. Ils me feront disparaître. Va! porte ce coffret. Je serai méprisée, conspuée, punie. Tu ne feras pas de moi ta femme, mais tu m'aimeras, car, ce châtiment, c'est toi-même qui me l'auras infligé. Ah! c'est que tu ne sais pas, quand tu es entré chez moi, terrible et résolu...

Il l'interrompit, et d'un accent de pitié :

— Tu veux que je sois ton bourreau. Pourquoi faire? Je ne te hais pas.

— Eh bien, rends-moi ce coffret, je le porterai moi-même chez le maître de police.

Nicolas secoua la tête :

— Nous ne nous comprendrons jamais.

— Mais enfin, que veux-tu de moi? s'écria la malheureuse avec désespoir.

— Rien!

Elle courut à lui, et, muette, lui saisit le bras dans lequel ses ongles enfoncèrent.

— Pauvre femme ! murmura Nicolas.

Alexis parut. A l'aspect d'Isa, il s'arrêta sur le seuil, stupide d'étonnement.

Nicolas courut à lui.

— Je ne veux pas la perdre, dit-il en la désignant du doigt. Je consens à tout, Alexis.

Et, sans tourner la tête, Nicolas sortit.

Alexis, alors, s'approcha d'Isa affaissée sur un fauteuil et demanda :

— Que venez-vous faire ici, comtesse de Mahlberg ?

Elle tressaillit :

— C'est vrai, vous êtes, vous aussi, maître dans cette maison.

Alexis répondit d'un ton rude :

— Oui !

Isa baissa la tête.

— Madame, continua Alexis, je ne vous aime plus, car je vous connais maintenant. Savez-vous que vous avez apporté le malheur dans cette maison ?

Elle répondit en le regardant en face :

— Je le sais !

— Ah !

— Je vous haïssais tous ; j'aime Nicolas.

— Nicolas? mais c'est lui qui vous a démasquée.

— Souvenez-vous de ceci, prince Alexis Talarine, répondit Isa avec dédain : une femme

de ma nature n'aime qu'un homme grand et fort. — Vous êtes, vous, une petite intelligence et un petit caractère.

— Vous ignorez que je puis vous perdre? Et certes, en le faisant, je rendrai service à mon pays et à la société.

— Faites !

— Vous êtes un démon, continua-t-il avec une colère toujours croissante. C'est grâce à vos pernicieux conseils que je me suis révolté contre mon père : le vieux prince est tombé malade, et un conseil de famille se réunit demain pour constater judiciairement sa folie.

— La famille des Talarine se réunit demain pour statuer sur le sort du prince Pierre !

— Vous m'avez placé dans l'alternative de briser ma carrière ou de commettre un crime.

Isa ne l'écoutait pas.

— Toute la famille Talarine assistera à cette réunion? répéta-t-elle.

— Oui, répondit Alexis ne se possédant plus, et tu triomphes, femme odieuse ! Pourquoi nous hais-tu? que t'avons-nous fait?

— Demain... ici... poursuivit-elle sans répondre et les yeux perdus dans le vague.

Puis se levant :

— Adieu ! prince, dit-elle, pardonnez-moi. Je suis bien punie.

Avant qu'Alexis eût pu s'y opposer, elle courut à la porte, l'ouvrit et s'élança dehors.

En rentrant chez elle, la comtesse de Mahlberg fut avertie par un valet de pied que le prince de Donnerstein l'attendait au salon.

— Pourquoi l'avez-vous reçu? dit-elle. N'avais-je pas défendu?...

— Il a tellement insisté...

Elle entra dans le salon. Le vieux diplomate se leva à peine de son fauteuil à son aspect; son visage était sévère, ses lèvres pincées par un mauvais sourire.

— Excusez mon importunité, comtesse, dit-il. Je viens de la part du maître, et mes ordres me prescrivent la plus grande promptitude.

— Je croyais que tout était rompu entre nous.

— Tout est rompu en effet!

— Eh bien! alors, en quoi peuvent me concerner vos « ordres »?

— Je viens vous redemander notre correspondance.

Isa éclata d'un rire brusque et nerveux :

— Vous avez dit, je crois... notre correspondance.

— Oui, comtesse.

— Pourquoi voulez-vous que je vous la rende?

— Parce qu'elle ne vous appartient pas. Du

moment que vous nous avez menacé de nous trahir, nous ne pouvons plus vous employer, et...

— Tout cela est fort joli, mais vous ne répondez pas à ma question?

— Nous ne voulons plus laisser ces documents dans des mains aussi peu sûres.

— Vraiment?

— Tel est l'ordre du maître!

— Ah! tel est l'ordre du maître.

— Oui!

Elle se leva.

— Vous lui direz que j'ai refusé.

— Vous réfléchirez, comtesse?

— C'est tout réfléchi, prince. Je ne vous ai aucune obligation, et vous ne pouvez me forcer à vous restituer ces papiers, qui me sont nécessaires. C'est une arme, dont je ne me servirai, du reste, que si vous m'y forcez!

Donnerstein, toujours avec le même sourire doucereux, dit :

— Vraiment, pour une femme d'esprit, vous vous abusez étrangement. Nous ne craignons pas que vous en fassiez usage : le seul fait que ces papiers sont entre vos mains, nous déplaît.

— Soit, il doit vous être désagréable que je garde cette correspondance; mais, prenez-en votre parti, je ne vous la rendrai pas.

— C'est votre dernier mot?

— Certes.

— Prenez garde : on ne lutte pas avec nous impunément.

— Vous voyez bien que si.

— Comtesse, nous savons ce dont vous êtes capable. Que ce soit vous ou nous, qui dévoilions vos menées, peu importe. Nous nous trouvons dans la nécessité de vous traiter en ennemie.

— Vous me déclarez la guerre?

— Oui.

La comtesse de Mahlberg répondit à Donnerstein du même ton indifférent qu'elle avait parlé à Alexis :

— Faites!

Donnerstein se leva.

— Une dernière fois, prenez garde, dit-il d'une voix étranglée; nous n'avons plus de ménagements à garder.

Isa se leva, se plaça devant lui, et, plongeant son regard dans le sien, dit :

— J'ai décidé de rejeter loin de moi le passé; je ne veux plus vous servir, ni vous, ni votre maître. Quant à votre correspondance, je ne puis la rendre, par la bonne raison qu'elle n'est plus entre mes mains.

Puis, désignant la porte :

— Maintenant, dit-elle, sortez!

— C'est bien. Rappelez-vous que j'ai eu pitié

de vous. Tout instrument inutile est destiné à être brisé, ne l'oubliez pas.

Sur le seuil, il se retourna.

— Les mesures de violence nous répugnent, dit-il. Tenez, vendez-moi ces papiers! Je suis autorisé à vous en donner un bon prix.

Elle répéta :

— Sortez !

— Que votre volonté soit faite, dit Donnerstein en se retirant.

XIV

Le prince Pierre, éveillé de bonne heure, étendit ses membres, fit craquer ses articulations, s'assit sur le lit, sonna le valet de chambre et dit d'un ton satisfait :

— Allons ! que l'on m'habille !

En s'habillant, il murmurait :

— Ils vont apprendre ce que coûte la révolte. Je ne leur pardonnerai que s'ils se rendent à merci.

Il y avait nombreuse réunion dans le grand salon de l'hôtel Talarine. La princesse, vieille dame d'un grand air et qui avait gardé encore quelques vestiges de beauté, était assise dans

un fauteuil, au milieu du salon. A côté d'elle se tenait sa fille, la comtesse de Munstein, femme de trente ans, d'une physionomie hautaine, mais insignifiante. Quelques parents éloignés formaient un groupe au fond.

Auprès d'une porte, André, Nicolas et Alexis causaient à voix basse avec deux hommes en habit noir et cravatés de blanc.

— Le juge et son greffier sont déjà installés dans la pièce voisine pour inscrire votre déclaration, disait Alexis ! Vous entendrez tout à travers cette draperie, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui ! J'ai essayé l'acoustique de la pièce.

Nicolas murmura :

— Il est de toute urgence que mon père ne se doute pas de votre présence.

— A moins d'écarter la draperie, cela lui sera tout-à-fait impossible, dit le médecin en souriant ; nous avons l'habitude de ne pas faire de bruit en parlant.

— Il n'entre jamais dans cette chambre, qui est celle de son secrétaire, fit observer André.

Le premier médecin demanda à son collègue :

— Quel est son genre de manie ? Donnez-moi quelques détails.

— Le docteur B., le médecin ordinaire du prince, sera ici tout-à-l'heure ; il vous expliquera cela mieux que moi.

Alexis dit :

— Vous connaissez un peu mon père de réputation, docteur ; vous avez ouï parler de sa haine contre le nouvel ordre des choses, de son attachement aux anciens usages.

— Oui !

— Son esprit s'est obscurci, continua Alexis. Il se croit au seizième siècle. Il nous suppose des torts imaginaires ; il veut tuer l'un de nous, déshonorer l'autre, et me forcer, moi, à donner ma démission, soit en employant l'autorité dont il se croit investi comme chef de famille, soit par ordre du conseil d'Etat, car tout se confond dans sa tête. Ajoutez à cela l'idée fixe d'une conspiration tramée par la Prusse contre la Russie.

— J'ai déjà soigné des maladies pareils, dit le médecin. Les cas de folie politique sont fréquents, en Russie.

Nicolas s'approcha.

— C'est chez vous qu'on emmènera le prince ? demanda-t-il.

— Oui, si nous le reconnaissons atteint d'aliénation mentale.

— Vous savez, docteur, de combien de ménagements il faut user. Il est indispensable qu'il ne se doute jamais...

— Ne craignez rien.

Un troisième individu vêtu de noir entra.

— Eh bien! mon cher collègue? demanda le docteur H***.

— Le pouls est bon, la peau fraîche, l'œil clair, mais le prince ressent une grande faiblesse dans les jambes ; la paralysie a laissé des traces de son passage, et je suis persuadé qu'elle reviendra.

— Et l'esprit?

— Toujours la même chose! L'idée de se faire rendre justice, d'accomplir un acte terrible, mais nécessaire.

— C'est de la monomanie.

— Je crains une attaque de folie furieuse.

Le docteur A*** dit :

— Il m'est impossible de l'examiner. Je prends acte de votre déclaration pour la constatation officielle. Ainsi vous êtes d'avis que la folie existe.

— Je n'oserais l'affirmer positivement; ses idées sont justes et se suivent parfaitement. Ce n'est encore que de la monomanie simple. Votre science appréciera ; je crois qu'il vous sera possible, sans toucher le sujet, de distinguer au son de sa voix, à son regard, car vous pouvez voir à travers la draperie.....

La voix aigre de la princesse Talarine interrompit le médecin particulier du prince.

— Ainsi, docteur, dit-elle, le prince Pierre est devenu complétement fou ?

— Je ne dis pas cela, princesse, mais évidemment une case de son cerveau est détraquée.

La princesse suça lentement une pastille.

— Cela ne m'étonne pas, dit-elle! Je lui avais toujours prédit cela. Il s'attache tellement à vivre dans le passé!

André se précipita dans la pièce.

— Vite! vite! cria-t-il. Il a quitté sa chambre à coucher, il vient ici. Messieurs, rentrez!

La draperie fut écartée un instant. On vit dans la pièce voisine une table couverte d'un tapis vert, et à cette table deux hommes écrivant. Les médecins disparurent. La princesse Talarine avala une nouvelle pastille: la comtesse de Munstein arrangea sa robe. Les groupes des parents se dispersèrent. Chacun s'empara d'un siége. Alexis s'approcha de sa mère, André se mit près de la draperie. Nicolas resta seul au milieu du salon: il tremblait de tous ses membres.

La porte s'ouvrit à deux battants, et le prince Pierre parut appuyé au bras d'un serviteur. A l'aspect de tout ce monde, il ne fut pas maître d'un premier mouvement d'étonnement et s'arrêta.

La princesse Talarine alla à sa rencontre:

— Nous avons voulu vous féliciter, Pierre, de votre rétablissement, et nous venons tous...

Le prince Pierre ne la laissa pas achever.

— Ah! ah! dit-il avec un sourire satisfait.

C'est bien, et je vous remercie, Hedwige ! Merci, merci, dit-il en saluant à la ronde. Vous êtes plus respectueux pour le vieillard que ses fils, et je vous en sais gré. Je vais bien, Dieu merci, et pourrai encore faire mon devoir.

Il regarda autour de lui.

— Vous êtes tous au complet! Vous avez raison. C'est un événement solennel que le retour à la vie d'un chef de famille.

Il alla à un fauteuil et s'assit.

— J'ai le temps de rester quelques moments avec vous. Prenez tous place.

Il fronça le sourcil.

— Pourquoi mes fils sont-ils ici ? Viennent-ils se soumettre ou se révolter encore ? La soumission est tardive : la révolte impossible. Je suis debout, donc je suis maître chez moi ! Mes fils, je vous invite à vous retirer. Vous recevrez mes ordres ce soir.

La princesse Talarine dit :

— Si nous sommes venus, Pierre, ce n'est pas seulement pour vous féliciter de votre rétablissement, c'est aussi pour vous parler de vos fils. Moi, leur mère, je viens vous supplier en leur faveur.

Le visage du prince Pierre se rembrunit.

— Inutile, Hedwige ! vous ne les connaissez pas, ne vous étant jamais occupée d'eux. Ils

sont coupables : très-coupables ; il faut qu'ils soient châtiés.

— Cependant, prince.....

— Assez sur ce sujet, dit le prince d'un ton sec ; je ne m'occupe pas d'Olga. Ne vous occupez pas de mes fils.

— Ce sont mes enfants.

— Hedwige !

— Que dans un moment de colère vive, légitime si vous voulez, vous ayez menacé vos enfants : je l'admets ; mais que, de sang-froid, vous songiez à perdre leur avenir, à compromettre leur honneur et leur considération, voilà ce que je ne puis comprendre, ce contre quoi ma conscience et ma raison se révoltent. C'est ce que je dois et suis en droit d'empêcher. Je viens donc vous dire : Pierre, n'oubliez pas que vos fils sont le sang de votre sang.

A mesure que sa femme parlait, les sourcils du prince Pierre se fronçaient.

— De quoi vous mêlez-vous, Hedwige ? répondit-il. Nos existences sont séparées depuis longtemps et vous n'avez aucun titre à invoquer pour me supplier en faveur des rebelles.

— Ce n'est pas une prière que je vous adresse, c'est un conseil que je vous donne.

— Un conseil ! cria-t-il, un conseil ! D'où vous vient cette hardiesse ?

Un vieux parent du prince, retiré du service, vint au secours de la princesse qui, épouvantée des éclats de voix de son mari, demeurait interdite.

— Mais... vénéré prince Pierre, dit-il, il est permis, je crois, à des parents, d'intercéder auprès du chef de la famille, en faveur de ses enfants.

— Oui, mon père, ajouta Olga, vous êtes trop sévère.

Alexis s'avança tout à coup.

— En effet, mon père, dit-il, ma mère a le droit de s'intéresser à nous. Nous vous supplions de ne pas être inflexible. Nous ne nous révoltons pas. Pardonnez-nous, et souvenez-vous que nous avons été forcés de défendre notre vie, notre avenir.

Le prince Pierre, un sourire aux lèvres, écoutait en silence. La princesse Hedwige, remise de son effroi, prit lentement une pastille dans sa boîté et dit d'une voix aigre-douce :

— Nous nous sommes réunis ici à la nouvelle de votre résolution. Alexis, qui est mon fils, comme il est le vôtre, m'a suppliée d'intercéder pour lui, et de vous empêcher de faire une démarche que vous regretteriez.

Comme le prince Pierre gardait toujours le silence, elle ajouta, enhardie par ce calme apparent.

— Et puis... convenez-en! Vous ne songez qu'à vous venger. Pierre! Votre caractère indomptable...

Le prince Pierre avait toujours prétendu que la voix de sa femme avait le don de l'agacer outre mesure : ce fut probablement ce qui fit éclater sa colère.

— Ah! ah! cria-t-il, c'est donc cela! c'est pour me faire des observations que vous vous êtes réunis! C'était là le but de vos visites, le secret de cet empressement, le motif de ces témoignages de respect! Très-bien! très-bien! La princesse Talarine, une vieille folle (car vous êtes et vous avez toujours été, madame, une folle); sa fille, une femme futile; et trois ou quatre inutilités sociales, viennent dicter sa conduite au prince Pierre Talarine, général en chef, et membre du conseil de l'Empire!

Il s'arrêta, souffla bruyamment. Puis tout à coup, se rejetant sur son fauteuil :

— Allez, dit-il, continuez! le prince Pierre vous écouter. J'ai une minute à vous donner! Parlez vite.

Et comme tout le monde se taisait, par suite du respect mêlé de crainte qu'inspirait le prince à ceux qui l'approchaient, il ajouta :

— Que me demandez-vous? Que je pardonne à mes fils d'avoir été traîtres à leur pays et indiffé-

rents à leur honneur; que je les glorifie pour m'avoir désobéi, terrassé, garrotté; que je les récompense pour avoir offensé la Russie et insulté leur père! C'est cela que vous désirez? Eh bien! je ne ferai pas cela. Ils ont mérité un châtiment : le châtiment les attend.

André s'avança :

— Mon père, commença-t-il...

Le prince Pierre l'interrompit avec violence :

— Silence! tu es mon fils, toi! et je n'ai pas à t'écouter. Je suis valide maintenant, je saurai me faire obéir.

Derrière la draperie, le docteur A*** dit au médecin ordinaire du prince :

— Je ne vois aucun symptôme de folie! La voix est claire et nette, le regard assuré.

Le médecin du prince répondit :

— C'est surprenant, car les scènes successives que les jeunes princes m'ont racontées dans tous les détails ne peuvent laisser aucun doute.

Le docteur A*** secoua la tête.

— Mais enfin, mon père, continua André d'un ton respectueux devenant ferme, il ne suffit pas de dire que nous sommes coupables, il faut l'établir par des faits.

— Des faits, misérable! Tu oses me suspecter, m'accuser même, je crois!

— Je suis en présence de ma mère et de nos

parents ; vous leur dites que moi et mes frères avons commis des crimes contre la Russie et contre vous. Je soutiens que vous avez été induit en erreur, que votre religion a été surprise, que ni mes frères ni moi ne sommes coupables des choses dont vous nous accusez.

Le prince Pierre se leva. Il était très-pâle, ses lèvres tremblaient :

— La justice du pays appréciera... Messieurs, dit-il aux parents, votre démarche m'a profondément froissé. J'espère que vous ne vous permettrez plus, de mon vivant, de passer le seuil de cet hôtel. Quant à Hedwige et Olga...

André ne le laissa pas achever :

— Avant que vous appeliez, dit-il, à la justice du pays, j'en appelle, moi, à l'autorité de la famille. Ma mère est tout autant que vous, mon père, juge des actions de ses enfants. En mon nom et au nom de mes frères, je la supplie de vous parler avec l'autorité que la compagne de votre vie n'a jamais pu perdre. Vous voulez provoquer un scandale public, couvrir d'opprobre notre nom, briser notre avenir. Tout cela, je le jure, par pur caprice, sans que nous l'ayons mérité. Ma mère, ajouta Alexis en se tournant vers la princesse, un peu de courage, nous vous en supplions tous.

Les parents du prince Pierre, très-blessés de

la façon dont il avait reçu leurs remontrances, formèrent auprès de la porte un groupe presque menaçant.

La princesse Talarine, qui, nous le savons, n'aimait pas son mari, se sentant appuyée, s'enhardit.

— André a raison, dit-elle; j'ai, ainsi que vous, le droit d'être juge de la conduite de mes enfants. Que vous ont-ils fait? Dites-nous-le, afin que nous sachions qui a raison de vous ou d'eux.

Le prince Pierre, emporté par la fureur, cria :

— Qui a raison de moi ou de mes fils, avez-vous dit, vieille folle ! Vous avez osé articuler de telles paroles ! Sachez-le, un père a toujours raison ! Je peux battre, tuer, déshonorer mes fils, si tel est mon bon plaisir, et je ne dois compte à personne de ma conduite.

— Mais c'est insensé ce que vous dites-là, balbutia la princesse effrayée; vous vous croyez aux temps barbares.

— Les lois divines ne changent pas, vous me devez tous, eux et vous, obéissance et respect ! Allons, qu'on s'incline devant moi et qu'on s'éloigne.

Il avait saisi le bras de sa femme comme pour la forcer à se prosterner à ses pieds. Alors André s'approcha respectueusement et toucha son père

en disant d'une voix douce, mais ferme :

— Mon père, ne touchez pas ma mère. Ce n'est pas bien.

Un des parents, le vieux gentilhomme en retraite qui avait essayé d'intervenir, s'écria de son côté avec indignation :

— C'est intolérable ! Cet homme est un sauvage.

Mais déjà le prince Pierre, livide de fureur, avait brusquement abattu André à ses pieds en criant :

— A genoux, rebelle ! Je vous tuerai plutôt tous que de faiblir. Je suis chez moi, et chez moi, on m'a toujours obéi. Holà ! quelqu'un !

— Ah ! ah ! l'accès, dit le docteur A***.

— Ne vous avais-je pas avertis ? répondit son confrère.

— Les domestiques sont sortis ! m'avez-vous dit ?

— Il n'y a personne à l'hôtel.

— S'il a un accès de folie furieuse !

— Les gens que nous avons amenés le maintiendront, je leur ai donné le mot d'ordre.

— Vous voyez, Messieurs ! disait Alexis pendant que le vieux prince haletait : voici les scènes dont notre père nous accable tous les jours. Si la patience nous a manqué une fois, et si, au

moment où il a voulu nous tuer avec un sabre, nous l'avons désarmé, sommes-nous réellement coupables ?

— Non, c'est évident, dirent les parents.

— Mon mari est manifestement fou, ajouta la princesse.

Le prince Pierre reprit haleine et appela de nouveau :

— Holà ! quelqu'un !

Et ivre de colère il s'élança vers la porte couverte de la draperie derrière laquelle étaient les médecins.

Nicolas qui le guettait, se plaça entre lui et la draperie.

— Revenez à vous, mon père, dit-il.

— Toi aussi ! s'écria le prince levant la main ! Sois maudit !

Il l'écarta d'un mouvement si énergique qu'il le fit chanceler. Mais Nicolas se replaça entre lui et la porte, et dit avec un accent de résolution calme :

— Mon père ! vous ferez ce qu'il vous plaira, mais nous ne voulons plus de scandale dans la maison. Nous avions prévu votre colère : tous vos gens ont été écartés.

Le prince Pierre recula jusqu'à son fauteuil.

— Ah ! un guet-apens...

— Ma mère et tous nos parents sont nos

complices. Nous vous demandons grâce, mon père, dit Nicolas en s'agenouillant.

Il en était du prince Pierre comme de tous les hommes d'énergie. Il comprit vite la situation, et se rendit parfaitement compte des obstacles qu'on opposait à sa volonté. Si impétueuse qu'elle était, sa colère ne l'aveuglait pas. Il condamnait ses fils parce qu'il croyait fermement à son plein pouvoir sur eux, et l'intervention des membres de sa famille l'avait blessé comme une inconvenance et une insulte. L'action de Nicolas à genoux entre lui et la porte lui apparut ce qu'elle était réellement, une protestation respectueuse mais décidée, dont il fallait tenir compte.

— Je suis donc prisonnier chez moi ! dit-il.

— Pour une heure seulement... répondit Nicolas. Nous vous supplions de nous permettre de nous justifier, car c'est pour cela que nos bons parents sont réunis ici ! Que voyez-vous d'irrespectueux, mon père, dans notre conduite envers vous ?

Le prince Pierre retourna au fauteuil. Un rire amer contractait ses lèvres, qui tremblaient convulsivement.

— J'espère, dit-il, que les lois de l'Empire vous remettront à la raison. Il est impossible que l'on permette à des enfants de traiter un père comme vous le faites !

— Bon! c'est nous qui le traitons mal à présent, murmura Alexis.

Le prince Pierre feignit de ne pas entendre; il affectait de n'accorder d'attention qu'à Nicolas.

— Nicolas, dit-il, je t'écoute. Qu'as-tu à dire pour ta défense? Tu as battu ton père et garrotté un général en chef, toi simple colonel. Nicolas, excuse-toi, si tu peux. Nous attendons.

Nicolas répondit :

— Je ne m'excuse pas; je vous supplie, comme l'a déjà fait ma mère, d'avoir pitié de nous. C'est pour tâcher de vous fléchir que nous sommes ici. Pourquoi le nier? Nous avons eu tort de vous désobéir : Alexis aurait dû donner sa démission; moi, vous abandonner le coffret de cette femme. Mais, mon père, souvenez-vous que vous avez voulu nous tuer... Qui donc, à notre place, n'eût pas cherché à défendre sa vie?

— Vous pouviez fuir. Vos jambes sont plus agiles que les miennes. J'eusse réfléchi. Au lieu de cela... Mais inutile d'insister, vois-tu. Jamais je ne vous pardonnerai.

— Et pour nous châtier, vous cherchez le scandale!

— Non, je cherche une autorité supérieure à la mienne, puisque vous me méprisez.

— Nous vous aimons et nous vous respectons, mon père.

— S'il en est ainsi, obéissez-moi, et je consentirai à vous châtier moi-même, sans l'intervention de personne! Croyez-vous qu'il ne me répugne pas, à moi aussi, d'aller demander justice contre mes fils. Signe ta démission, Alexis, et toi, Nicolas, livre-moi ce coffret.

Alexis secoua la tête. Nicolas dit :

— Mais, mon père, ce que vous nous demandez est justement la publicité que nous redoutons! C'est notre perte.

— Vous le voyez! s'écria le prince Pierre. Malgré leurs protestations de soumission et de respect, mes fils méprisent mes ordres. Non! Ce que je fais est bien fait. Ce que j'ai décidé est juste. Je n'ai plus rien à entendre.

Il se leva.

— Me laisserez-vous sortir, maintenant?

— Mon père, dit Alexis, le conseil de famille réuni vous conjure...

— Un conseil de famille! c'est donc un conseil de famille? Vous avez osé...

Tout à coup du seuil de la porte une voix dit :

— Oui! prince, c'est un conseil de famille, et, quoiqu'on ne m'y ait pas invitée, j'y viens prendre place, car c'est mon droit.

— La comtesse de Mahlberg! cria Alexis.

— Isa! murmura Nicolas.

Le prince Pierre, en voyant cette femme qu'il

ne connaissait pas, s'arrêta court et l'examina avec une curiosité hostile.

— Oui, continua Isa en s'approchant, Isa de Mahlberg, née princesse Donnerstein, votre nièce, prince, la fille de votre frère, princesse, la même que vous avez fait, il y a de cela quinze ans, reconduire à la frontière par la gendarmerie. Je suis ici au sein de ma famille et je viens prendre place au milieu de vous.

Elle s'assit dans un fauteuil.

— Quand vous aurez fini, je parlerai à mon tour.

Les assistants la contemplaient avec surprise.

— Il s'agit donc, poursuivit-elle, de savoir si le prince Pierre jouit de toute sa raison, quand il exige de ses fils une obéissance passive, et s'il faut le laisser agir comme il lui plaît...

Le prince Pierre, d'abord étonné comme les autres, s'était vite remis.

— Ah! çà, dit-il, l'interrompant d'un ton de mépris, l'hôtel Talarine est donc devenu un édifice public, que tout le monde peut y entrer.

— Voilà, dit Isa en souriant, une parole qui témoigne de votre dédain pour moi. Ce dédain vous a déjà pourtant coûté cher.

— Que vous soyez ma nièce ou non, répondit le vieux seigneur, je ne vous connais pas. Sortez!

Et se tournant vers les autres assistants :

— Puisqu'il me faut invoquer votre appui, dites à cette intrue, Messieurs mes parents, de nous débarrasser de sa présence. Son nom ne m'est pas inconnu, et sa place n'est pas dans une maison honnête.

— En effet, dit la princesse Talarine, et cette fois, Pierre, vous avez raison.

Isa se leva :

— Chaque fois qu'il s'agit de moi, le prince et la princesse Talarine s'entendent ! Je suis née princesse Donnerstein, et, à ce titre, quoi que vous disiez, ma place est ici. Ce conseil de famille a été convoqué avec l'autorisation impériale, et je défie qui que ce soit de me faire sortir, car je suis ici de par mon droit.

Le prince Pierre se leva en sursaut.

— Que dit cette femme? cria-t-il ! Le conseil de famille a été convoqué avec l'autorisation impériale ?

— Pierre ! murmura la princesse.

Olga Munstein dit à Isa :

— C'est infâme ce que vous faites, Madame !

— Isa, supplia Nicolas, silence !

— Non ! je ne me tairai pas, Nicolas !. et vous m'approuverez, répondit Isa.

— Laissez parler cette femme, mon fils, dit le vieux prince. Ainsi vous êtes la fille du frère de ma femme?

— Oui, la pauvre jeune fille que vous avez chassée, il y a quinze ans.

— Et vous venez de plein droit..., avez-vous dit, à un conseil de famille autorisé par l'Empereur. L'Empereur aurait autorisé la réunion chez moi d'un conseil de famille? Pourquoi faire? Répondez !

Nicolas, Alexis et André, épouvantés, se collèrent contre la muraille. Isa dit :

— Je vous répondrai, car je suis venue pour cela ; mais auparavant, laissez-moi vous poser une question à mon tour. Vous souvenez-vous de moi ?

— De votre figure, non, car je ne vous ai jamais vue ; mais j'ai entendu parler d'une princesse de Donnerstein qui était venue nous demander l'aumône..... et d'une comtesse de Mahlberg, qu'on accuse d'être un espion de la Prusse.

— Je suis cette princesse Donnerstein, devenue comtesse de Mahlberg, et en effet, j'ai servi d'agent à la Prusse.

L'audace d'Isa étonna le prince Pierre qui ne sut que répondre.

— Ah ! continua Isa, vous ne vous souvenez presque plus de moi, vous vous étonnez que j'entre dans cette maison à l'heure où le malheur y est entré et que je vienne en jouir, — car

je suis heureuse de votre infortune, prince.

— Madame!

— Laissez-moi parler, je vous prie. J'ai le droit d'être chez vous et d'y élever la voix en ce moment.

— En effet, je commence à croire que vous avez ce droit, murmura le prince.

Un calme profond avait succédé chez lui à l'exaltation; le vieillard avait reconquis toute sa puissance sur lui-même. Sans savoir au juste ce qui se passait, il commençait à deviner. On avait appelé de ses décisions à celles de la loi, on l'avait prévenu. Il entrevoyait qu'il fallait lutter, et il acceptait la lutte.

— Je voudrais seulement savoir, demanda-t-il, qui vous a donné ce droit?

— Vous le saurez en temps et lieu; maintenant laissez-moi continuer.

La lutte était circonscrite entre Isa et le vieux seigneur. Involontairement intéressés, les autres membres de la famille écoutaient en silence. Isa était très-pâle; une émotion extraordinaire, et qui était étrange sur cette figure glaciale, faisait trembler ses lèvres.

— Vous me haïssez donc, et me méprisez, n'est-ce pas? Je vous ai d'abord demandé l'aumône, et pour vivre, j'ai servi d'espion à la Prusse. Je peux vous répondre que je n'ai pas

demandé l'aumône à un étranger. Si j'ai imploré l'assistance et la protection de ma famille, c'est que je me suis cru autorisée à le faire. Je n'ai jamais espionné, seulement j'ai servi les intérêts d'une grande puissance. Vouloir interpréter les choses ainsi, ce serait chicaner sur les mots, et vraiment, cela n'en vaut pas la peine. Je suis donc une mendiante et un espion. Mais qui m'a fait telle que je suis? Vous, vos lois et vos usages. Jadis, quand la société était assise sur des bases solides, une princesse de Donnerstein n'aurait pas eu besoin de demander l'aumône. Dans ce temps-là, j'eusse été protégée et n'aurais pas éprouvé la triste nécessité de me faire espion pour vivre. Jadis il y avait des castes, maintenant il n'y a que des individus : l'un va à droite, l'autre à gauche, selon ses aptitudes, son caractère, ses aspirations ou ses moyens d'action, et nul ne peut lui en demander compte, s'étant affranchi de tout devoir envers lui.

Le prince Pierre dit froidement :

— Personne ne vous a demandé de compte, à vous ; cette justification est donc inutile.

— Aussi ne parlé-je pas pour me justifier ! Vous êtes impatient, prince Pierre, malgré votre âge ! Laissez-moi achever.

— Nous avions oublié votre existence, dit la princesse Talarine.

Le sarcasme d'une femme est toujours sensible à une autre femme.

— Moi! je n'ai pas oublié la vôtre, dit Isa. Vous m'avez précipitée dans l'abîme, je vous ai haïe, et mon bras s'est appesanti sur vous. Le prince de Donnerstein, votre frère, vit méprisé et fugitif; on voulait lui donner des compensations; j'ai demandé comme une faveur qu'on ne le fît pas : une faveur pareille est toujours accordée.

— En effet, vous êtes un monstre, dit le prince Pierre.

— Vous trouvez? répondit Isa avec un sourire ironique. Ecoutez encore. Quand j'en eus fini avec le frère de mon père, je songeai à vous, ma tante, et à votre mari. Vous êtes personnellement un être insignifiant, princesse Talarine, et vous comptez pour si peu dans la société que vous ne me donniez aucune prise. Je me suis détournée de vous avec dédain.

— Madame, cria la princesse, ces insultes....

Le prince Pierre fit un signe de la main :

— Laissez parler, cette femme, Hedwige : c'est vous qui l'avez amenée ici.

— Oui, ma tante, continua Isa, chacun son tour. Vous m'avez méprisée quand je suis venue à vous jeune, pauvre et inexpérimentée : j'ai méprisé votre vieillesse. Mais le prince Pierre, lui,

était un homme fort, qui comptait parmi les puissants; par conséquent, on pouvait l'atteindre. Il avait trois fils. Je fis du premier un traître, — car vous êtes un traître, prince André Talarine! J'avilis l'âme du second, — car vous avez l'âme vile, prince Alexis! Quant au troisième, quant à Nicolas...

Sa voix changea subitement...

— Le troisième m'a aimée et j'ai oublié ma haine à cause de lui. Car j'aime votre fils, et mon âme de boue veut s'unir à une âme restée noble et pure. Nicolas est au moment de commettre une mauvaise action : je suis venue ici pour l'en empêcher.

Elle fit un pas en avant.

— Je me suis vengée de vous, prince Pierre, et je vous ai fait bien du mal. L'autorité de votre nom est anéantie dans le monde, ou près de l'être, vos fils sont à la veille de s'insurger, votre orgueil est humilié. Je me suis donc bien vengée, je puis le dire. La vengeance que j'ai tirée de vous me suffit; je viens maintenant vous sauver, — non pour vous qui m'êtes indifférent, mais par amour pour Nicolas. Vos fils veulent vous faire déclarer fou. Vous ne l'êtes pas, et à l'heure qu'il est, un attentat monstrueux est en train de se commettre.

Elle courut à la porte avec tant de promptitude

que personne ne songea à l'arrêter et écarta la draperie.

— Regardez ! cria-t-elle.

Intéressés par la scène qui venait de se passer, les médecins, le greffier et le juge étaient groupés à la porte. La draperie en s'écartant fit voir la table couverte de papiers. Les médecins effrayés reculèrent.

Isa retourna vers le prince Pierre, le saisit par le bras, le traîna jusqu'à la table, et avisant une feuille timbrée qui s'y trouvait, s'en empara.

— Vos fils veulent faire prononcer votre interdiction.

Elle lut à haute voix :

« Nous soussignés, docteurs en médecine, A***, B***, C***, Y***, ayant assisté le 20 juillet 1872 au conseil de famille, convoqué avec l'autorisation impériale, pour prononcer sur l'état sanitaire du prince Pierre Talarine, déclarons que sa raison a éprouvé un ébranlement subit et... »

Alexis s'élança vers elle :

— Misérable ! rendez-moi ce papier !

Mais Nicolas s'était précipité à genoux de l'autre côté et murmurait :

— Vous avez raison, Isa ! Grâce, mon père, nous sommes coupables.

Il y avait sur la figure austère du prince une émotion profonde. Il détourna les yeux de son fils en disant :

— Rendez-moi ce papier, Alexis.

Alexis secoua la tête. Le prince Pierre dit :

— Tout ce que tu feras ne saurait d'ailleurs dépasser ce que tu as fait déjà.

Il s'approcha de la table et s'y appuyant pour dissimuler le tremblement dont il était saisi :

— Ainsi, docteur A***, vous me croyez fou! dit-il au médecin officiel.

Celui-ci balbutia :

— Je n'ai encore rien signé.

— Mes fils vous ont convié à cette comédie!... Je ne suis pas fou... docteur! Vous allez voir.

Il se retourna :

— Vous êtes tous complices, mes parents ; vous, ma femme ; toi, ma fille! C'est bien!...

Un soupir rauque déchira sa poitrine. Ce soupir était si lugubre que Nicolas s'écria :

— Mon père! je n'avais pas signé, pardonnez-moi.

Mais le prince Pierre ne l'écoutait pas.

— Vous aviez raison, comtesse de Mahlberg, poursuivit-il, tout croule aujourd'hui! Mais tout n'a pas encore croulé et il faut que les hommes forts luttent jusqu'au bout, pour qu'après leur mort, ils aient la satisfaction d'entendre Dieu

leur dire : « Tu as fait ton devoir. » Or, mon devoir, le voici... Défendre la religion, la société et la loi jusqu'au dernier souffle. Loi, société, religion, vous attaquez tout cela, vous autres ! voilà pourquoi je m'élève contre vous. Serais-je seul, que seul je resterais sur la brèche. Je ne connais plus mes fils, et je ne les aime plus. Je dis cela tranquillement. Il n'y a pas de place pour la colère dans mon cœur, serré par un désespoir immense. Vous m'avez tué, mes fils ; je mourrai, mais auparavant j'aurai fait mon devoir.

Il laissa tomber la tête sur la poitrine et demeura pensif. Nul n'osait rompre le silence.

— Je veux que votre châtiment serve d'exemple aux siècles futurs et épouvante les enfants qui se révolteront contre leurs pères, continua le vieux boyard. J'exigerai cela de l'Empereur. Quant à vous, comtesse de Mahlberg, qui avez osé attaquer la Russie, je ne vous ménagerai pas non plus ! les preuves de votre infamie me manquent, il est vrai, mais on croira sur parole le prince Pierre Talarine !

Isa dit froidement :

— Nicolas, je vous en supplie, livrez mon coffret au prince.

Comme Nicolas hésitait :

— Il le faut, Nicolas ; l'expiation commence pour tout le monde. Si vous m'aimez, obéissez-moi.

Nicolas s'achemina vers la porte : les yeux de la comtesse eurent un éclair de joie.

Le prince Pierre continuait :

— Je vais venger la religion, la famille, la patrie, et punir votre odieux attentat. On me laissera le chemin libre, je suppose. Docteur A***, vous n'avez pas donné ordre de m'enfermer dans un cabanon ?

— Altesse ! Excusez les présomptions..... bégaya le docteur.

Le prince Pierre, indifférent à la réponse, s'était retourné vers les parents :

— Vous n'avez plus que faire ici, dit-il, en désignant du geste la porte. Sortez, et que votre pied ne passe jamais ce seuil.

Pendant qu'ils se retiraient, s'inclinant involontairement devant le majestueux vieillard, le prince Pierre dit à sa femme :

— Madame de Mahlberg avait raison, vous avez manqué à votre devoir envers elle. Vous et votre fille, au milieu de l'existence futile que vous menez, vous êtes presque inconscientes du mal que vous faites. Quittez ma maison toutes deux, et n'y rentrez plus. Je sens la mort qui vient, je ne veux pas que mes derniers jours soient empoisonnés par votre présence.

La princesse et sa fille s'éloignèrent. André et

Alexis étaient collés contre la porte. Isa s'adossa à un fauteuil.

Le prince Pierre demanda aux médecins :

— Avez-vous encore affaire dans ma maison ?

Les médecins s'inclinèrent sans oser répondre.

— Mon fils ne veut pas me donner le papier que vous avez écrit, et cependant je désire en prendre connaissance. Veuillez m'en délivrer copie.

Alexis, tout pâle, s'avança.

— Voici ce papier, mon père, dit-il.

Le prince Pierre indiqua du doigt :

— Sur cette table !

Alexis obéit.

— Adieu, messieurs ! dit le prince aux médecins. Je suis fâché que vous ayez accepté un rôle dans cette affaire...

Un fugitif sourire éclaira son visage : il était satisfait d'avoir vaincu. Presque aussitôt ses traits se rembrunirent ; il saisit le papier laissé sur la table par Alexis et s'achemina vers la porte. Nicolas entrait en ce moment, son coffret à la main : un filet de larmes coulait sur sa large face ravagée. Il se précipita à la rencontre de son père :

— Voici ces documents. Ce que vous ferez, sera bien fait.

Le prince Pierre prit le coffret, et daigna accorder un regard à Nicolas, ce qu'il n'avait fait pour aucun de ses fils.

— Le remords est venu trop tard, dit-il : vous avez tué votre père et perdu son affection. Si je châtie, c'est en étranger. Je ne me connais plus de fils.

— Mon père, par grâce!...

Le prince Pierre dit :

— Cette femme t'aime et tu l'aimes. Je ne veux plus te voir. Fuis avec elle. Vous êtes criminels tous les deux : vous avez tous les deux connu le remords. Votre mépris réciproque sera votre châtiment.

Nicolas voulut embrasser les genoux de son père.

— Ne me touche pas. Fuis vite, car avant une heure j'aurai déchaîné les foudres de la justice : c'est mon devoir et je l'accomplirai. Tu accompagneras cette femme.

Malgré sa sévérité, il y avait encore dans la voix du prince un vestige de tendresse.

— Mon père, dit Nicolas, toute une vie de repentir...

Le prince Pierre était sorti.

Les trois frères et Isa restèrent seuls.

— Nous sommes perdus par vous, comtesse de Mahlberg! dit Alexis. Malédiction sur vous!

André prit la main de son frère.

— Viens, Alexis! dit-il. Fuyons! Le conseil donné à Nicolas était à notre adresse.

Isa resta avec Nicolas.

— Me maudirez-vous aussi, pour vous avoir empêché de commettre un crime?

Nicolas ne répondit pas.

— Nicolas! insista Isa d'une voix tremblante, répondez-moi, me haïssez-vous?

Il murmura :

— Non!

— Avez-vous entendu votre père?

— Oui!

— Venez!

— Où cela?

— Chez moi!

Nicolas secoua la tête :

— J'attendrai ici le châtiment.

— Voulez-vous me permettre de rester?

— Oui,

Elle lui saisit le bras :

— Vous m'avez donc comprise, vous ne me méprisez donc plus! et l'expiation achevée, vous consentirez à m'aimer, à oublier mes crimes?

— Ne m'interrogez pas, je ne sais ce qui se passe en moi... Ne voyez-vous pas que je suis hors d'état de vous répondre. Laissez-moi, Isa, je reverrai mon père : je ne veux pas emporter avec moi sa haine et son mépris.

Isa sourit à ce mot « emporter » : Nicolas voulait donc fuir et fuir avec elle.

— Je vous obéis, Nicolas, dit-elle, mais quitterai-je seule cette maison ?

— Vous y êtes bien venue seule !

— Je venais accomplir une bonne action et elle exaltait mon courage. Maintenant je tremble. Ne vous êtes-vous jamais douté qu'il y avait une femme en moi, Nicolas ? Faites ce que je vous demande : je veux que l'on sache que vous approuvez ma démarche. Reconduisez-moi. Je vous rendrai votre liberté ensuite, mais je tiens à sortir de cet hôtel la tête haute et à votre bras. Je vous ai tout sacrifié, j'ai le droit de vous supplier de ne pas me chasser !

Nicolas la regarda longuement. Elle ne baissa pas les yeux, mais son regard était suppliant.

— Soit ! dit-il, je vais faire ce que vous me demandez, car, en effet, je vous approuve d'avoir modifié le dénouement de cette sinistre comédie.. et..... si je ne vous estime pas..., Isa..., je commence à vous plaindre.

La comtesse saisit la main de Nicolas, la baisa en murmurant :

— Merci !

Nicolas retira doucement sa main, arrondit le bras et dit :

— Venez !

XV

Pendant le trajet que Nicolas et Isa firent dans une voiture de place, ils avaient dû se dire des paroles qui les avaient émus tous deux, car la comtesse en descendant le marche-pied avait les yeux pleins de larmes, et Nicolas tremblait de tous ses membres.

Des domestiques échelonnés sur le perron de l'hôtel semblaient attendre l'arrivée de la comtesse, car ils se précipitèrent au-devant d'elle. Isa ne remarqua pas cet empressement inusité. Elle jeta sur son compagnon un regard d'ineffable reconnaissance :

— Merci, Nicolas! murmura-t-elle en descendant de voiture.

Nicolas dit :

— Vous n'avez plus besoin de mes services, et je vais...

Il fut interrompu par un valet.

— Madame la comtesse, l'hôtel est plein de gens de justice! Le commissaire, le procureur impérial.....

Nicolas qui allait se retirer, se rapprocha; la comtesse était devenue pâle et son premier mouvement avait été un mouvement de retraite. Elle

avait fait volte-face comme pour remonter en voiture. A côté de la portière se tenait Jean, l'ex-valet de chambre du comte de Mahlberg. Cet homme demanda :

— Où allez-vous, madame ? Le prince de Donnerstein et le prince de Dalten vous attendent là-haut.

— Ah ! dit Isa, qui reprit tout-à-coup son sang-froid. Je n'ai rien à dire au prince de Donnerstein.

Le valet de chambre dit à voix basse :

— Vous avez à répondre à la justice.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Nicolas.

La porte de l'hôtel s'ouvrit. Libanoff apparut sur le seuil, un commissaire de police à ses côtés, et dit :

— Veuillez entrer, madame la comtesse ! Nous vous attendons depuis longtemps.

— Ah ! mon Dieu ! pensa Nicolas, mon père aurait-il déjà exécuté ses menaces ?

Isa, très-pâle, demanda :

— Pourquoi cette invasion de mon hôtel, Messieurs ?

— Le prince de Donnerstein vous le dira.

Elle se souvint tout à coup que Libanoff lui était vendu, qu'elle lui avait envoyé une forte somme. L'avenir du procureur lui ordonnait le silence. Elle n'avait donc pas peur d'être accusée de l'assassinat de son mari. Ce que Don-

nerstein pouvait exiger, c'était la remise des papiers. Le crime de droit commun était enseveli dans l'oubli, mais on voulait lui faire expier ses crimes politiques.

— Je n'ai pas d'intérêts à débattre avec le prince de Donnerstein, répondit-elle d'une voix assurée, et je ne rentrerai à l'hôtel que lorsque la police l'aura quitté. Je suis Allemande, Messieurs, et n'ai rien à démêler avec la justice russe. Si vous voulez faire des perquisitions, vous pourrez opérer en mon absence.

Libanoff insista poliment :

— Veuillez entrer, madame la comtesse, répéta-t-il.

Elle secoua la tête, et tournant le dos, se dirigea vers le fiacre.

— Nicolas, dit-elle, vous voudrez bien m'accompagner à un endroit où les sbires de l'ambassade de Prusse ne pourront venir me relancer !

Sur un signe de Libanoff, le commissaire de police avait descendu le perron et barrait le chemin à la comtesse.

— Nous voulions vous éviter un scandale, Madame, dit Libanoff, c'est vous qui l'aurez voulu.

Le commissaire posait au même moment la main sur l'épaule d'Isa :

— Au nom de la loi, comtesse de Mahlberg, je vous arrête!

— Vous m'arrêtez! de quel droit? Qu'ai-je fait?

— Vous êtes accusée d'avoir assassiné votre mari, le comte Rodolphe de Mahlberg!

Deux cris retentirent à la fois : cri de rage d'Isa, cri de douleur de Nicolas.

— Oh! dit celui-ci. Et moi qui ai cru en elle!

— Libanoff... vous osez... mais vous savez bien...

— Nous nous expliquerons là-haut, et tout s'arrangera, répliqua le procureur. Vous êtes mise au secret, comtesse! Que tout le monde se retire!

Il étendit la main.

— M'a-t-on entendu? ajouta-t-il d'un ton impératif.

La justice est machinalement obéie par les gens de petite condition, qui ont d'elle une peur instinctive : les domestiques s'enfuirent; le cocher fouetta son cheval.

Libanoff murmura à l'oreille de la comtesse :

— Ne faites pas de bruit, Madame, je vous le répète, tout s'arrangera! Le scandale ne peut que vous être préjudiciable.

Nicolas s'avança alors vers Isa :

— Vous m'avez encore trompée. Adieu, nous ne nous reverrons plus. Je vous maudis!

Elle le regarda avec des yeux baignés de larmes.

— Vous me croyez coupable, parce qu'on m'accuse. Oh ! Nicolas !

Il y avait dans ces paroles un accent de reproche navrant. Nicolas fut involontairement ému et eut honte de son emportement.

— C'est que je vous estimais presque, murmura-t-il. Eh bien ! soit. J'attendrai le jugement : les débats éclaireront mon cœur.

Il allait s'éloigner : le commissaire de police dit :

— Excusez-moi, Monsieur : vous aussi, vous devez rester !

— Vous m'arrêtez ?

— Non ! pas encore, mais un homme a été vu à l'hôtel le jour de la mort du comte de Mahlberg : il est tout naturel qu'on vous soupçonne et qu'on vous interroge. De votre réponse dépendra la résolution de la justice. Venez, Monsieur.

Libanoff dit au commissaire :

— J'accompagnerai la comtesse. Rendez-vous avec le prince dans une chambre où vous le garderez à vue. J'irai tout à l'heure l'interroger. On ne vous arrête pas, prince, ajouta-t-il encore, mais la justice a besoin de votre témoignage.

Comme Nicolas ne répondait pas :

— Obéissez à la justice, Monsieur, poursuivit

Libanoff d'une voix solennelle, c'est le meilleur moyen de prouver votre innocence.

Nicolas suivit le commissaire.

Quelques minutes après, Libanoff et Isa se trouvaient en présence de Donnerstein et de Dalten réunis dans la chambre à coucher de la comtesse, cette même chambre qui avait été le théâtre du crime. Les trois personnages en présence desquels Isa se trouvait connaissaient son crime et étaient, pour ainsi dire, ses complices. Elle n'avait donc ni à nier ni à supplier. Aussi entra-t-elle la tête haute, les lèvres serrées, les yeux flamboyants.

— Ah! ah! dit-elle, prince de Donnerstein, vous allez vite en affaires.

— Comme vous voyez.

— Qu'exigez-vous de moi?

— Le prince de Dalten vous le dira.

Dalten se leva, le front sévère.

— Comment! Madame, dit-il, non contente d'avoir commis un crime, vous avez osé surprendre la religion d'un personnage craint et respecté de toute l'Europe; vous avez osé prétendre que votre mari, assassiné par vous, était détenteur d'une secrète correspondance d'Etat.

— Moi! j'ai dit cela! à qui? comment?

Donnerstein sourit.

— Il est inutile de nier, poursuivit Dalten avec

sévérité, j'ai eu l'honneur de recevoir une lettre...

— Bien joué, prince de Donnerstein, interrompit Isa. Il est en effet difficile de lutter de duplicité et d'infamie avec vous.

Donnerstein ne daigna pas répondre. Dalten ajouta :

— Vous avez osé faire intervenir l'ambassade, tromper la justice de S. M. l'Empereur, tout cela par des calculs odieux de cupidité, pour hériter de votre mari assassiné.

— Prince de Dalten, vous êtes un traître ou un imbécile : dans les deux cas, je n'ai rien à attendre de vous. Qu'avez-vous décidé de moi?

Dalten riposta avec une colère froide :

— L'action de la justice, un instant interrompue, poursuivra son cours! Vous avez été arrêtée, madame, vous serez jugée. Cela ne me regarde plus. Je ne suis venu ici que pour dégager ma responsabilité ; maintenant vous dépendez du procureur impérial.

— Et c'est M. Libanoff, n'est-ce pas, qui reste chargé de cette affaire?

Libanoff s'inclina.

— Moi-même.

— J'ignore, dit-elle avec un mépris sanglant, qui est, en ceci, le plus odieux, du juge ou du prévenu ! Prince de Dalten, l'obéissance aveugle avec laquelle vous exécutez les ordres venus

d'Allemagne, prouve que S. M. l'Empereur a eu raison de vous confier des fonctions si importantes.

Dalten répondit, un peu troublé.

— J'ai pu avoir un moment la pensée, pour être agréable à des hommes que j'admire et que j'aime, de laisser impuni un crime obscur, et vous avez le droit de blâmer une faiblesse qui vous a cependant procuré quelques jours de liberté; mais il ne vous appartient pas de vous plaindre. Je vous laisse donc, ainsi que je vous l'ai dit, aux mains de la justice. Nous n'avons pas fait de pacte ensemble, que je sache. J'avais consenti à fermer les yeux, je les ouvre maintenant, et vous livre à un châtiment mérité. Monsieur Libanoff, faites votre devoir.

Le prince de Dalten se détourna avec un geste de dédain. Isa alla droit à Donnerstein :

— Puis-je avoir avec vous un moment d'entretien particulier?

Donnerstein suivait Dalten du coin de l'œil et pensait en le voyant s'éloigner :

— Cet homme ne nous servira plus, son amour pour l'Allemagne l'aveuglait : mais il est foncièrement honnête.

— Prince, répéta Isa, je vous demande audience.

— Ah! ah! vous venez à composition : c'est un peu tard.

— Vous ne désirez pas éviter le scandale? demanda-t-elle.

— Si..., si..., Libanoff..., priez le prince de Dalten de vouloir bien m'attendre : je le rejoins à l'instant...

Libanoff obéit.

— Eh bien ! ajouta Donnerstein quand il fut seul avec Isa, vous voyez qu'il est dangereux de lutter avec nous.

Elle répondit froidement :

— J'avais fait le sacrifice de ma vie et je vous ai bravé.

— Qu'avez-vous à me dire? J'attends, fit Donnerstein avec impatience.

— Que comptez-vous faire de moi?

— Nous... rien. C'est l'affaire de la justice russe.

— Vous me livrez à la justice?

— Oui!

— Moi et mes papiers?

— Vous et vos papiers. Nous saurons amortir le coup. Ne craignez rien pour nous, comtesse.

— Cependant, vous aimeriez tout autant avoir ces documents entre vos mains.

— Certes ! Mais le vin est tiré...

— Si je vous les rendais, que feriez-vous pour moi?

— Que demandez-vous ?

— Ma liberté !

Donnerstein secoua la tête :

— Impossible ! Dalten nous est dévoué, mais ce n'est pas un traître ni un magistrat prévaricateur. C'est vous qui l'avez voulu, comtesse : maintenant votre procès va s'instruire.

— Alors vous ne pouvez plus rien pour moi ? demanda-t-elle froidement.

— Si, répéta vivement Donnerstein. Libanoff nous est acquis ; de nombreuses formalités, un semblant d'information, un procès dérisoire seront le prix de votre obéissance. Je puis vous promettre cela. Une fois ces papiers entre nos mains, nous vous laisserons en paix. Nous voulons éviter le scandale ; sans cela, croyez...

— Soit, j'ai été vaincue et j'accepte la défaite ! Vous me répondez de Libanoff.

— Oui !

— C'est un grand misérable !

— Peuh ! un ambitieux.

— Je lui ai donné de l'or.

— Nous, de l'or et de l'avancement. Il ira jusqu'au bout de sa mauvaise action, pour ne plus avoir à en commettre d'autres.

— Je serai reconnue innocente ?

— Je ne dis pas cela. Je vous le repète, il est trop tard. Nous pouvons vous assurer la plus

grande indulgence, si vous consentez à nous rendre ces papiers.

Elle le regarda en face.

— ..... Pourquoi, poursuivit-il, dépenser du temps, de l'intelligence et de l'argent pour essayer de faire voir sous un jour favorable une aventure qui peut rester ignorée? Vos accusations contre nous ne signifient rien; nous saurons neutraliser les preuves que vous croyez avoir entre les mains. Cependant, nous aimerions mieux, je l'avoue sans détours, nous désintéresser de cette affaire.

— N'essayez pas de me tromper, vous donneriez beaucoup pour avoir cette correspondance.

— Nous donnerions beaucoup, puisque nous vous offrons l'impunité. Que nous importe, à nous, la mort de Mahlberg et votre considération?

— Je vous rendrai ces papiers, dit-elle. Pour faire cela, il me faut une heure de liberté.

— Impossible!

— Une heure de liberté relative. Il faut que je cause seule à seul avec le prince Nicolas Talarine, qui est ici dans cet hôtel, arrêté comme moi; que nul ne puisse entendre notre conversation. Vous hésitez? Vous avez procédé à une perquisition minutieuse, vous n'avez rien trouvé. Je n'ai pas ces papiers sur moi!

Donnerstein gardait toujours le silence. Isa ajouta avec un léger tremblement dans la voix :

— Craignez-vous que je m'échappe? Arrangez-vous pour que cette entrevue se passe dans la pièce qui vous semblera la plus sûre.

— Vous promettez de nous rendre ces documents?

— Je vous rendrai votre correspondance... du moins, je ferai tout ce qui sera en moi pour cela.

Donnerstein hésitait encore.

— Dans la situation présente, il vaut mieux, dit-elle, vous avoir pour ami que pour ennemi. Je vois que vous avez joué le tout pour le tout.

— En effet.

Il se retourna vers la porte et appela :

— Monsieur Libanoff.

Le procureur impérial parut :

— Le prince de Dalten, dit Libanoff en entrant, que j'ai prié de vous attendre, m'a répondu qu'il vous priait de l'excuser : il vous verra à l'ambassade. Après les soupçons dont il a été l'objet, sa place, m'a-t-il dit, n'est pas dans cette maison signalée à la justice.

Donnerstein secoua la tête et murmura :

— Cet homme n'hésitera pas, s'il apprend tout, à se détacher de nous. Quant à vous, monsieur Libanoff, me servirez-vous?

Libanoff s'inclina jusqu'à terre :

— Je suis aux ordres de Votre Altesse.

Isa ne put s'empêcher de rire amèrement.

— Quel gredin! dit-elle; et c'est lui qui personnifie la justice!

Libanoff riposta, la toisant de la tête aux pieds:

— Ne parlez pas de ce que vous ne comprenez point. Je vous sacrifie, vous qui êtes méprisable, pour faire du bien autour de moi; je vous avais servie, parce que le prince de Dalten m'avait ordonné de vous servir. Il m'ordonne de vous poursuivre...

Une réponse terrible allait partir des lèvres d'Isa : elle allait parler de l'or que Libanoff avait reçu d'elle; mais elle réfléchit et se tut.

— Je vous comprends, dit-elle : vous méprisez tout le monde, et vous allez en avant sans vous arrêter aux obstacles. J'ai fait comme vous.

Donnerstein demanda :

— Monsieur Libanoff, pouvez-vous, à ma prière, permettre à l'accusée d'avoir un entretien secret avec le prince Nicolas Talarine? C'est contre les règles, mais en ma faveur...

— C'est, en effet, contre les règles, répondit Libanoff; cependant l'instruction n'est pas encore commencée, et je vais accompagner Madame.

— Attendez, monsieur Libanoff, j'ai à vous parler, moi : d'ailleurs, Madame désire être seule avec le prince; c'est la dernière faveur qu'elle

réclame. Sonnez quelqu'un et faites-la conduire.

Libanoff avança la main vers la sonnette : un gendarme parut; la maison en était pleine.

— Où est le commissaire de police?

— Avec le prince Talarine, dans le cabinet du feu comte.

— Conduisez Madame auprès de l'accusé.

Un fugitif éclair brilla, à ces mots, dans les yeux d'Isa. Libanoff continua :

— Autorisez le commissaire à les laisser seuls, mais qu'il se tienne à portée de la voix. Suivez cet homme, Madame.

Quand Isa fut sortie, Donnerstein dit à Libanoff avec un sourire de mépris :

— Je la croyais plus courageuse : elle a peur. C'est une créature inférieure.

Libanoff murmura :

— Je ne crois pas : son œil brille d'un éclat étrange.

Donnerstein, sans l'écouter, poursuivit :

— Il faut prendre nos précautions ; les papiers sont entre les mains du prince Nicolas Talarine; il est indispensable de compromettre cet homme dans l'affaire, au cas où elle ne voudrait ou ne pourrait pas tenir sa promesse... Si elle apporte les papiers, il faudra étouffer l'affaire ; les débats seront inutiles.

— Je vous obéirai jusqu'à nouvel ordre, mais

je vous conseille de vous presser. Le prince de Dalten m'a dit en sortant : Aussitôt la première instruction terminée, vous viendrez chez moi, Libanoff, et je vous donnerai de nouveaux ordres. — Je crois que les intentions de mon chef se sont modifiées à votre égard.

Donnerstein tressaillit.

— Ah! vous croyez cela?

— Comme je veux rester en bons rapports avec vous, je vous conseille de nous arranger, tant qu'il m'est possible d'obéir, de façon que je ne puisse plus, dans l'avenir, contrecarrer vos desseins.

— Vous songez donc à nous faire de l'opposition ?

— Oui, si mon chef me l'ordonne.

— Ah!

— Vous avez fait pour moi tout ce qui était en votre pouvoir! Vous ne pouvez rien de plus, dit Libanoff avec cynisme. Je dépends absolument du prince. Vous m'avez, j'en suis persuadé, pour quelques heures seulement à vos ordres! Agissez en conséquence.

Il ajouta :

— Ce n'est pas pour votre pays, ni pour vous que je travaille ; c'est pour la grande œuvre. Je méprise les considérations mesquines de ce que vous appelez honnêteté.

Donnerstein se pinça les lèvres.

— Bien! dit-il, je comprends.

— Ordonnez! continua Libanoff. Je suis tout à vous, tant que je n'ai pas reçu d'autres ordres.

Donnerstein restait silencieux.

— Voyons! ajouta Libanoff avec dureté! Le temps presse.

— Si la comtesse me rapporte un coffret, vous laisserez libre le prince Nicolas Talarine, dit Donnerstein.

— Bien!

— Sinon, vous le retiendrez prisonnier.

— Bien!

— Vous commencerez immédiatement l'instruction. Vous ferez comparaître le valet de chambre du comte de Mahlberg. Cet homme qui continue à accuser la comtesse, et parle d'un individu qui accompagnait la victime pendant la nuit du meurtre.

— Je vous obéirai.

— Vous dresserez procès-verbal de sa déposition.

— Oui.

— Vous vous en servirez ou ne vous en servirez pas, dans le cours des débats, selon les instructions que je vous donnerai.

— Ceci, dit Libanoff en riant, c'est autre chose; je vous ai dit que vous aviez sur moi plein

pouvoir jusqu'au moment où j'aurais reçu les instructions nouvelles de mon chef immédiat et de mon protecteur, le prince de Dalten.

— C'est convenu. Puis-je aller voir la comtesse et l'autre accusé?

— Faites ce qu'il vous plaira.

Donnerstein s'élança vers la porte en murmurant :

— Hé ! hé ! ça se gâte. Coûte que coûte, il me faut ces papiers.

Sur le seuil, il se retourna.

— Si je vous ordonnai de laisser évader la comtesse ou le prince, m'obéirez-vous?

Libanoff regarda à sa montre.

— Jusqu'à quatre heures, je suis votre esclave! A quatre heures, je vais chez le prince de Dalten.

Donnerstein disparut.

— Voilà! disait Libanoff. Ils me méprisent! Cependant cette femme est un monstre, cet homme un espion. Pourquoi veulent-ils que je leur sois dévoué? Entre eux et moi, qu'y a-t-il de commun?

Il sonna et dit au gendarme qui entra à l'appel :

— Introduisez le valet de chambre du comte de Mahlberg.

Ivan entra.

— Mon ami, dit Libanoff, je me souviens de vous : vous avez voulu, l'autre jour, être entendu en témoignage; la justice croyait inutile de compliquer une affaire qui se présentait claire et nette. Maintenant des révélations sont venues nous obliger à une nouvelle enquête. On accuse la comtesse de Mahlberg. Que savez-vous à cet égard?

— Je crois, en effet, que la comtesse a tué le comte. Au surplus, je n'ai voulu qu'une chose : écarter les soupçons qui auraient pu se porter sur nous autres, gens de la maison. Mais, quand j'ai vu qu'on était décidé à étouffer l'affaire...

— Laissez là vos réflexions et répondez à mes questions.

Un greffier était venu s'asseoir à une table et l'interrogatoire commença.

— Un homme, — avez-vous dit au commissaire, — était avec le comte, la nuit du meurtre.

— C'est le même homme qui vient d'être arrêté au moment où il descendait de voiture avec la comtesse.

— Vous ne le connaissez pas?

— Non.

— Il ne venait jamais chez votre maître ?

— Jamais.

— Vous ne l'aviez pas vu sortir?

— La maison a plusieurs issues. D'ailleurs

c'était la nuit, nous dormions tous ; j'ai été réveillé par le coup de pistolet.

Le valet fut interrompu par l'entrée de Donnerstein.

— Libanoff, dit le prince, venez à mon aide, le commissaire de police ne veut pas me laisser pénétrer auprès des accusés.

— C'est bien! je vous suis. Je reprendrai tout à l'heure votre interrogatoire, mon ami.

Donnerstein et Libanoff sortirent. Machinalement, le valet de chambre les suivit. Sur leur passage, les gendarmes s'écartaient.

XVI

Quand Nicolas se fut trouvé dans le cabinet du comte de Mahlberg, quand surtout il eut vu deux gendarmes se placer à la porte de sortie, et le commissaire de police s'asseoir dans un fauteuil, l'impatience le prit et il demanda :

— Enfin! que me voulez-vous?

Le commissaire de police n'était que l'exécuteur des ordres de Libanoff, mais il avait aidé aux perquisitions, entendu les dépositions des gens interrogés pendant l'absence de la comtesse, et, par conséquent, connaissait parfaitement l'affaire.

— Vous êtes accusé de complicité dans l'assassinat du comte de Mahlberg, répondit-il.

Nicolas haussa les épaules, et sans autrement repousser cette accusation, tant elle lui paraissait absurde, murmura comme s'il eût suivi le cours de ses pensées :

— Ainsi le comte a été assassiné? Vous en avez des preuves?

— Irrécusables, répondit sévèrement le commissaire. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'avouer tout à M. le procureur impérial. Les domestiques vous ont aperçu la nuit du meurtre. Des aveux sincères sont ce que vous...

Nicolas interrompit brusquement en demandant:

— Où est la comtesse?

— Arrêtée !

— On la suppose coupable?

— Il ne nous reste aucun doute à cet égard.

— Je ne puis le croire.

— Alors, c'est vous qui avez tué le comte.

— Moi! cria Nicolas, êtes-vous fou? Pourquoi l'aurais-je tué?

— On saura vous le faire dire.

— Une fable aussi ridicule ne tiendra pas dix minutes devant l'évidence.

Puis se rappelant tout à coup les événements de l'hôtel Talarine, que la nouvelle aventure où il se trouvait mêlé lui avait fait oublier :

— Il faut, dit-il, que je sois chez moi dans une heure. C'est absurde de m'arrêter. Laissez-moi partir.

Le commissaire le regarda avec stupéfaction.

— Vous laisser partir! je ne peux pas : attendez le procureur impérial.

— Où est-il?

— Il interroge votre complice.

— Dites-lui qu'il vienne.

Le commissaire de police l'examinait avec curiosité, comme on fait d'un fou.

— Ne m'avez-vous pas entendu? cria Nicolas en frappant du pied. Je suis le prince Talarine, colonel de la garde de l'Empereur. On n'arrête pas un homme comme moi pour d'aussi ridicules motifs. Allez chercher le procureur, je lui expliquerai tout.... Vous ne voulez pas?... Prenez garde! vous assumez une grande responsabilité!

La porte s'ouvrit à ce moment : Isa, accompagnée d'un gendarme, apparut, et s'arrêta sur le seuil. Le gendarme dit un mot au commissaire qui sortit en fermant la porte. Isa et Nicolas restèrent seuls. A la vue de la comtesse, Nicolas s'élança :

— Vous? Ah! vous êtes libre! Dieu merci! Ç'eût été trop d'infamies à la fin, et je me serais arraché le cœur de la poitrine. Vous êtes inno-

cente, Isa, n'est-ce pas? et je puis vous dire que je vous aime.

Elle ne répondait pas. Dès qu'elle avait vu le gendarme refermer la porte, elle s'était précipitée vers le secrétaire de son mari. Sans paraître faire la moindre attention à Nicolas, elle avait ouvert un tiroir dont elle avait extrait une boîte oblongue. En s'en emparant, elle poussa un cri de joie :

— Libre! dit-elle! je suis libre!

— Isa, vous me blâmez de vous avoir cru coupable, disait Nicolas. Mais avouez... votre effroi, le mouvement que vous avez fait pour fuir...

Elle ne répondit pas, occupée qu'elle était à ouvrir la boîte. La boîte contenait deux pistolets. Elle en prit un, s'assura qu'il était chargé.

— Isa, répondez-moi, dit Nicolas, surpris de son silence. Vous êtes libre, m'avez-vous dit; je le serai tout à l'heure, aussi... Pardonnez les soupçons indignes...

Tout à coup elle se retourna. L'expression de sa figure était farouche : Nicolas recula épouvanté, car elle tenait en main un pistolet.

— Libre! En effet, répéta-elle. Nicolas, pour rien au monde je ne voudrais vous tromper. C'est moi qui ai tué le comte de Mahlberg!

— Vous! cria Nicolas reculant. Vous! Oh!... Et j'ai aimé une femme pareille.

— Mon mari avait un pistolet à la main, il pouvait se défendre.

— Vous mentez !

— Je l'ai tué... parce que je t'aimais, parce que je voulais être à toi ! C'est toi, Nicolas, que je demande pour juge.

— Si j'avais eu la lâcheté de succomber à mon amour, tu m'aurais tendu une main pleine de sang, tu aurais vécu avec moi gardant dans ton cœur ce secret, et je t'aurais aimée et respectée ! Infâme !

Il s'avança effrayant de colère.

— Je ne vous crois point, Isa ; ce n'est pas par amour pour moi que vous avez assassiné votre mari.

— Pitié ! Si je suis criminelle, si je suis perdue, c'est par amour pour toi.

— Tu mens ! tu l'as assassiné par quelque calcul bas et vil ! Est-ce que tu sais aimer? Ah ! si tu pouvais comprendre combien je t'ai aimée, moi ! Ta beauté m'a rendu vil. Tiens, je te hais, je voudrais arracher mon cœur de ma poitrine, parce qu'il a battu pour un monstre de ton espèce. Du sang entre nous !... Mais sais-tu que je suis un honnête homme. Tu as osé espérer un instant. C'est ma faute ! j'ai cru en toi ! comme si un être qui a ton passé pouvait avoir un sentiment élevé.

Isa l'écoutait la tête basse, les mains croisées.

— Non, murmurait-elle, on ne peut racheter son passé.

Nicolas était tombé, sanglotant, sur un fauteuil.

— Mes illusions!... Le coin du ciel bleu que j'entrevoyais !... Oui, je t'aimais, mais je te hais. Laisse-moi.

Elle murmura :

— Nicolas, tu es accusé de complicité.

— Que m'importe ! Qu'on me condamne, qu'on me tue, maintenant ! D'ailleurs, je suis coupable... oui, coupable d'avoir avili mon âme au point de t'aimer..... coupable envers mon père !

Elle se mit à genoux devant lui.

— Nicolas, dit-elle, je l'ai tué loyalement.

— Mensonge !

— Je t'aime, je ne te demande rien, je vais mourir !

— Meurs ! peu m'importe !

— Nicolas ! je me repens ; je suis sincère, crois-moi !

— Tu veux me tromper encore ! Toujours tromper ! Je ne t'aime plus, d'ailleurs ; ta beauté elle-même ne m'impressionne plus. Arrière ! débarrasse-moi de ta présence !

Il se leva.

— Ta démarche, ton intervention dans l'affaire de mon père est encore un crime. J'en suis sûr, maintenant ! Tu as voulu briser le cœur du vieillard, me faire chasser de sa maison.

Il courut à elle le bras levé.

— Misérable !

Elle courba le front.

— Tue-moi, je te bénirai ! Mais, crois-moi, je t'aime !

Nicolas recula avec un geste de dégoût.

— Je ne te tuerai pas ; non que je te croie, car je te dis : l'amour que tu prétends avoir pour moi cache quelque infamie.

Elle rampait sur ses genoux.

— C'est la dernière prière d'une femme qui va mourir et pour laquelle tu es tout dans ce monde. Un reste de pitié !

Il détourna la tête. La porte s'ouvrit. Donnerstein entra, accompagné de Libanoff et suivi d'Ivan et du commissaire de police.

Isa se releva d'un bond.

— Soit! dit-elle. Que mon souvenir soit ton remords, Nicolas.

Donnerstein recula vivement : il venait de voir un pistolet dans les mains d'Isa. Elle remarqua ce mouvement d'effroi et dit :

— Ah ! ah! prince de Donnerstein. Vous avez

raison d'avoir peur, sentant et comprenant ce que vous êtes ! Eh bien ! non, vous n'aurez pas vos papiers, et votre vengeance vous échappera. Je suis coupable, j'ai tué mon mari ; je pourrais encore dire que je l'ai tué loyalement, mais c'est inutile. Vous voulez que je l'ai assassiné ; soit, je l'ai assassiné. Je n'avais pas de complice. Je vous adjure de parler, vous ! dit-elle, en s'adressant au valet de chambre de Malhberg : N'étais-je pas seule avec le cadavre de mon mari, la nuit du meurtre !

— En effet ! dit le valet de chambre.

— Je suis donc seule coupable ! Je n'ai jamais aimé personne que moi-même : personne, non plus, ne m'a aimée. J'ai trahi tout le monde, parce que tout le monde m'avait trahie. Je vous hais, prince de Donnerstein ! Libanoff, je vous méprise ! Nicolas, je t'aime !

Elle éleva le pistolet à la hauteur de sa figure.

— Vous n'aurez pas à regretter ma beauté, Nicolas, dit-elle avec un sourire effrayant ; le sacrifice sera complet. Contemplez-moi. Lorsque je serai morte, vous n'aurez même plus un souvenir. Vous autres ! Magistrats, Prussiens, nihilistes, ambitieux, déchirez-vous sur mon cadavre !

Elle tourna vivement la gueule du pistolet con-

tre son visage et en introduisit le canon dans sa bouche. Libanoff se précipita. On vit le doigt blanc d'Isa serrer la détente, puis Isa tomba la tête horriblement fracassée. Donnerstein s'aplatit contre le mur ; Libanoff, impassible, dit :

— Ne vous avais-je pas averti qu'elle n'avait pas peur?

Les mains de Nicolas tremblaient, ses cheveux se collaient à ses tempes ; mais il dit froidement au commissaire :

— Voulez-vous me livrer passage? Je n'ai plus rien à faire ici.

Le commissaire lui barra le chemin.

— Peste ! dit-il, comme vous y allez ! Rien ne prouve votre innocence.

Donnerstein dit à l'oreille de Libanoff :

— Laissez-le aller, les papiers ne sont pas sur lui ; nous pourrons les retrouver en le faisant suivre.

Libanoff regarda froidement le diplomate allemand et tira sa montre.

— Quatre heures moins le quart! Je vous obéis encore. J'accepte la parole du prince Talarine de se tenir à la disposition de la justice. Qu'on laisse tout en état; je vais aller rendre compte de l'instruction à qui de droit. Vous êtes libre, prince Talarine.

Droit et raide comme un automate, sans saluer

ni remercier personne, Nicolas se dirigea vers la porte. Quand il fut dehors, Libanoff dit quelques mots à voix basse au commissaire de police qui sortit précipitamment.

— Nous sommes dans de jolis draps! dit Donnerstein à Libanoff.

— Nous! *vous,* voulez-vous dire? Ma position, à moi, est très-régulière.

— Que dirai-je au maître?.

— Eh! dites-lui ce que vous voudrez! Je m'en moque! Je n'ai besoin ni de vous, ni de lui.

XVII

Nicolas allait devant lui comme un homme inconscient de ses actions, regardant dans le vague et frémissant de temps en temps. Il arriva à l'hôtel Talarine, passa auprès des domestiques qui le regardèrent avec surprise et pénétra dans la salle où s'était, tout à l'heure, passée la pénible scène de famille que nous avons racontée. Là, il s'assit et se mit songer.

Nicolas était de ces natures passionnées qui n'aiment qu'une fois dans leur vie. La mort d'Isa avait brisé son cœur. Il ne la regrettait pas, car il ne voulait pas la regretter. Il se disait : je n'ai été indigne qu'une minute, quand l'idée de fuir

avec elle a traversé mon cerveau. Je ne la pleure pas, elle a mérité son sort, c'était un monstre de perversité ; morte, elle ne fera plus de mal.

Il se promena de long en large.

— Et cependant elle m'a aimé ! ses derniers mots en étaient une preuve. Quelle énergie chez une femme !

Il étreignit sa poitrine de ses deux mains.

— Quoi donc ! s'écria-t-il d'une voix terrible qui réveilla les échos de la salle silencieuse, si une vipère vous caresse, est-ce une raison pour ne pas l'écraser du talon !

Quelques domestiques effrayés des éclats de voix, avertis par les scènes dont l'hôtel était le théâtre depuis plusieurs jours, apparurent hésitants sur le seuil. Le bruit qu'ils firent interrompit le cours des idées de Nicolas. Il se regarda dans une glace, vit qu'il était hagard, eut honte de son exaltation et, pour dire quelque chose, demanda :

— Mon père n'est pas de retour?

— Pas encore, monsieur le prince.

D'un geste il éloigna les domestiques et retomba dans ses réflexions : sa poitrine se souleva avec violence, son corps frissonna, un filet de larmes jaillit de ses yeux.

Il pleura longtemps, les coudes sur les genoux, étouffant ses sanglots et se cachant le visage entre

les mains. Longtemps, il demeura ainsi; quand il sentit ses mains inondées, il bondit.

— J'aurais donc été assez lâche pour l'aimer, pour succomber à ses séductions, pour vendre le reste de ma vie à ce monstre, à cet assassin, à cet espion! De quel limon suis-je pétri? Mon âme est-elle si faible que je ne puisse me défendre de regretter une femme indigne de moi!

Il fit cet effort que l'enfant dont le joujou vient de se briser fait pour paraître devant ses parents la bouche souriante et les yeux clairs.

— Je ne pleure pas, je ne veux pas pleurer, dit-il.

Et cependant il avait tout oublié, son père, ses frères, le châtiment qui s'accomplissait à sa gauche et à sa droite : il n'avait songé qu'à Isa.

— Pauvre femme, dit-il avec un soupir! La mort purifie tout, et elle est morte pour moi.

Une larme tomba sur sa joue : il la laissa couler : il avait les yeux baissés vers le tapis, les mains croisées, le regard fixe.

A ce moment, il y eut dans l'antichambre un grand bruit de pas : le prince Pierre, sans chapeau, les cheveux hérissés, les épaulettes en désordre, tenant à la main le coffret, apparut au seuil. Dans le premier moment, il ne vit pas Nicolas et jeta le coffret au loin, en se laissant tomber dans un fauteuil. Un feu sombre brillait

dans son regard : il tourmentait le pommeau de son épée.

Nicolas s'approcha lentement de son père et s'agenouilla devant lui. Le prince Pierre l'aperçut.

— Ils ne me croient pas ! Une conspiration de la Prusse ! allons donc ! Folie ! Mes fils révoltés ! folie encore, toujours folie ! Ils me supposent insensé. Je l'ai vu à leurs regards. Ils ne me l'ont pas dit ainsi, car au conseil de l'Empire, on ne parle pas au prince Pierre Talarine comme lui ont parlé ses fils. Mais en attendant...

Il se leva tout à coup et repoussant Nicolas :

— Pourquoi êtes-vous encore ici? je vous ai chassé.

— Mon père, murmura Nicolas, je viens vous supplier de me pardonner.

Le prince Pierre ne l'écoutait pas; il continuait à se parler à lui-même :

— Vous êtes malade, prince Pierre, m'a dit le ministre. Et Dalten riait, Steinbach aussi : j'ai tout compris à leur rire. Prenez garde, leur ai-je crié ; sans vous en apercevoir, vous souffrez d'un cancer qui vous ronge. Ce cancer forme déjà deux plaies vives, encore séparées l'une de l'autre, mais qui s'élargissent tous les jours ; au moment où elles se rejoindront, la gangrène deviendra générale et l'ulcère apparaîtra hideux.

Russes, prenez garde au socialisme et au germanisme! — Le président m'a répondu : « Prince Pierre, vous sortez du lit, vous avez encore l'exaltation de la fièvre! calmez-vous. Vous êtes, en vérité, un serviteur trop zélé de l'Empereur. Sa Majesté n'exige pas tant. Voyez! vous êtes pâle, vos mains tremblent. » Imbéciles! De la fièvre! — « Sachez, leur ai-je dit, que trente ans de travaux au conseil de l'Empire m'ont donné de l'expérience. D'ailleurs, j'ai des preuves, là!... Dalten riait. — Vous riez, ai-je crié, car vous êtes le premier complice des ennemis de la Russie! Je vous dénonce, vous et Steinbach. Je me levai, ils se sont levés aussi... Puis... je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je me suis trouvé seul dans la salle du conseil en présence du portrait de Pierre-le-Grand!...

Ses yeux revenant sur Nicolas :

— Voilà votre œuvre, malheureux! L'écho de nos disputes domestiques a traversé les murs de mon hôtel. Misérables! Je vous maudis tous!

Nicolas, sanglotant, restait à genoux. La poitrine du prince Pierre se soulevait. Tout à coup il mit la main sur la tête de Nicolas.

— Tu regrettes ce que tu as fait!

— Oh! Mon père! s'il vous faut ma vie en expiation...

— Tu m'as tué... tu ne comprends pas cela...

toi!... Un vieillard... qui voit tout crouler autour de lui! Les croyances de sa jeunesse sont méprisées; ce qu'il tenait pour inviolable est violé! Oh! Nicolas, prie Dieu de ne pas vivre soixante-douze ans et de ne pas avoir d'enfants!

— Mon père!...

Le prince, au grand effroi de Nicolas, était retombé dans ses réflexions douloureuses.

— Pierre, continua-t-il comme si le portrait du tzar devant lequel il s'était trouvé un instant eût encore été sous ses yeux. O tzar Pierre! tu as fait la Russie! mais tu ne l'as pas faite avec ses propres forces! Tu as douté d'elle, tu as été chercher à l'étranger des conseils et des aides. Tu as introduit chez nous une armée de parasites... Je te croyais grand! tu n'as été qu'ambitieux, tu ne prévoyais pas l'avenir. On n'est grand que quand on sait y lire. Regarde ton œuvre! des jeunes gens, des enfants méprisent leur père!... Cela ne se voyait pas dans la vieille Russie. Ils me croient fou. Je vais donner ma démission! Toutefois, auparavant, je verrai l'Empereur; c'est notre père à tous.

Il prit de nouveau entre ses mains la tête de Nicolas agenouillé!

— Tu es mon fils, toi! Tu regrettes ce que tu as fait... c'est trop tard!

Il le repoussa de nouveau.

— Pourquoi n'as-tu pas fui avec la femme que tu aimes? Ah! c'est parce que tu savais qu'on ne me croirait pas! C'est vous qui avez fait répandre le bruit de ma folie. Misérables! Misérables!

Il éclata en sanglots.

— Oh! malheur aux vieillards!

— Ayez pitié de moi, mon père!

— Pourquoi es-tu ici? ta place est auprès de cette femme.

— Elle est morte!

— Ah!

Le vieillard eut un rire affreux.

— Tant mieux pour toi, mon fils. Va t'en errer seul par le monde. Je t'ai chassé. Pourquoi es-tu ici?

Il tira de sa poitrine un papier froissé.

— Lis cela : « A la requête de ses fils, déclarant que le prince Pierre Talarine est atteint d'aliénation mentale... ! »

Il passa la main sur son front.

— Dieu sait si maintenant je ne le suis pas en effet! Ma tête éclate.

Il se leva droit.

— Savez-vous que je deviens fou! et c'est de votre fait, mes fils!

Comme le prince Pierre parlait, Alexis entra; il tenait à la main un papier, qu'il cacha pré-

cipitamment en faisant un mouvement de retraite. Le prince Pierre l'avait aperçu. D'un bond il s'élança vers lui :

— Que renferme ce papier? Une nouvelle infamie, ma condamnation à mort peut-être! Pourquoi es-tu dans ma maison? Ils ne m'obéissent pas! Ils ne respectent ni l'autorité du père, ni celle du fonctionnaire, ni même celle de l'empereur.

Il lui saisit la main. Alexis dit :

— Mon père, j'ignorais que vous fussiez ici. Je voulais, avant de partir, dire adieu à Nicolas. On m'avait averti...

— Donne-moi ce papier?...

Alexis secoua la tête.

— Non! cria le père; tu ne veux pas! Je l'aurai cependant...

Sa main crispée s'abattit sur le papier.

— Mon père! Je ne savais pas, je vous le jure, que vous fussiez là.

Alexis était blême.

— Alexis, dit Nicolas à voix basse, obéis à notre père!

— Mais tu ne sais pas?...

Nicolas s'était avancé, ses yeux lançaient des éclairs.

— Je te dis, Alexis, qu'il faut obéir.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes là.

— Assez de crimes comme cela ! Vois ce que tu as fait de notre père.

Alexis se mordit les lèvres jusqu'au sang, et, étendant le bras, dit :

— Tu le veux ! que la conséquence en retombe sur ta tête !

A l'accent de son frère, Nicolas entrevit un nouveau drame, et, comprenant qu'Alexis était sincère, voulut avancer la main pour s'emparer du papier qui, des doigts d'Alexis, était tombé à terre. Il était trop tard, le prince Pierre l'avait ramassé et le lisait.

Alexis dit à Nicolas :

— Ce coup va le tuer !

— Qu'y a-t-il donc?

— Un ordre du prince de Dalten signé au sortir du conseil des ministres. Il nous est enjoint de l'enfermer. Il a, paraît-il, au conseil d'Etat, prononcé des paroles...

Le prince Pierre poussa un cri rauque :

— Il est donc vrai ! Et c'est vous !! Mes fils ! Oh ! maudits ! maudits !

André apparut, et, derrière lui, la tête pâle de Semenoff, l'employé du ministère de l'intérieur.

Le prince Pierre alla à Nicolas, et, l'entraînant, lui dit à l'oreille :

— Tu m'aimais, toi ! tu me protégeras. Ils

veulent m'enfermer! Mais tu sais que je ne suis pas fou.

Nicolas embrassa le vieillard; de grosses larmes coulaient sur la joue parcheminée du prince Pierre qui répétait d'une voix brisée.

— Je t'en supplie, ne me livre pas à eux.

— Mon père, revenez à vous. Alexis, parle-lui!

Alexis bégayait, profondément désespéré :

— Mon père, je suis à vos ordres! Je donnerai ma démission, je briserai mon épée.

Semenoff était, lui aussi, dans un état d'exaltation fébrile. Ayant vu la porte ouverte, il était entré. Il alla droit au vieux prince.

— Altesse, dit-il, venez à mon secours; ils veulent m'envoyer en Sibérie. Ils m'accusent du vol des archives; je suis soupçonné de trahison. Trahir! moi! Ce sont eux, qui trahissent. Altesse! défendez-moi : on va venir m'arrêter, je n'ai d'espoir qu'en vous!

Le prince Pierre, s'avançant vers Semenoff, le regarda avec fixité :

— Oui, dit-il, je te reconnais, Semenoff, tu es un vrai Russe, toi. Tu les hais, ceux qui excitent nos enfants contre nous, afin de nous voler plus à l'aise; ils se tendent la main, les Allemands, les socialistes. . L'Empereur, c'est l'homme qui paie... Le prince Pierre est un vieillard inutile... Volons l'Empereur... tuons

le prince Pierre! Dieu!... la patrie... le devoir... folie! sottise! Tu n'es pas de ceux-là, Semenoff! moi non plus. Il n'y a plus place pour nous sur la terre russe. Nous n'avons qu'à mourir. Mourons!

Semenoff, qui professait le plus profond respect pour le prince, l'écoutait stupéfait, silencieux.

Les yeux du vieux boyard s'injectaient de sang, ses poings se fermaient.

— Jadis les barbares, tombés au pouvoir des Romains, s'étranglaient entre eux, pour échapper à la honte : je vais t'étrangler, Semenoff. Puis celui-là, dit-il en désignant Nicolas, me rendra le même service.

D'un bond il s'élança sur Semenoff et ses doigts osseux lui étreignirent le cou. Le malheureux employé appela à l'aide.

Le prince Pierre disait en serrant vigoureusement :

— Laisse-toi faire, Semenoff! Il faut mourir!

Surpris à l'improviste, Semenoff râlait déjà, lorsque les fils du prince Pierre, aidés des domestiques que leurs cris avaient attirés, l'arrachèrent à moitié mort d'entre les mains crispées du vieillard. On emportait Semenoff évanoui, lorsqu'un commissaire de police apparut sur le seuil.

— Ah! ah! dit-il, c'est l'homme que nous cherchons. Qu'on le mette en lieu sûr.

Cependant le prince Pierre se débattait, criant:

— Je veux le tuer, c'est un brave cœur... Il n'y a pas de place pour lui en Russie! Après cela on me tuera à mon tour! Toi, Nicolas! tu peux vivre, tu n'es pas digne de mourir...

On le maintint sur un fauteuil.

— Des voleurs! criait-il, en jetant des regards effarés à Alexis et à André. Mes fils sont Allemands, Prussiens. Qu'on me mène chez l'Empereur.... Il faut les fusiller, sauver la Russie. Un grand complot... La Prusse, le socialisme...

Le commissaire de police s'approcha d'Alexis.

— Qu'y a-t-il, mon général?

Alexis regarda son père, dont les yeux étaient rouges et les traits bouleversés. Il regarda ensuite André et Nicolas.

Nicolas ne voyait rien : il mouillait de larmes la main du vieux seigneur en répétant :

— Mon père, revenez à vous.

— Où est Semenoff? répétait le prince. Semenoff, viens mourir!

Alexis se baissa lentement, ramassa le papier que le prince Pierre avait laissé tomber à terre, et le tendit au commissaire en détournant les yeux.

Après avoir lu, le commissaire demanda :

— Vous réclamez mon ministère pour la constatation officielle?

Alexis fit de la tête un signe affirmatif.

— Vous êtes!..

— Alexis Talarine.

— Le fils aîné du prince Pierre!

— Oui.

— Je suis à vos ordres.

Le prince Pierre vit Alexis causer avec le commissaire et appeler André qui s'approcha. Alors il poussa un cri, se mit à trembler, et, cachant la tête dans la poitrine de Nicolas :

— Défends-moi, dit-il... Ils veulent me faire du mal, je le vois à leurs yeux. Oh! défends-moi!

Le prince Pierre Talarine était fou.

XVIII

Quinze jours étaient passés depuis ces événements. Dalten donnait audience à ses nouveaux administrés. Tout en continuant, à la satisfaction générale, ses fonctions au ministère de la justice, le prince venait de recevoir une nouvelle mission : il était chargé de procéder à des réformes reconnues nécessaires dans cette branche de l'administration qui a pour objet la tutelle des mineurs et des aliénés.

Nicolas, Alexis et André se trouvaient dans la vaste salle où les solliciteurs attendaient leur tour d'audience. Les trois frères étaient assis sur un canapé. Alexis avait aux lèvres un sourire indifférent. André était sombre. Nicolas disait à voix basse :

— N'est-ce pas honteux de nous trouver ici? Nous allons discuter de nos intérêts et de ceux de notre père avec le prince de Dalten. Cet Allemand va statuer sur le sort du prince Pierre Talarine, régler nos relations de famille. Et c'est nous qui avons voulu cela!

Alexis répondit :

— Ne vas-tu pas te porter héritier des rancunes stupides de notre père! Vois où cela l'a conduit... A la folie... Car, à l'heure qu'il est, le doute n'est plus possible, notre père est fou.

— Comment peux-tu parler froidement de ce malheur? Il est fou! A qui la faute? O Alexis, prends garde! Dieu nous punira.

— Fallait-il se laisser déshonorer, perdre notre avenir? L'obéissance passive d'un fils n'est exigée maintenant ni par les lois, ni par la religion. L'attachement obstiné de notre père aux usages anciens n'était-il pas déjà un commencement de folie? Prenez dans sa tombe la plus grande individualité de l'histoire, César ou Charlemagne, faites-le revivre parmi nous : il ne comprendra

pas notre genre d'existence... et deviendra fou. C'est pour cela que Dieu veut que le progrès soit continu. N'ai-je pas raison, André?... Tu ne réponds pas?

André secoua la tête.

— Que veux-tu, continua Alexis, c'est un malheur. Pour ma part, je le regrette beaucoup, mais il faut songer...

André l'interrompit et lui mettant la main sur l'épaule :

— Remercie Dieu, Alexis, de t'épargner le remords. Il est vrai que tu es moins coupable que moi... Je ne saurais oublier que, jeune homme, j'ai commis une mauvaise action et une lâcheté. Voici la seconde! Assez comme cela!

— Comment?

— Je ne cherche pas à m'excuser, mais je te le répète, Alexis, c'est fini.

Alexis lui serra le bras.

— Quelles sont tes intentions? Prends garde! Nous allons parler de nos intérêts. Quoi que j'en aie dit, le prince de Dalten n'est pas de nos amis!...

— Ne crains rien, Alexis. J'ai contribué au malheur de mon père, je ne veux pas nuire à mes frères. Je dirai donc ainsi que toi. Mais après!... Oh! si tu ne sais pas ce que pèse sur la conscience d'un homme une action comme la nôtre, tu es bien heureux.

Nicolas dit, en étreignant la main d'Alexis :

— Oui! André a raison, tu es heureux, Alexis, d'avoir des pensées d'avenir!

Alexis se dégagea.

— A qui en avez-vous tous les deux! dit-il. Vous avez l'air de me dire que je suis un monstre. Certes, j'aurais donné mes épaulettes de général pour que mon père ne fût pas fou...

— Qui est cause de sa folie?

— Bon!... c'est peut-être moi.

— Non! pas toi, Alexis! Nous tous!

— Nous! si tu veux. Que nous fallait-il faire! Assez là-dessus. J'ai des regrets, mais point de remords! Maintenant je songe à ma carrière, à mon avenir.

— Tu es bien heureux, Alexis, répéta André.

Une porte s'ouvrit, un aide-de-camp cria :

— Le n° 12.

Un des solliciteurs se leva; l'aide-de-camp aperçut les trois frères :

— Tiens! s'écria-t-il, Nicolas Talarine!... Mes respects! prince Alexis. Vous attendez votre tour d'audience?... Nous allons vous faire passer! Venez avec moi, Messieurs.

— Merci! Boleff, merci, dit Nicolas.

Quelques solliciteurs murmurèrent, comprenant ce qui allait se passer. Sans faire la moindre attention à leurs chuchotements, Boleff intro-

duisit ses amis dans le salon qui précède le cabinet de Dalten.

— Vous voilà aide-de-camp du prince de Dalten, monsieur Boleff? demanda Alexis.

— Je ne suis que commandé auprès de lui. J'appartiens à l'état-major. Herder, devenu général, occupe un poste important à l'état-major; je suis auprès de lui.

Nicolas dit :

— Vous avez donc changé de parti, Boleff?

— Je n'ai jamais appartenu à aucun parti. Est-ce que ces nuances-là existent en Russie? Allemands, Russes, nous sommes tous serviteurs du tzar, et fidèles serviteurs, je m'en flatte.

Nicolas poussa un soupir.

— Vous croyez cela, Boleff?

Boleff le regarda, puis haussant imperceptiblement les épaules :

— Au fait, dit-il, on ne parviendra jamais à vous débarrasser de vos lubies, Nicolas.

André répondit sévèrement.

— Ce ne sont pas des lubies!

Le fringant officier regarda le diplomate, puis lança un coup d'œil à Alexis : celui-ci se toucha le front :

— Vous savez! dit-il avec un sourire à double tranchant; nous sommes tous un peu timbrés, dans notre famille.

Boleff n'eut pas le temps de répondre, un coup de sonnette retentit dans la pièce voisine : il se précipita. Nicolas dit à son frère :

— Un Russe... un grand seigneur... obéir à la sonnette d'un Allemand ! n'est-ce pas honteux ?

— L'aide-de-camp obéit à son général, l'employé à son chef.

— Pourquoi tous les aides-de-camp sont-ils Russes et tous les généraux Allemands ?

— Le temps viendra où les aides-de-camp, à leur tour, deviendront généraux.

— Dans vingt-cinq ans ! Qu'arrivera-t-il, d'ici là ? La Russie sera-t-elle alors ce qu'elle est ?

— Tu es décidément un fou dangereux, Nicolas, dit Alexis ; tu parles haut et tu oublies que notre avenir dépend du prince de Dalten.

Nicolas hocha la tête.

— Je me tairai, dit-il ; André a raison. J'envisage la vie à un autre point de vue que toi ; mais je ne me mettrai pas en travers de ton chemin, comme nous nous sommes mis en travers de celui de notre père. Dieu sait ce qui peut en résulter ; il y a assez de douleurs et de souffrances dans notre famille.

Boleff reparut :

— Venez, Messieurs, le prince vous attend.

Dalten reçut les trois frères avec cette courtoisie glaciale, dont il faisait parade dans ses

relations avec les Russes qui dépendaient de lui. Un des meilleurs moyens de dominer les Russes, avait-il l'habitude de dire, est de ne jamais leur permettre de se mettre à l'aise.

Il désigna des siéges d'un geste sec, et s'adressant particulièrement à Alexis :

— Général, l'interdiction prononcée contre le prince Pierre est approuvée par S. M. l'Empereur ; il n'y a plus de doute à avoir sur l'état de votre père. Les médecins aliénistes que nous avons commis à l'examen de ses facultés mentales, l'ont déclaré fou. Il vous est permis de le faire soigner à son hôtel.

Alexis s'inclina.

— Nous remercions Votre Excellence, et nous la prions d'assurer S. M. l'Empereur que les soins les plus assidus...

Le prince de Dalten l'interrompit :

— Sa Majesté n'en doute pas : c'est elle-même qui a daigné changer les dispositions du conseil. Nous avions nommé, comme tuteur de votre père, le comte de Munstein, votre beau-frère.

— Un Allemand ! dit tout bas Nicolas à André.

— Chut ! Nicolas.

En effet, le prince de Dalten demandait en se dressant un peu :

— Plaît-il ?

— Rien ! Excellence ! s'empressa de répondre André.

Dalten, dont les sourcils s'étaient froncés, continua :

— S. M. l'Empereur a daigné dire : « Le prince Pierre avait des fils, de braves jeunes gens ; le fils aîné est déjà général ! Ne croyez-vous pas plus convenable de leur confier la tutelle de leur père ? » Steinbach se trouvait dans le cabinet de Sa Majesté ; il répondit : « En effet, le prince Alexis Talarine est un jeune homme de grand avenir ! » Je n'ai pas contredit le général de Steinbach, prince, ajouta Dalten, qui s'arrêta attendant un remerciement.

Alexis s'inclina :

— Excellence, mes remerciements, dit-il...

— Bien ! bien ! cela vous était dû, vous avez des principes sensés. Je vous connais plus que vous ne croyez, général. L'Empereur vous nomme tuteur de votre père, et curateur de ses biens.

— S'il pouvait y avoir une compensation au malheur qui nous frappe, la bienveillance impériale...

Dalten l'interrompit encore :

— La loi vous accorde la libre disposition des

revenus du prince Pierre pendant sa maladie, jusqu'à son rétablissement ou sa mort, à charge par vous de prélever dix mille roubles pour pourvoir à l'entretien du malade, vingt mille roubles à celui de vos frères. Il va sans dire que la pension de la princesse et les intérêts de la dot de votre sœur devront être payés comme ils l'étaient précédemment.

Alexis murmura en s'inclinant avec respect :

— Je remercie Votre Excellence, mais je désire partager avec mes frères les revenus...

Dalten l'arrêta d'un ton sévère :

— Après la mort du prince Pierre, le partage se fera selon la loi : maintenant la volonté impériale vous est signifiée.

Alexis voulait insister; le prince de Dalten le prévint.

— Bien! prince Alexis, très-bien, ces sentiments vous font honneur ; vous avez toute liberté de disposer des revenus de la fortune dont l'administration vous est remise. Ce ne sont ici que des dispositions légales. Le conseil de tutelle a pleine confiance en vous.

Alexis s'inclina de nouveau.

— Etes-vous satisfait, général? demanda Dalten en se levant.

— Je ne sais comment vous remercier, Excellence, et comment faire parvenir jusqu'aux pieds

de S. M. Impériale l'expression de ma reconnaissance !

— En continuant à servir comme vous l'avez fait, avec zèle et raison, sans vous laisser entraîner à des préventions ridicules, à des haines absurdes... Vous me comprenez, prince?

— Il me serait particulièrement agréable, dit Alexis, de continuer mon apprentissage de général sous un fonctionnaire du mérite de Votre Excellence. Si j'osais vous prier de vouloir bien m'attacher à votre personne!

— Je ne dis pas non, prince, répondit Dalten avec un sourire affable. Il nous faut des Russes dans l'administration. Revenez me voir. Je serai heureux de vous aider à faire votre chemin. Mettez ordre à vos affaires et revenez dans un mois, nous causerons. Vous avez en Steinbach un ami dévoué.

Dalten se tourna alors vers Nicolas et André :

— Et vous, Messieurs, demanda-t-il avec une ironie mal déguisée, êtes-vous satisfaits?

Nicolas répondit d'une voix ferme :

— Oui!

— Très-satisfait, ajouta André.

— Ah! ah! grommela Dalten.

Et allant à eux :

— Je vous conseille, si vous voulez réussir dans les carrières que vous avez choisies, d'être

circonspects ; la justice, prince Nicolas, a reconnu votre innocence dans l'affaire Mahlberg, mais...

Nicolas interrompit Dalten.

— Prince, dit-il, qu'il vous plaise de ne pas me donner de conseils pour mon futur service. Je ne compte pas le continuer, et mon frère André est, je crois, dans la même intention.

— Vous avez raison, dit Dalten ; le service ne pourrait vous réussir.

Nicolas ajouta :

— Et c'est avec le plus profond respect que j'ai l'honneur de remettre ma démission entre les mains de Votre Excellence.

— Suivant l'exemple de mon frère, commença André...

Mais Dalten qui les examinait tous les deux d'un air sévère, interrompit ce dernier au premier mot:

— Vous devriez savoir, dit-il, que je n'ai pas qualité pour recevoir vos démissions ; faites-les tenir à vos administrations respectives, qui les accepteront, je le sais, avec plaisir. Cet oubli, chez tout autre, serait impardonnable ; mais vous n'êtes pas calmes, je le vois à vos yeux.

Il sonna :

— Au revoir, prince Alexis ! Adieu, Messieurs. Vous faites bien de rentrer dans la vie privée ! Je ne vous retiens plus.

Sur le seuil, Boleff apparut.

Le sang était monté au visage de Nicolas pendant que le prince de Dalten parlait; quand il leur eut signifié leur congé en termes courtois, mais ironiques, Nicolas se redressa.

— Non, pas adieu! général : au revoir! Je rentre dans la vie privée jusqu'au jour où la Russie aura besoin de mon bras, pour la débarrasser de ses ennemis... extérieurs et intérieurs! Viens, André!

Dans la rue, Nicolas dit à André :

— Oh! j'étouffe! un mot de plus, et j'étranglais ce maudit Allemand! As-tu entendu?

— Hélas! ce sont nos ennemis; ils protégent Alexis parce qu'il s'est rallié à eux.

Alexis rejoignit ses frères.

— Vous ne m'en voulez pas? demanda-t-il. Je vous le jure! ce que j'ai dit, je l'accomplirai : partage égal entre nous trois.

Nicolas dit :

— Comment n'as-tu pas honte, Alexis, de lécher les pieds de cet insolent Allemand!

— Quand tu seras plus calme, nous causerons, grommela Alexis en s'éloignant.

— Nous allons quitter la Russie! Voyager, oublier, pleurer. J'emporte avec moi les preuves de leurs infamies : ce coffret, dit Nicolas à André.

— Qu'en veux-tu faire ? On ne te croira pas.

— Maintenant, non! bientôt, le jour viendra.

— J'en doute!

— Je t'affirme que nous reviendrons bientôt; car bientôt la Russie aura besoin du secours de tous ses fils. Le remords t'a réhabilité, André! je te pardonne tes fautes. Tu viens avec moi, tu pleures avec moi, avec moi tu combattras.

— Je te suivrai... et, si j'en ai la force, je ferai comme toi.

— Excellence, disait Boleff à Dalten, le prince de Donnerstein est dans le salon; il quitte Saint-Pétersbourg et désire serrer la main de Votre Excellence.

Dalten fit une légère grimace.

— Excusez-moi auprès de Donnerstein, Boleff, je suis occupé! Assurez-le de mes regrets, mais...

Il était trop tard, Donnerstein était sur le seuil du cabinet. Avec cette aisance hautaine entrée, depuis leurs derniers succès, dans les habitudes des Prussiens, le diplomate allemand dit à Dalten :

— Vous m'excuserez, mon cher prince, d'avoir forcé la consigne : je pars ce soir pour l'Allemagne! Je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous serrer la main.

Dalten avait imperceptiblement froncé le sourcil; il répondit à son visiteur.

— Heureux de vous voir! Boleff, laissez-nous!

Quand Boleff fut sorti, le froid fonctionnaire russe dit non sans un léger embarras :

— Vous retournez en Allemagne?

— Ma mission est finie!

— A votre gré? demanda Dalten pour dire quelque chose.

— Certainement!

— Ah!

— Pouvons-nous entreprendre quelque chose, sans que cela nous réussisse? Nous avons, depuis douze ans, fait un pacte avec la fortune.

Dalten ne répondit pas.

— Que dirai-je à vos amis? demanda Donnerstein.

— L'année prochaine j'espère faire une tournée là-bas : je les verrai. En attendant, vous leur serrerez la main, à tous.

— Et puis...

— Rien!

— On peut toujours compter sur vous?

— Compter sur moi! comment l'entendez-vous?

Donnerstein l'examina en silence.

— Mais... si une affaire se présentait, comme celle de la comtesse..... une difficulté à aplanir...

— Ecoutez! Donnerstein : je suis Allemand et j'aime l'Allemagne ; si je puis servir ma première patrie, je le ferai, mais que ce ne soit pas au préjudice de la Russie. J'ai vu dans cette affaire le fond de l'abîme.

Donnerstein éclata de rire.

— Auriez-vous obtenu le don de seconde vue, Dalten?

— J'ai peur de l'avenir. Examinons, je vous prie; je suis bien ici! j'ai richesse, pouvoir, considération : trahir celui qui vous paye serait vil et idiot.

— Qui vous parle de trahir?

— Méditez mes paroles : je suis tout prêt à vous servir, mais ne me demandez que des services compatibles avec mon honneur de haut fonctionnaire russe.

Donnerstein répondit :

— Nous sommes, vous savez, les meilleurs amis du tzar.

— Soit; en ce cas, vous pouvez compter sur moi.

— Vous êtes devenu bien tiède pour nous, Dalten, et, pour la Russie, bien dévoué.

— Je ne trahirai pas.

— Personne ne songe à vous le demander; mais, le cas échéant, vous oublieriez réellement que vous êtes Allemand, vous combattriez votre patrie?

— L'Allemagne n'est pas ma patrie ; je suis Wurtembergeois... D'ailleurs...

Donnerstein eut un sourire acerbe.

— Vous êtes, je vous le répète, devenu tout-à-fait Russe.

— Je ne veux rien entreprendre contre un pays qui nous comble, moi et les miens, de richesses et d'honneurs.

— Mais si cela changeait?

— Je ne vous comprends pas !

— Si les Russes, se sentant capables et suffisamment instruits, songeaient à vous chasser des administrations..... à vous donner les places inférieures et à garder les premières pour eux !

Dalten se leva.

— Oh! alors !... mais ne craignez rien, Donnerstein, cela n'arrivera pas.

C'était signe de congé. Donnerstein se leva à son tour.

— Au revoir, prince.

— Adieu ! cher prince.

En sortant, Donnerstein grommelait :

— Si beaucoup de fonctionnaires allemands-russes sont dans les dispositions d'esprit de ce cher prince de Dalten, je crois qu'il faudra aviser.

De son côté, resté seul, Dalten pensa :

— Les Russes songeraient-ils, en effet, à se

révolter contre l'invasion allemande? Le joug sous lequel ils se sont volontairement courbés, leur pèserait-il? On parle de la génération nouvelle, des idées nouvelles!... Heureusement nous sommes en nombre! Cependant, j'ai des fils, et des neveux!... Hé! hé! il faudra aviser.

ÉPILOGUE

Le prince Alexis Talarine est en passe de devenir un des plus grands personnages de la Russie, d'hériter de tous les emplois et dignités de son père. Quant au vieux prince Talarine, sa folie est devenue plus douce. Depuis trois ans il habite l'hôtel Talarine, où, quoique surveillé étroitement, il peut se croire libre et respecté.

Alexis est entré chez lui un jour en habit civil et lui a dit :

— Nous vous avons obéi, mon père, j'ai donné ma démission ; mes frères, pour s'être compromis dans une conspiration de la Prusse, ont été obligés de fuir.

La pieuse supercherie a pleinement réussi : le prince Pierre a souri, a béni son fils Alexis et lui a dit :

— Il faut être plus sévère pour ceux qui ont démérité de la patrie, que pour celui qui n'a fait

que désobéir à son père. Je t'ai déjà pardonné, Alexis; eux, je leur pardonnerai dans quelque temps. Tu peux le leur écrire.

Il a ajouté :

— J'ai fini mon rôle sur cette terre.

Et le soir même, il a envoyé sa démission.

Une difficulté, cependant, restait à aplanir : le prince Pierre voulait prendre congé de l'Empereur. On est parvenu, avec l'aide du médecin, à l'empêcher de sortir, en lui disant que l'Empereur était en Crimée. Depuis ce moment, le prince Alexis n'entre plus chez son père qu'en habit civil. Aussi le prince Pierre lui-même l'a-t-il pressé de rentrer au service en ajoutant :

— Il faut faire revenir tes frères : l'expiation est suffisante. J'en parlerai à l'Empereur.

Il a été impossible d'empêcher le prince Pierre d'aller demander à l'Empereur la grâce de ses fils.

Sa Majesté Impériale a consenti à se prêter au caprice du vieux fonctionnaire. Reçu par l'Empereur, le prince Pierre est rentré à l'hôtel, pleurant d'attendrissement. Le même jour, Alexis s'est présenté en habit de général. Le père et le fils ont versé de bonnes larmes.

Depuis cet événement, les facultés du prince Pierre baissent de jour en jour; aussi lui a-t-il

été permis de sortir. Alors on a vu, aux beaux jours, deux vieillards assis sur un banc au *Jardin d'été*. C'étaient le prince Pierre et Semenoff. Ce dernier ayant obtenu sa grâce, sans espoir toutefois de rentrer dans son emploi, avait accepté de servir de compagnon à son ancien protecteur. Le prince Pierre parlait peu, ne s'occupait jamais de rien. S'il causait parfois avec Semenoff, c'était pour lui demander s'il ne savait pas quand Nicolas et André reviendraient.

— Bientôt, répondait Semenoff.

Le prince Pierre retombait dans son mutisme. Cependant Nicolas et André ne revenaient pas. Peu à peu le prince Pierre eut l'air de les oublier; bientôt il n'en parla presque plus.

Le prince Pierre était tombé en enfance.

Un jour son œil se ranima. Assis avec Semenoff sur un banc du *Jardin d'été*, il se leva tout à coup et appela à haute voix un général qui passait. Le général, étonné, se retourna. On avait un peu oublié à Saint-Pétersbourg l'existence du prince Pierre. Toutefois le général le reconnut et s'approcha.

— Comment vont les affaires de l'Etat? demanda le prince Pierre.

— Bien, très-bien, prince!

Le prince Pierre mit la main sur l'épaule du général.

— L'ennemi veille ! Jadis il s'était allié avec le démon, il a fait lever les fils contre l'autorité paternelle. Vous vous souvenez de mon histoire ?

Le général s'inclina.

— J'ai fait comme Abraham, j'ai sacrifié mes fils à la patrie et à la religion, et j'ai vaincu... Vous, aujourd'hui, vous n'avez plus à lutter. Car tout va bien, n'est-ce pas ?

— Tout va bien, prince, la Russie est puissante, et nous faisons des pas gigantesques en avant.

Le prince Pierre secoua la tête.

— En avant...? reprit-il. J'en suis heureux ! De mon temps, la Russie avait un cancer qui la rongeait. Le cancer offrait deux plaies, le germanisme et le socialisme. La Russie est-elle guérie, général ?

Semenoff écoutait, stupéfait. Depuis deux ans, le prince Pierre n'avait pas tant parlé.

Le général murmurait, ne sachant que répondre :

— Vénéré prince Pierre, la Russie est forte : elle combat.

— Elle combat ! c'est bien !

Le prince Pierre baissa la tête.

— Veillez à l'ennemi ! ajouta-t-il.

Il s'affaissa sur le banc ; puis, comme se ré-

veillant, regarda Semenoff d'un œil alourdi et demanda :

— Mon fils Nicolas, quand reviendra-t-il?

L'effort qu'il avait fait ce jour-là, avait brisé ses dernières facultés. L'apathie silencieuse du vieux seigneur devint permanente.

Bientôt les médecins déclarèrent qu'il était perdu. Un jour, Nicolas et André, mandés en toute hâte par Alexis, arrivèrent pour recueillir le dernier soupir de leur père.

Quelques secondes avant sa mort, l'œil du prince Pierre brilla de l'éclat de l'intelligence ; il sourit tristement en voyant ses trois fils à son chevet, et dit :

— J'ai lutté contre eux : ils m'ont tué ! Vous autres, prenez garde !

Il retomba murmurant :

« — Sainte Russie ! »

Et il expira entre les bras de Semenoff.

Jamais, le prince ne prononça le nom de sa femme et de sa fille.

L'enterrement du prince fut magnifique. Tout Saint-Pétersbourg y assistait ; la famille impériale y était représentée par quelques-uns de ses membres.

Quand on eut recouvert le cercueil de terre, André tendit la main à Alexis :

— Adieu ! je pars... Viens-tu, Nicolas ?

Nicolas secoua la tête.

— Non, je reste.

— Ah !

— Oui ! je me sens la force : je lutterai.

— Je suis usé...

— Adieu !

Un an après la mort de son père, André s'éteignit dans une petite ville de l'Italie. Jamais il n'avait pu oublier sa mauvaise action, ni la femme qui la lui avait fait commettre. L'amour et le remords l'avaient tué.

Alexis est lieutenant-général, aide-de-camp de l'Empereur ; marié, heureux, puissant et riche. Tout le monde s'accorde à dire que c'est un excellent homme.

Nicolas est resté en Russie. Il lutte.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU, BOULEVARD St-LAURENT, 23.

Librairie Académique DIDIER et Cie

JOS. LUBOMIRSKI (PRINCE)

Un Drame sous Catherine II. 1 vol.......................... 3 »
Fonctionnaires et Boyards. — *Tatiana. Muller. Schelm.* 3 vol..... 10 50
Un Nomade. *Safar-Hadgi.* 1 vol.......................... 3 »
Scènes de la Vie militaire en Russie. Histoire d'un prince soldat. 1 vol. 3 »

CH. D'HÉRICAULT

Les Cousins de Normandie. Roman pastoral du temps de la Terreur. 2e édit. 1 vol.......................... 3 »
Thermidor. Paris et la Banlieue en 1794. 2 vol.......................... 6 »
Mémoires de mon Oncle. *Un paysan de l'ancien régime*, etc. 3e édit. 1 vol.......................... 3 »

BARTHÉLEMY (A. DE)

Pierre le Peillarot (1789-1795). 1 vol.......................... 3 »

Mme DE MIRABEAU

Le Baron d'Aché. 2e édit. 1 vol.......................... 3 »
Hélène de Gardannes. 2e édit. 1 vol.......................... 3 »

Mme THURET

Mademoiselle de Sassenay. Histoire d'une grande famille sous Louis XVI. 2e édition. 2 vol.......................... 7 »
Le Comte d'Elcairet, suivi de la *Confession d'une jeune novice.* 1 vol. 3 »
Belle-Mère et belle-fille. 2e édition. 1 vol.......................... 3 »

D'HÉZECQUES (COMTE)

Souvenirs d'un page de la cour de Louis XVI, par le comte de France d'Hézecques. 1 vol.......................... 3 »

GILB.-AUG. THIERRY

L'Aventure d'une Ame en peine. 4e édit. 1 vol.......................... 3 50

Mme S. BLANDY

Bénédicte. 1 vol.......................... 3 »

PERRET (PAUL)

L'Idole. Étude morale.......................... 3 »

HIPP. AUDEVAL

Paris et Province. Deux histoires de notre temps. 1 vol.......................... 3 »

H. DE VALBEZEN (LE MAJOR FRIDOLIN)

La Veuve de l'Hetman. 1 vol. in-12.......................... 3 »

AUGER (ED.)

Récits d'Outre-mer. 1 vol.......................... 3 »
Histoires américaines. 1 vol.......................... 3 »

Mlle A. COUPEY

Le Serf de la princesse Latone. 1 vol.......................... 3 50

WOGAN (BARON DE)

Dolorita. Une Tombe dans les forêts vierges. 1 vol.......................... 3 »
Le Pirate malais. *Récits de Voyages.* 1 vol.......................... 3 »
Du Far West à Bornéo. 1 vol..........
Six mois dans le Far West. 2e édit. 1 vol. ..

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. R